

REVUE DE PRESSE

forum
des images
🌐 Tigritudes



66 ans de cinéma
panafricain en 125 films

12 janvier
→ 27 février 2022

forumdesimages.fr

12 JANV
2022
27 FEV



CYCLE
CINÉMATOGRAPHIQUE
PANAFRICAIN
1956 - 2021

Forum des images
Westfield Forum des Halles,
2 rue du cinéma, 75001 Paris

Fiction
Documentaire
Animation
Rencontres
Masterclasses
Leçons de Cinéma

Expérimental
Films d'art
Jeune public

TIGRITUDES



AGENCE VALEUR ABSOLUE

Contact presse

Audrey Grimaud

06 72 67 72 78

contact@agencevaleurabsolue.com

En collaboration avec Diana-Odile Lestage | Forum des images

EN PARTENARIAT AVEC



SOMMAIRE

MENSUELS

CAHIERS DU CINÉMA Elisabeth Lequeret	<i>Février 2022</i>
LES INROCKUPTIBLES Léon Cattan	<i>19 janvier 2022</i>
JEUNE AFRIQUE Renaud de Rochebrune	<i>12 janvier 2022</i>
JEUNE AFRIQUE Renaud de Rochebrune	<i>20 janvier 2022</i>
AFRIQUE MAGAZINE Jean-Marie Chazeau	<i>Février 2022</i>
JEUNE CINÉMA	<i>12 janvier 2022</i>

HEBDOS

TÉLÉRAMA Jérémie Couston	<i>5 janvier 2022</i>
TÉLÉRAMA Jérémie Couston	<i>13 janvier 2022</i>
LE POINT	<i>26 janvier 2022</i>
LE POINT Malick Diawara	<i>26 février 2022</i>

QUOTIDIENS

LE MONDE Clarisse Fabre	<i>19 janvier 2022</i>
LE MONDE AFRIQUE Kidi Bebey	<i>1er mars 2022</i>
LE MONDE AFRIQUE Gladys Marivat	<i>14 janvier 2022</i>
L'HUMANITÉ Michaël Mélinard	<i>12 janvier 2022</i>
LIBÉRATION	<i>24 février 2022</i>
LES ECHOS DU WEEK-END	<i>25 février 2022</i>
MÉDIA+ Ioan Niculai	<i>22 février 2022</i>

RADIOS / TV

FRANCE INTER / LE 7/9	<i>14 janvier 2022</i>
FRANCE INTER / BOOMERANG	<i>25 février 2022</i>
FRANCE CULTURE / PLAN LARGE	<i>22 janvier 2022</i>
FRANCE CULTURE / À QUOI RÊVEZ-VOUS...	<i>9 février 2022</i>
FRANCE CULTURE / AFFAIRES CULTURELLES	<i>9 février 2022</i>
ARTE / ARTE JOURNAL	<i>13 janvier 2022</i>
NOVA / NÉO GÉO	<i>23 janvier 2022</i>
RFI / TOUS LES CINÉMAS DU MONDE	<i>7 janvier 2022</i>
RFI / CULTURE AFRICAINE	<i>4 janvier 2022</i>
RFI	<i>12 janvier 2022</i>
RFI / LES MOTS DE L'ACTUALITÉ	<i>13 janvier 2022</i>
RFI / JOURNAL DE LA MATINALE	<i>23 janvier 2022</i>
RFI / VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES	<i>28 janvier 2022</i>
TV5 MONDE / 64' LE MAG	<i>17 janvier 2022</i>
FRANCE 24 / À L'AFFICHE	<i>18 février 2022</i>
FRANCE INFO AFRIQUE	<i>14 janvier 2022</i>
REVUS & CORRIGÉS / SILENCE ELLES TOURNENT	<i>2 février 2022</i>
RADIO ORIENT	<i>5 janvier 2022</i>
AFRICA RADIO	<i>12 janvier 2022</i>
ALIGRE FM	<i>15 janvier 2022</i>

INTERNET

AFRICULTURES Olivier Barlet	<i>7 janvier 2022</i>
TOUTE LA CULTURE Geoffrey Nabavian	<i>3 février 2022</i>
LE POLYESTER Nicolas Bardot	<i>9 janvier 2022</i>
CULTUROPOING Célia	<i>11 janvier 2022</i>
SOMEWHERE ELSE Caroline Veunac	<i>12 janvier 2022</i>
MICROCINÉ Samir Ardjoum	

BREF Christophe Chauville	<i>14 janvier 2022</i>
BULLES DE CULTURE Alexis Cathala	<i>11 janvier 2022</i>
FRENCH TOUCH Bernard Gendreau	<i>8 janvier 2022</i>
REGARDS PROTESTANTS Camille Verdi	<i>26 janvier 2022</i>
MÉDIA+ Ioan Niculai	<i>11 janvier 2022</i>
AWOTELE	
PARISCOSMOP	<i>6 janvier 2022</i>
MAXOE	<i>12 janvier 2022</i>
TÉTONS MARRONS	<i>13 janvier 2022</i>
LA CHARGE RACIALE Lou	<i>18 janvier 2022</i>
SEIZE THE MOVIES Rita	<i>21 février 2022</i>
CÉLIA AT PARIS pour CULTUROPOING Célia	
LE BONBON Bérénice H	<i>15 janvier 2022</i>
UNIDIVERS	<i>Janvier 2022</i>
CNC	<i>12 janvier 2022</i>

PRESSE INTERNATIONALE

LE QUOTIDIEN	<i>19 janvier 2022</i>
AGENCE D'INFORMATION D'AFRIQUE CENTRALE Cissé Dimi	<i>20 janvier 2022</i>
THE NEWS ONLINE Malick Diawara	<i>26 février 2022</i>

MENUSUELS

Février 2022

Elisabeth Lequeret

JOURNAL



Samba Traoré d'Idrissa Ouedraogo (1992).

RÉTROSPECTIVE. Le **Forum** des images propose de parcourir soixante-six ans d'histoire du cinéma africain en 126 films : une « *anthologie subjective* », signée par deux programmatrices également cinéastes.

Afrique 66

« **S**oixante canaux et vingt-quatre pistes ! », s'exclame Jamie, entre émerveillement et terreur, pénétrant dans le studio où il espère enregistrer son premier disque. À l'image du héros de *Rage* (1999), le spectateur, à l'orée de la jungle de Tigritudes, se sentira intimidé par la multiplicité des possibles que lui fait miroiter la programmation. Concoctée par les cinéastes Dyana Gaye et Valérie Osouf, cette « *anthologie subjective* » du cinéma panafricain a de quoi donner le tournis. Fictions et documentaires, courts et longs métrages en provenance de quarante pays d'Afrique y retracent soixante-six ans d'histoire du cinéma depuis 1956, année qui, à commencer par le Soudan, le Maroc et la Tunisie, inaugure la grande vague d'indépendances qu'a connue l'Afrique jusqu'en 1962. Le titre du cycle s'inspire d'une citation du Nobel de littérature nigérian Wole Soyinka, boutade et féroce pique anti-Senghor

(inspirateur du mouvement de la Négritude) : « Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore. » C'est avec un semblable appétit que l'on s'aventurera dans la masse compacte d'une rétrospective où se côtoient des films importants distribués ces dix dernières années (*Sur la planche* de Leïla Kilani, 2011, *Félicité* d'Alain Gomis) ou revus récemment (dont ceux de Sarah Maldoror, voir *Cahiers* n° 766), belles découvertes et chefs-d'œuvre certifiés des cinémas d'Afrique et de la diaspora.

Premier long métrage du Nigérian Newton Aduaka, *Rage* suit le périple, en banlieue londonienne, de trois rappeurs : le métis Jamie, et ses amis T. et G. Où trouver l'argent nécessaire pour financer l'album ? Jusqu'au-boutiste et sujet à incontrôlables crises de colère, *Rage* propose de cambrioler les parents blancs et aisés de T., initiative qui fera exploser le trio. Revoir aujourd'hui ce film

urbain considéré comme violent à sa sortie permet d'apprécier ses zones d'ombre et de douceur : ce portrait sensible d'un jeune de la *lower middle class* n'écluse ni le racisme, ni les violences policières, mais il s'arrête volontiers sur le reste : l'affection du personnage pour un vieux rasta, une pyjama party en famille devant la télé, moments précieux qui le déroutent du virilisme programmé du film de banlieue.

Samba Traoré (Idrissa Ouedraogo, 1992) transpose quant à lui le film noir en plein Sahel. Après avoir braqué une

station-service, Samba retourne, magot en poche, au village. Mais rien ne se passe comme prévu : comme *La Griffée du passé* de Jacques Tourneur, l'une des références du film, c'est une rédemption impossible que raconte Ouedraogo. Après un conte initiatique (*Yaaba*) et une épure aux allures de tragédie grecque (*Tilai*), il filme l'innocence perdue dans un récit qui file vite et droit. Ce beau film gagne à être (re)vu, et d'autant plus que son auteur fut à l'époque vivement critiqué pour avoir osé (!) se frotter au polar américain.

Révoltes plurielles

Dans la génération précédente, celle qui suivit les Indépendances, un trio se détache, trois faux frères unis par leur esprit de révolte, mais situés aux antipodes les uns des autres par leur sensibilité : Ousmane Sembène et Med Hondo d'un côté, leur cadet Souleymane Cissé de l'autre. Formés intellectuellement par le PCF, les deux premiers privilégieront satire et brûlot pour tirer à boulets rouges, entre autres sur le colonisateur. Pour avoir raconté la révolte des femmes dans un village de Casamance et leur refus de payer l'impôt, *Emitai* (1971) fut censuré cinq ans. *Polisario, un peuple en armes* (1978), le documentaire de Med Hondo, ne fait pas mystère de



Polisario, un peuple en armes de Med Hondo (1978).



Nofinofy de Michaël Andrianaly (2019).

son indignation. Des trois, Cissé est le seul à ne jamais dissocier l'énergie de la révolte de celle des corps adolescents. *Finyè* (*Le Vent*, 1982) porte ce principe à son sommet d'incandescence pour raconter l'histoire d'amour impossible entre une fille de notable et un étudiant révolutionnaire.

Muna Moto (1975) du Camerounais Jean-Pierre Dikongué-Pipa transpose aussi *Roméo et Juliette* en terre africaine à travers l'affrontement d'un villageois et de son vieil oncle, l'un sans le sou, l'autre riche, pour la même femme – un motif que réinventera *Tilai* quinze ans plus tard. Inclassable, *Muna Moto* multiplie les registres : théâtre filmé, satire, monologue intérieur. Le film trouve sa beauté ailleurs, quand il oppose à la froide comptabilité de la dot (sacs de riz, caisses de whisky) la pure présence des corps adolescents, s'étreignant sur la plage ou dégustant en forêt quelques bâtons de manioc. À l'instar de *Muna Moto*, seul long métrage de Dikongué-Pipa, nombre de films brillent en astres solitaires dans la programmation, comme *Nahla* de Farouk Beloufa (1979), devenu culte pour toute une génération de jeunes cinéastes algériens, ou, dans une moindre mesure, *Lettre paysanne* (1975) de Safi Faye (lire l'entretien qu'elle a accordé aux Cahiers en 2018, n° 747).

Les décennies post-Indépendances ont nourri un cinéma de résistance et de combat, où le désir et la révolte brûlent souvent le récit par les deux

bouts. Vingt ans plus tard, on en est loin : les héros sont fatigués. Dans *Heremakono* (Abderrahmane Sissako, 2002), Abdallah s'enlise dans les sables mauritaniens, largué dans son propre pays dont il ne parle pas la langue. Un sentiment d'irréalité persistant plane sur le personnage de *Bye Bye Africa* (Mahamat Saleh Haroun, 1999) lorsqu'il rentre à N'Djamena pour y enterrer sa mère. L'Unheimlich freudien inquiète ces fictions où le familial est devenu le plus lointain. Ailleurs, bricolage, recyclage et résilience sont les motifs récurrents d'impeccables récits de survie. *Nofinofy* (de Michaël Andrianaly, 2019), l'une des plus belles découvertes du cycle, réinvente le monde entre les quatre murs d'une boutique de Tamatave, à Madagascar. Handicapé par une polio, Roméo, coiffeur de quartier, est expulsé de son beau salon «sur la grande rue» par la municipalité et contraint de se replier dans une bicoque de tôles et de carton, en plein bidonville. Il est pleinement conscient de sa déchéance, mais aussi des forces qui en sont responsables : au salon, édiles corrompus et clientélisme font le sel de toutes les conversations. Parviendra-t-il à se faire construire un salon en dur ? *Nofinofy* est construit comme un thriller, où le rêve modeste de l'un devient enjeu pour toute la communauté.

Élisabeth Lequeret

Tigritudes, Forum des images (Paris),
jusqu'au 27 février. www.forumdesimages.fr

Tigritudes, une incursion dans le cinéma panafricain à découvrir au Forum des images



Dans un cycle exclusif et international à découvrir au Forum des images, les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osof chantent les louanges du cinéma Panafricain.

Les cinémas panafricains sont à l'honneur au Forum des images. Du 12 janvier au 27 février, le public pourra découvrir *Tigritudes*, une anthologie de 126 courts et longs métrages, rares voire inédits en France, issus de 40 pays différents.

Accompagné de deux masterclasses et de plusieurs rencontres et cours de cinéma, ce cycle coordonné par deux réalisatrices circulera à l'international afin de diffuser une vision riche et éclectique du cinéma panafricain, de l'indépendance du Soudan en 1956 à nos jours.

Plongée dans un cinéma peu montré

C'est presque un travail d'archiviste que Dyana Gaye et Valérie Osouf ont accompli. Les deux cinéastes ont dû remuer ciel et terre pour composer ce corpus de films riche et éclectique, et ce, avec plus ou moins de succès. En raison d'une sous-diffusion systématique, la cinématographie de l'Afrique est souvent méconnue, ou approchée superficiellement à travers ses représentants les plus connus.

Pour contrer ce phénomène, c'est la puissance de la "tigritude" qui est avancée dans l'intitulé du cycle. Le terme est emprunté à l'écrivain nigérian Wole Soyinka, qui réagissait au concept de "négritude" théorisé par Léopold Sédar Senghor en signalant que l'action valait mieux que l'autodéfinition. Suivant cette logique, le cinéma panafricain n'a pas besoin de se définir par rapport à celui des pays occidentaux ; son existence est une fin en soi.

Après avoir ouvert avec *Muna Moto*, du Camerounais Jean-Pierre Dikongué Pipa, *Tigritudes* poursuivra sur sa lancée avec un programme mêlant figures connues du cinéma panafricain – à l'instar du Malien Souleymane Cissé –, artistes pionniers et découvertes prometteuses. Pour découvrir la programmation complète, rendez-vous [sur le site du Forum des images](#).

« Tigritudes », le cinéma africain sous toutes ses coutures



Le forum des Images de Paris présente du 1er janvier au 27 février une sélection de 126 films africains, tous genres confondus. Une sélection qui devrait circuler ensuite sur le continent, en commençant par le Burkina Faso.

La simple lecture de ce titre, *Tigritudes*, permet de comprendre que cette vaste anthologie proposée par le forum des Images n'est pas simplement un regard de plus sur l'histoire du cinéma africain et de ses diasporas (États-Unis, Caraïbes, Cuba, etc). Ce bel intitulé est inspiré de la célèbre formule de l'écrivain nigérian [Wole Soyinka](#), prix Nobel de littérature, qui déclarait en 1962 lors d'une rencontre à Kampala : « Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore. » Ce qui revenait alors à critiquer, avec une certaine férocité, le mouvement littéraire de la négritude en vogue depuis les années 1930 dans la sphère francophone, bien avant l'ère des décolonisations. Il voulait ainsi opposer les « vaines rhétoriques » de ce courant intellectuel et littéraire dont les chefs de file étaient Senghor et Césaire et la nécessité, à l'heure des indépendances, de passer à l'action pour obtenir des résultats.

Appliquer la formule au cinéma, c'est donc, pour les réalisatrices [Dyana Gaye](#) et [Valérie Osof](#) qui ont conçu ce cycle, une façon de présenter un programme qui ferait fi des divisions du continent, mêlant dimensions éthiques, esthétiques et politiques du septième art, en mettant l'accent sur l'importance de l'autodétermination. Un hommage à [Soyinka](#) qui honore également les combats et la diversité du continent. En se souvenant, commente [sourire aux lèvres Valérie Osof](#), qu'un tigre est un animal très peu uniforme, « avec ses zébrures qui renvoient à du pluriel ».

Un choix subjectif et assumé

Il ne s'agit donc, tient à préciser [Dyana Gaye](#), ni d'une rétrospective ni d'un festival : le choix de la programmation est subjectif et assumé comme tel par les deux cinéastes qui se sont rencontrées il y a un quart de siècle au Sénégal et qui voulaient partager le plaisir de découvrir, ou de mieux connaître, une cinématographie qui reste encore sous-exposée. Certes, la période explorée court seulement de 1956 à aujourd'hui et les séances, au nombre de 64, permettent de présenter au total 126 films, tous formats confondus, dans une approche chronologique. Mais il ne s'agit pas de récapituler l'histoire du cinéma africain – une formule que récusent d'ailleurs sans surprise les deux programmatrices qui entendent parler « des cinémas d'Afrique et de la diaspora

" DEUX TIERS DE SIÈCLE DE LUTTES D'UNE AFRIQUE « NON PAS HORS MAIS, N'EN DÉPLAISE À NICOLAS SARKOZY, DANS L'HISTOIRE "

La date de départ de 1956, par exemple, n'a pas du tout vocation à coïncider avec celle des débuts supposés de ce cinéma qu'on fixe le plus souvent (en oubliant l'existence antérieure d'un cinéma égyptien) avec *Afrique sur Seine* du Béninois naturalisé Sénégalais [Paulin Soumanou Vieyra](#). 1956 représente surtout pour elles la date de l'indépendance du Soudan, à partir de laquelle on enregistre « une sismographie des luttes », selon le titre de l'œuvre de l'historienne d'art [Zahia Rahmani](#) qui les a inspirées. Deux tiers de siècle de luttes d'une Afrique « non pas hors mais, n'en déplaie à Nicolas Sarkozy, dans l'histoire » qui nous conduisent jusqu'à aujourd'hui.

Les films méconnus de grands réalisateurs

Comment a été opéré le choix des films, forcément draconien vu l'étendue du champ exploré ? Le souci premier étant de faire découvrir des œuvres, les organisatrices ont décidé de ne pas écarter les grands noms mais de montrer plutôt certains de leurs films méconnus. Ainsi, on ne verra pas *Yeelen* mais *Finyè* de [Souleymane Cissé](#), pas *Bamakoou Timbuktu* d'[Abderrahmane Sissako](#) mais *Heremakono (En attendant le bonheur)*, pas *Borrom Charrette* ou *La Noire de...* ou *Moolaade* d'[Ousmane Sembene](#) mais *Emitai*, pas *Yaaba* ou *Kini et Adams* d'[Idrissa Ouedraogo](#) mais *Samba Traoré*, pas *Gare centrale* ou *Le Destin* de [Youssef](#)

Chahine mais *Les Eaux noires*, pas *Un Homme qui crie* de Mahamat Saleh Haroun mais *Bye bye Africa*, pas *Do the right thing* de Spike Lee mais *School Daze*, pas *Touki Bouki* de Hyènes de Djibril Diop Mambety mais *Badou Boy*. La diversité a été privilégiée, quitte à renoncer à montrer des films de peintures comme ceux du Burkinabè Gaston Kaboré, du Nigérian Ola Balogun ou de l'Algérien Mohamed Lakhdar Hamina, seule Palme d'or africaine à Cannes à ce jour avec *Chronique des années de braise*. Non sans regret puisque, par exemple, Hassan Terroud réalisateur algérien figurait encore dans l'avant-dernière liste des films.

Cette envie de privilégier la découverte et la cinématographie de pays peu exposés, en évitant une surreprésentation de films sénégalais chers aux deux programmatrices ou de la prolifique Algérie, s'est cependant heurtée à des impasses. Dyana Gueye et Valérie Osouf savent qu'il existe trois films libyens mais elles n'ont pas pu mettre la main sur les copies. Et si elles n'ont pas trouvé de films de Centrafrique ou d'Ouganda dignes d'être projetés, elles ont été étonnées de constater que, parfois, des films relativement récents avaient « disparu » comme *Drum* du Sud-Africain Zola Maseko, pourtant lauréat du Fespaco en 2005, *Fangs* de Mohammed Shebl ou ceux de l'Algérienne Djamila Sahraoui. Par ailleurs, il a fallu s'incliner devant certaines questions de droits et d'exclusivité sur des œuvres comme celle de l'Éthiopien installé aux États-Unis Hailé Gerima, dont elles auraient aimé montrer *La Récolte des trois mille ans* qui symbolise mieux que tout autre le lien entre l'Afrique et sa diaspora.

L'apparition d'un cinéma hybride

Ayant été amenées à voir ou revoir une importante quantité de films de ces soixante-cinq dernières années, les réalisatrices ont-elles repéré des périodes ou des moments particulièrement créatifs ou, au contraire, décevants ? Elles répondent sans hésiter que les années qui ont le plus mal vieilli sont les années 1990, pourtant souvent considérées comme fastes pour le cinéma africain, car beaucoup de films de cette époque, francophones surtout, apparaissent « formatés ». Un effet des financements européens ? En revanche, les années 1970, et en premier lieu l'année 1975, ont conservé leur pertinence avec beaucoup de films n'ayant pas pris une ride.

DE NOUVELLES GÉNÉRATIONS AUDACIEUSES QUI PROPOSENT UNE ÉCRITURE PLUS LIBRE

Fait encourageant, elles pensent que nous vivons probablement aujourd'hui une nouvelle période passionnante. Avec de nouvelles générations audacieuses qui proposent une écriture plus libre, des sujets et des nouvelles formes, en s'affranchissant des codes. On observe notamment l'apparition d'un cinéma hybride, à la lisière des arts plastiques. On découvrira, pour illustrer cette évolution dans le cycle présenté au Forum des images, le film du réalisateur du Lesotho Lemohang Jeremiah Mosese, *Mother, i'm suffocating*. Ou un court-métrage du Marocain Randa Maroufi Bab Sebta.

Séances jeune public et Master class

En dehors des films, qui feront souvent l'objet de débats en présence des réalisateurs ou d'autres invités, *Tigritudes* proposera aussi des séances pour jeune public, des Master class (notamment l'une de Billy Woodberry, cofondateur du mouvement de renaissance du cinéma afro-américain L.A. Rebellion dans les années 1960-70, le 26 février) et des leçons de cinéma. Parmi celles-ci, outre un regard sur la cinématographie algérienne (par le critique Saad Chakali, le 14 janvier) et une plongée dans le cinéma de Djibril Diop Manbety (le 11 février par Catherine Ruelle), un exposé du réalisateur nigérian Newton Aduaka expliquant que le cinéma de son pays ne se résume pas à Nollywood (le 28 janvier), une histoire du documentaire politique panafricain par l'Égyptienne Jihan El-Tahri (le 18 février) ou une exploration des « cinémas lusophones dans la tourmente des conflits » par le producteur Pedro Pimento (le 25 février).

DÈS MARS PROCHAIN AU BURKINA FASO

Ouvert ce 13 janvier au soir avec la projection dans une version restaurée du superbe film du Camerounais Jean-Pierre Dikongué *Pipa Muna Moto* qui obtint l'Étalon de Yennenga au Fespaco en 1975, *Tigritudes* se terminera le 27 février avec sur l'écran, en avant-première, un tout récent documentaire éthiopien de Jessica Beshir. Mais ce ne sera pas la fin de l'histoire. Car Dyana Gaye et Valérie Osouf, avant de se consacrer à nouveau à leurs projets cinématographiques personnels (une comédie musicale à tourner à Dakar pour la première, un documentaire conçu avec Patrick Chamoiseau à partir d'une adaptation de l'ouvrage *Sartorius* d'Edouard Glissant pour la seconde), entendent faire circuler *Tigritudes* au-delà de Paris. Dans les universités américaines et dans les Caraïbes, mais surtout sur le continent africain. Cela commencera dès mars prochain au Burkina Faso, à Bobo Dioulasso, et des projets sont en voie d'être concrétisés au Sénégal, au Bénin, au Cameroun, en Tunisie et en Algérie.

Tigritudes, une histoire subjective du cinéma africain, conçu par Dyana Gaye et Valérie Osouf, Au Forum des images à Paris du 12 janvier au 27 février

Quinze films : la sélection de Jeune Afrique pour profiter au mieux de Tigritudes



La grande rétrospective que le Forum des images consacre au cinéma africain offre une occasion exceptionnelle de parfaire sa culture en la matière. « Jeune Afrique » a sélectionné pour vous quinze films à voir ou à revoir.

Quels films faut-il vraiment voir dans le cadre de la grande rétrospective consacrée au cinéma africain et de la diaspora qui se tient au Forum des images, à Paris, sous le label Tigritudes ? Les quelque 120 courts ou longs-métrages qui y seront présentés ont été sélectionnés selon des critères subjectifs par les deux programmatrices, les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf. Il en va de même pour cette liste de quinze films à ne pas manquer (à partir du 21 janvier), que nous vous proposons ici. Un mélange de chefs d'œuvre à (re)découvrir et de raretés qui valent le détour.

Lettre paysanne, de Safi Faye, le 21 janvier à 16h. Un des tout premiers films réalisés par une Africaine. Évoque la condition féminine dans le monde rural, au Sénégal.

Alyam Alyam, d'Ahmed El Maânouni, le 21 janvier à 20h30. Premier long-métrage marocain à avoir été présenté en compétition officielle à Cannes, en 1978. Raconte le dilemme d'un jeune qui, devenu soutien de sa nombreuse famille après la mort de son père, rêve d'émigrer en France.

Histoire d'une rencontre, de Brahim Tsaki, le 23 janvier à 17h30. Une rencontre improbable entre des personnages très différents près d'une exploitation pétrolière, filmée par un grand cinéaste algérien disparu en septembre dernier. Étalon d'or de Yennenga, au Fespaco, en 1985.

Finye, de Souleymane Cissé, le 23 janvier à 20h30. Moins connu que le chef d'œuvre du même cinéaste, **Yeelen**, tourné peu après. Portrait d'une jeunesse malienne révoltée contre le régime, par l'un des plus grands cinéaste du continent.

Handsworth Song, de John Akomfrah, le 26 janvier à 18h30. Un documentaire sur la lutte antiraciste dans l'Angleterre des années 1980, signé par un réalisateur anglo-ghanéen également plasticien.

School Daze, de Spike Lee, le 27 janvier à 21h. Une comédie musicale méconnue, sortie en 1988, et qui précède **Do the right thing**, sorti un an plus tard. Décrit l'affrontement entre deux groupes d'étudiants africains-américains.

Lumumba, la mort du prophète, de Raoul Peck, le 29 janvier à 14h30. Un récit personnel passionnant du cinéaste haïtien, qui retrace le martyre du Premier ministre congolais et lui rend hommage.

Samba Traoré, d'Idrissa Ouedraogo, le 29 janvier à 19h. Un film de genre atypique du réalisateur burkinabè, auteur de **Yaaba** et de **Tilaï**, disparu en 2018.

Guimba, un tyran, de Cheick Oumar Sissoko, le 30 janvier à 20h30. Un magnifique récit épique du réalisateur malien. Il raconte une dérive dictatoriale dans un passé légendaire qui faisait écho, en 1995, à la période contemporaine. Précédé du beau court-métrage **Un Taxi pour Aouzou**, du Tchadien Issa Serge Coelo.

Bye Bye Africa, de Mahamat Saleh Haroun, le 10 février à 21h. Entre documentaire et fiction. Le premier film du cinéaste tchadien, qui révéla son talent.

11 drawing for projection, de William Kentridge, le 11 février à 20h30. Une animation du célèbre plasticien sud-africain.

Chef, de Jean-Marie Teno, le 12 février à 14h30. Une réflexion choc sur les inégalités au Cameroun, pays de petits et grands chefs, par l'un des meilleurs documentaristes africains.

Rage, de Newton Aduaka, le 12 février à 19h. Le premier long-métrage du principal réalisateur nigérian contemporain, qui travaille hors du système Nollywood. L'action se déroule dans le milieu du rap à Londres.

Sur la planche, de Leïla Kilani, le 18 février à 21h. Superbe premier film de fiction de la documentariste marocaine. Entre polar et chronique sociologique. L'action se déroule à Tanger.

Mother, I am suffocating, de Lemohang Jeremiah Mosese, le 26 février à 20h30. Au croisement des arts plastiques et du cinéma, une œuvre poétique sur le thème de l'identité, signée par un réalisateur originaire du Lesotho et qui vit en Allemagne.

Février 2022

Jean-Marie Chazeau

FESTIVAL



Rugissante « tigritude »

Plus de 100 longs-métrages, de 1956 à 2021, provenant de 40 pays, sont à l'honneur dans ce cycle cinématographique.

«LE TIGRE NE PROCLAME PAS SA TIGRITUDE, il bondit sur sa proie et la dévore», déclarait l'écrivain nigérian Wole Soyinka en réponse à la négritude revendiquée par Senghor, Damas et Césaire. Ce terme conquérant a été choisi comme oriflamme d'un roboratif cycle à Paris de 115 films panafricains tournés de 1956 à 2021, ponctué de rencontres et de débats. Commencé à la mi-janvier avec la version restaurée de *Muna Moto (L'Enfant de l'autre)*, du Camerounais Jean-Pierre Dikongué-Pipa (Étalon d'or du Fespaco en 1976), le programme se poursuit jusqu'à la fin de ce mois avec des productions (tous genres et formats) de 40 pays, diasporas comprises. Certains films seront repris dans quelques semaines au Burkina Faso (au Ciné Guimbi de Bobo Dioulasso, et en itinérance dans la région avec Cinomade). ■ J.-M.C.

«TIGRITUDES», Forum des images, Paris (France), jusqu'au 27 février. tigritudes.com

12 janvier 2022

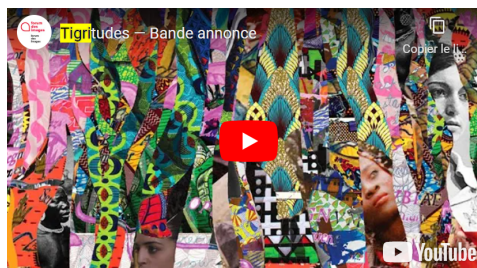
Mercredi 12 janvier 2022

À Paris, en prolongation de la **Saison Africa2020** qui s'est terminée le 30 septembre 2021, le **Forum des images** inaugure un programme exceptionnel : **Tigritudes 1956-2021** (12 janvier-27 février 2022).



"Un tigre ne proclame pas sa **tigritude** : il bondit sur sa proie et la dévore !"

À travers 126 films, 40 pays et 66 ans d'histoire de cinéma, **Tigritudes 1956-2021** est conçu par les réalisatrices **Dyana Gaye & Valérie Osouf**, afin de faire découvrir le cinéma panafricain comme il n'a encore jamais été montré, en 65 séances de projections de films restaurés, avec des courts et des longs métrages issus de tout le continent et de sa diaspora, ainsi que des rencontres, des leçons de cinémas et un cycle jeune public. Après sa diffusion à Paris, le programme **Tigritudes** partira sur les routes, d'Alger à Los Angeles, de Johannesburg à Conakry, de Port-au-Prince à Maputo.



Aujourd'hui :

* À 17h30 : **Séance de courts métrages Jeune Public** : **À nous la rue** de Mustapha Dao (1987) ; **Diplomate à la tomate** de Samba Félix N'Diaye (1989) ; **Amal** de Ali Benkirane (2004) ; **Mwansa the Great** de Rungano Nyoni (2011) ; **Da Yie** de Anthony Nti (2019), Grand Prix de la compétition internationale au **Festival de Clermont-Ferrand 2020**.



Ce soir, cérémonie d'ouverture avec le Cameroun :

* À 20h00 : **Muna Moto** de Jean-Pierre Dikongué Pipa (1975).
En présence de **Dyana Gaye** et **Valérie Osouf**, avec **Philippe Abia** et **Arlette Din Beli**.

Sélection officielle à la Mostra de Venise 1975, Étalon d'or au FESPACO 1976, le film a été restauré par l'Imagine ritrovatala de la Cinémathèque de Bologne et la Film Foundation's World Cinema Project.



HERBDOOS

Le choix du cinéophile

«Tigritudes», un aperçu sur soixante ans de cinéma africain

Nous avons posé trois questions à la cinéaste Dyana Gaye, coprogrammatrice du cycle «Tigritudes», consacré au cinéma panafricain de 1956 à 2021.

Comment avez-vous découvert le cinéma africain ?

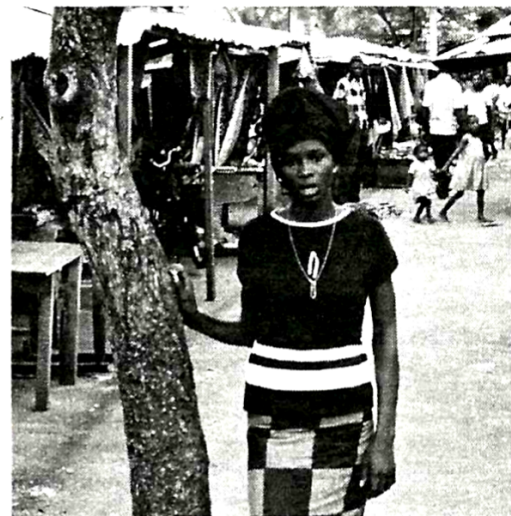
Adolescente à la fin des années 80, il me fallait trouver des points d'identification, de représentation, qui étaient totalement absents de la culture française. Je me suis donc d'abord tournée vers le cinéma africain-américain (Spike Lee, Charles Burnett...) et, plus largement, vers la culture noire américaine, à travers sa musique et sa littérature. Les cinémas d'Afrique, déjà trop peu diffusés dans les années 80, sont arrivés plus tard dans mon itinéraire, au moment où j'ai commencé des études cinématographiques à l'université.

Pourquoi faire débiter le cycle en 1956 ?

Valérie Osouf, cinéaste et coprogrammatrice de ce cycle, et moi-même avons fait le choix de la chronologie (une séance par année), en nous adossant aux mouvements des indépendances africaines (hormis l'Égypte, dont le développement cinématographique est bien antérieur à la décolonisation), qui commencent en 1956 avec le Soudan.

Trois films incontournables à recommander ?

Kaka yo [photo], de Sébastien Kamba (Congo, 1966, court métrage, le 14 janvier, à 20h30), une vibrante promenade amoureuse dans



le Brazzaville des années 60 : liberté et poésie en musique.

Histoire d'une rencontre, de Brahim Tsaki (Algérie, 1981, le 23 janvier, à 17h30), un film flamboyant sur deux jeunes sourds-muets, une fille à papa américaine et un fermier algérien, qui font connaissance près d'une base d'exploitation pétrolière.

11 Drawings for Projection, de William Kentridge (Afrique du Sud, 1989-2020, le 11 février, à 20h30), rare occasion de découvrir en salle de cinéma ce « portrait » de l'Afrique du Sud post-apartheid, qui s'étend sur plus de trente années. — J.Co.

| « Tigritudes » | Du 12 janvier au 27 février
| Forum des images, 2, rue du Cinéma, 1^{er}
| 01 44 76 63 00 | forumdesimages.fr | 5,50-7 €.

Dyana Gaye, cinéaste : “Les films d’Afrique ne demandent qu’à être largement exposés à leur tour”



La réalisatrice franco-sénégalaise, coprogrammatrice du cycle “Tigritudes” au Forum des Images, consacré au cinéma panafricain de 1956 à 2021, évoque la découverte de ce continent souvent méconnu des cinéphiles et l’importance qu’il a eue dans son parcours.

Vos films témoignent de votre amour pour le cinéma américain et la comédie musicale. Quand et comment avez-vous découvert le cinéma africain ?

Mon attirance pour le cinéma américain témoigne en partie de ma rencontre tardive avec les cinémas d’Afrique. Adolescente à la fin des années 1980, il me fallait trouver des points d’identification, de représentation, qui étaient totalement absents de la culture française. Je me suis donc d’abord tournée vers le cinéma africain-américain (Spike Lee, Charles Burnett, entre autres) et largement vers la culture noire américaine, à travers sa musique et sa littérature. Les cinémas d’Afrique, déjà largement sous-exposés dans les années 1980, et qui auraient dû se présenter à moi de manière naturelle, sont arrivés plus tard dans mon chemin de cinéma, au moment où j’ai commencé à l’étudier. Une première fenêtre s’est ouverte sur le sénégalais, avec le flamboyant Djibril Diop Mambety qui était un proche ami de mes parents. Je découvrais avec lui Ben Diogaye Bèye, Samba Félix N’Diaye, William Ousmane MBaye, et évidemment Ousmane Sembène...

“À l'Université, je faisais le constat que les cinémas d'Afrique [...] ne seraient pour ainsi dire jamais évoqués.”

Quelle importance a-t-il eu dans votre formation et dans votre désir de devenir cinéaste ?

À l'Université, je faisais le constat que les cinémas d'Afrique ne nous seraient pas enseignés, qu'ils ne seraient pour ainsi dire jamais évoqués. Je faisais mon apprentissage de ces cinématographies seule et ailleurs, courant les rares lieux et les événements qui mettaient en lumière tous ces possibles de cinéma dont j'avais jusque-là été privée. Puis je découvrais la Cinémathèque Afrique (créée en 1961 par le Ministère de la Coopération et aujourd'hui sous l'égide de l'Institut français), où j'allais régulièrement visionner des films, ou encore la Vidéotheque de Paris (qui allait devenir le Forum des Images, coproducteur de Tigritudes), où je trouvais, dans leur fonds de films tournés à Paris, ceux de cinéastes du continent africain venus pour certains y faire leur études (Désiré Écaré, Paulin Soumanou Vieyra...).



J'aurais pu inscrire mon travail de cinéaste à Paris... Mais mon imaginaire s'est tourné vers le Sénégal dès mon premier court métrage, et mes films n'ont cessé d'être en lien avec ce territoire familial. Je pensais qu'il y était question de désinhibition. Je devais m'éloigner de Paris « ville cinéma », pour trouver plus de liberté. Je pense aussi que s'est imposée une volonté d'être actrice de ces cinémas d'Afrique, comme une réparation à cette image manquante de ma cinéphilie toujours en construction. J'ai découvert pleinement les cinémas d'Afrique lorsque j'ai commencé à faire des films, à parcourir les festivals, à rencontrer des cinéastes du continent et leurs œuvres.

“Tigritudes propose une programmation ample, accessible et éclectique afin de partager avec un public aussi large que possible la diversité, l’inventivité et la vitalité d’un cinéma atteint d’une sous-diffusion chronique.”

Comment expliquer l’invisibilisation du cinéma africain ?

L'Afrique est riche d'une cinématographie multiple, puissante et singulière, malgré les lourdes séquelles du colonialisme sur la structuration de son industrie culturelle et les grandes difficultés rencontrées par les artistes pour produire un cinéma sur le continent. À de rares exceptions, les films du continent africain restent cantonnés à une diffusion en festivals et nous restons frappés par une méconnaissance générale de ces cinémas. Tigritudes propose une programmation ample, accessible et éclectique afin de partager avec un public aussi large que possible la diversité, l'inventivité et la vitalité d'un cinéma atteint d'une sous-diffusion chronique. À travers des films couvrant soixante-cinq années de production sur tout le continent, nous souhaitons mettre en regard des œuvres qui n'ont cessé de se déployer avec une pluralité stylistique, thématique et linguistique inouïe. Après l'essor des cinémas d'Asie et d'Amérique latine, les films d'Afrique ne demandent qu'à être largement exposés à leur tour, pour enfin exprimer leur propre dire au monde : esthétique, éthique et politique.



Pourquoi faire commencer le cycle Tigritudes en 1956, date de l'indépendance du Soudan ?

Valérie Osof, cinéaste, amie de longue date et coprogrammatrice de ce cycle, et moi-même avons fait le choix d'une programmation chronologique (une séance par année), en nous adossant aux mouvements d'indépendance africains qui (hors Égypte, dont le développement cinématographique est largement antérieur à la décolonisation) s'ouvrent en 1956 avec le Soudan. Nous nous sommes également inspirées de l'œuvre audiovisuelle/installation **Sismographie des luttes**, recherche collective — multilingue, décentrée et engagée — menée à l'Institut national d'histoire de l'art depuis 2015, sous la direction de l'écrivaine et historienne de l'art Zahia Rahmani. Celle-ci présente un recensement de revues non européennes, ou produites en situation diasporique, de la suite des courants révolutionnaires de la fin du XVIII^e siècle jusqu'aux mouvements de décolonisation qui ont suivi. Pour revenir à Tigritudes, c'est à partir de ce moment précis qu'il nous semblait intéressant d'observer la circulation des formes, des luttes et des idées qui allaient irriguer le continent et sa diaspora.

Sur quelles idées-forces votre programmation repose-t-elle ?

Il est important de souligner que Tigritudes est d'abord une anthologie subjective et non une rétrospective de cinéma panafricain. Elle est née de nos regards croisés avec Valérie Osof et de notre cinéphilie commune ou complémentaire. La programmation ouvrira un champ de réflexion des plus

vastes, traversant des pans entiers d'Histoire et de récits, questionnant le réel et ses représentations, déconstruisant entre autres les imaginaires à son sujet. Afin d'étendre les propositions et les correspondances, douze séances de films de la diaspora afro-descendante seront également présentées, de la Caraïbe au Royaume-Uni, des États-Unis à Cuba, avec des films comme *Pressure*, du cinéaste trinidadien basé à Londres Horace Ové, *De cierta manera*, de la Cubaine Sara Gómez, ou encore *Four Women*, court métrage expérimental de la cinéaste africaine-américaine Julie Dash. Soucieux d'inscrire le continent dans le chant du monde, Tigritudes proposera également deux master class, six cours de cinéma et des rencontres transversales, où nous invitons des artistes d'autres champs disciplinaires et des intellectuels de différents horizons à dialoguer autour des œuvres, afin de croiser les perspectives, les esthétiques, les générations pour faire résonner des histoires de cinéma.



Existe-t-il un courant cinématographique équivalent à la négritude en littérature ?

Non, pas à ma connaissance, en tout cas il n'a pas été conceptualisé comme tel sur le continent. On peut observer des mouvements cinématographiques collectifs dans sa diaspora, comme celui de la L.A. Rebellion (entre fin 1960 et fin 1980), créé par de jeunes étudiants africains ou africains-américains de l'Université UCLA en Californie, rassemblés autour de la fabrication d'un cinéma noir indépendant et d'une alternative au cinéma hollywoodien et à ses

représentations. Parmi ses membres actifs : l'Éthiopien Haile Gerima, Charles Burnett ou encore Billy Woodberry, invité de Tigritudes, qui donnera une master class le 25 février.

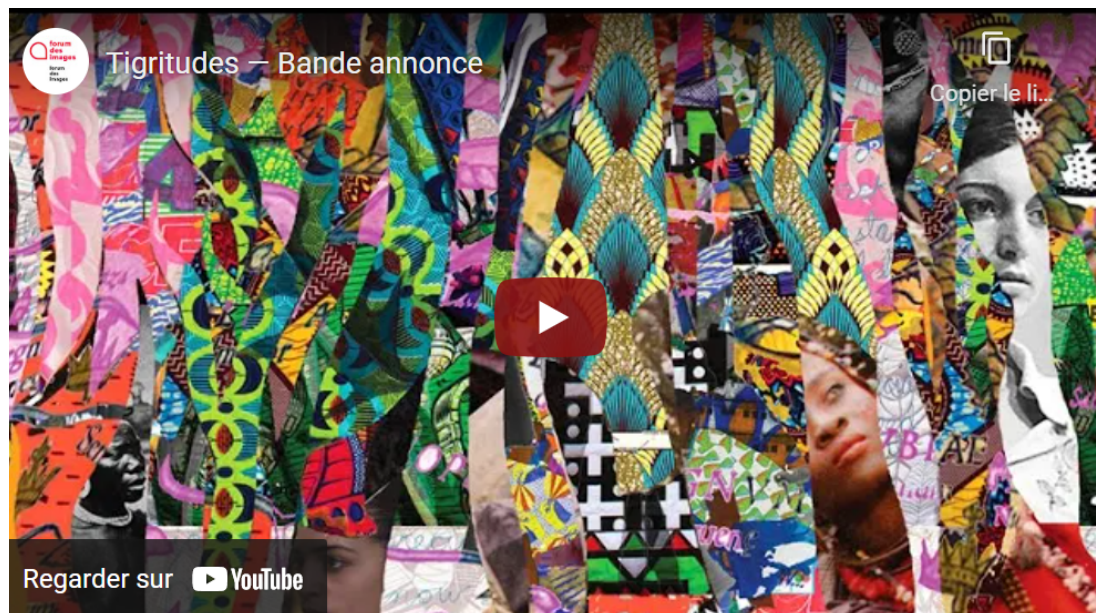
Trois films incontournables à recommander dans la programmation ?

Choix très difficile parmi les 125 films du programme ! *Kaka yo*, de Sébastien Kamba (Congo, 1966, court métrage, fiction), le 14 janvier à 20h30. Une vibrante promenade amoureuse dans le Brazzaville des années 60, liberté et poésie en musique. Je l'ai découvert seulement l'an dernier et il m'a bouleversé ! *Histoire d'une rencontre*, de Brahim Tsaki (Algérie, 1981, long métrage, fiction), le 23 janvier à 17h30. Deux jeunes sourds-muets, une fille à papa américaine et un fermier algérien, font connaissance près d'une base d'exploitation pétrolière. Le film flamboyant d'un immense cinéaste tout récemment disparu, sur la possible communication malgré toutes les barrières. *11 Drawings for Projection*, de William Kentridge (Afrique du Sud, série de courts métrages de 1989 à 2020), le 11 février à 20h30. Rare occasion de découvrir en salle de cinéma ce « portrait » de l'Afrique du Sud post-Apartheid, qui s'étend sur plus de trente années.

Les choix culture du « Point » : cauchemarder avec Cate Blanchett ou sampler avec Youv Dee

Films, séries, musique... Chaque semaine, chez vous ou n'importe où ailleurs, à voir, à lire ou à écouter : on aime, on vous le dit.

Plonger en Afrique



« Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore » a dit le Prix Nobel de littérature nigérian Wole Soyinka à propos de la négritude, et c'est cette affirmation que reprend *Tigritudes*, titre de ce cycle exceptionnel de cinéma panafricain et de la diaspora qui court jusqu'au 27 février au Forum des images : en 125 films (de 1956 – indépendance du Soudan – à 2021), les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf composent une véritable anthologie, des chefs-d'œuvre aux perles inconnues. Dès ce vendredi 28, en route vers la Guinée-Bissau de Flora Gomes avec *Mortu Nega* ; samedi 29, l'occasion est donnée de voir ou revoir *Lumumba, la mort du prophète* de Raoul Peck (Haïti), puis *Guimba, un tyran*, du Malien Cheick Oumar Sissoko, *Bye Bye Africa* du Tchadien Mahamat-Saleh Haroun et encore *Kinshasa Palace* de Zeka Laplaine (République démocratique du Congo), sans oublier le choix de nombreux courts-métrages venus de tous les horizons du continent. Citons encore *L'Image, le vent et Gary Cooper* d'Isabelle Boni-Claverie (Côte d'Ivoire), qui sera présenté par Abd Al Malik et Pap Ndiaye, puisque débats, rencontres et master class font aussi partie de cette programmation dans laquelle on peut se plonger sans hésitation, que l'on soit néophyte ou amateur éclairé.

26 février 2022
Malick Diawara

« Tigritudes », les cinémas d'Afrique au fond des yeux

7eART. Parrainé par le Nobel de littérature nigérian Wole Soyinka, le cycle « Tigritudes » a été imaginé par Dyana Gaye et Valérie Osouf. Entretien.

Mis en œuvre à l'occasion de la saison Africa2020 soutenue par l'Institut français, le cycle « Tigritudes » s'est plongé dans l'histoire des cinémas d'Afrique de laquelle il a exhumé des œuvres rares et emblématiques du 7e art africain depuis 1956, année de l'indépendance du Soudan. Au menu, 126 films de 40 pays pour illustrer 66 ans d'histoire du cinéma du continent, tout cela agrémenté de deux master class, six cours de cinéma et des rencontres transversales. En guise d'ouverture, Dyana Gaye et Valérie Osouf ont choisi le chef-d'œuvre restauré du Camerounais Dikongué Pipa : *Muna Moto*. Pour clôturer le cycle, son parrain Wolé Soyinka, Prix Nobel de littérature en 1986 s'est spécialement déplacé jusqu'à Paris. Le signe d'une grande considération, mais aussi d'une volonté d'enraciner dans les mémoires ces moments exceptionnels qui ont jalonné le parcours du cinéma africain de la période des Indépendances à maintenant. Valérie Osouf nous décrit l'esprit, les pépites et l'avenir de ce cycle « Tigritudes ».

Le Point Afrique : Comment vous est venue l'idée de ce cycle sur le cinéma africain ?

Valérie Osouf : Tout d'abord, il faut savoir que la programmation de ce cycle est bicéphale. Dyana Gaye et moi avons été très inspirées par un travail vu dans un musée il y a quatre ans. Il était intitulé « Sismographie des luttes » et avait été réalisé par Zahia Rahmani, une historienne d'art. Elle avait articulé 1 000 revues critiques et politiques, non occidentales, qu'elle avait présentées sous forme chronologique. Cela partait de la révolte des populations de l'île de Saint-Domingue (futur Haïti) en 1802, à la chute du mur de Berlin, en novembre 1989.

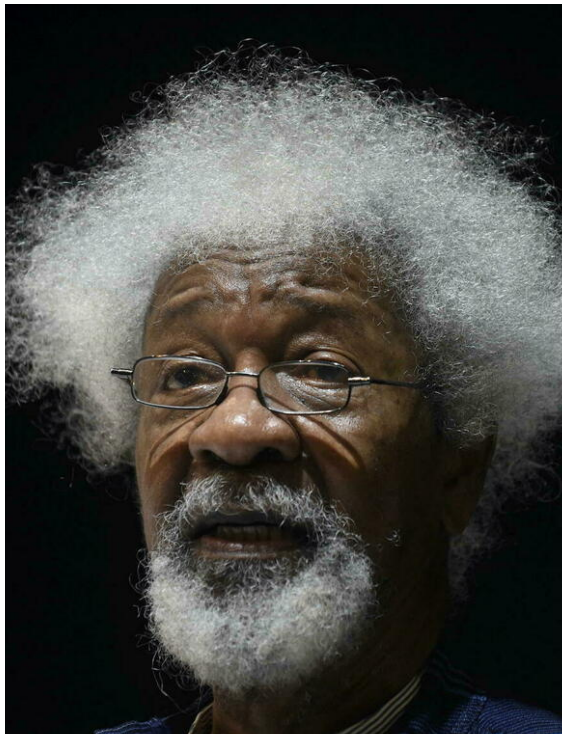
Cela faisait longtemps que Dyana Gaye et moi avions envie de partager des films du continent africain ou de la diaspora qu'on appréciait, interpellées que nous avons été, d'une part, par la méconnaissance de ces films dans les pays occidentaux, d'autre part, par l'absence de circulation sur le continent de ces films.

Aussi, quand la saison Africa2020 a fait son appel à projets, nous avons proposé quelque chose qui montre vraiment la diversité et la richesse cinématographique panafricaine. Nous avons retenu l'idée de présenter les films de manière chronologique, de 1956, année de l'indépendance du Soudan, à 2021, histoire de rendre compte de la circulation des formes et des idées à travers le continent.

Ce qu'il faut savoir, c'est qu'il y a eu des moments d'ébullition politique et intellectuelle, des moments où une Afrique en mouvement transparait dans les films. Il y en avait du Nigeria. Certains étaient tournés au Brésil, d'autres, des films américains tournés sur le continent africain à côté de films congolais tournés en Chine, etc. En somme, une Afrique dans le champ du monde.

Et pourquoi avez-vous baptisé ce cycle « Tigritudes »?

Ce terme de « tigritude » a été inventé par l'écrivain nigérian Prix Nobel de littérature 1986 Wole Soyinka qui est d'ailleurs devenu le parrain de ce cycle cinématographique. Un petit rappel historique : c'est lors d'un congrès d'écrivains africains à Kampala, en Ouganda, en 1962, qu'il a eu cette phrase devenue célèbre depuis en réaction au mouvement de la négritude porté par Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire et Léon-Gontran Damas : « Le Tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore. »



Le Nigérian Wole Soyinka a parrainé le cycle cinématographique "Tigritudes" proposé à Paris et promis à une tournée en Afrique.

© PIUS UTOMI EKPEI / AFP

Dans notre entendement, à Dyana Gaye et à moi, ce terme conduit à arrêter d'expliquer qui on est, comme de coutume par rapport à l'Occident, et de passer à l'acte. Ce qui est intéressant au regard du fait qu'il n'y a pas de tigre sur le continent africain, c'est de marquer le refus d'une assignation dans une géographie d'origine. Nous nous inscrivons dans une dynamique d'auto-affirmation de films qui ont été les premiers à être produits par de jeunes pays.

De quoi parlent ces premiers films ?

Ces films parlent d'émancipation, de liberté, d'utopie, d'horizons égalitaires, de projet social à construire. Ils portent aussi un regard critique sur le passé. Ça, c'était au début car, petit à petit, l'économie a commencé à peser sur leur contenu et leur esthétique.

Quand, grâce à André Bazin, la France a compris qu'un cinéma africain était en train de naître, la Coopération a commencé à le financer. Cela l'a complètement transformé, car on est passé d'un cinéma anti-anticolonialiste, marxiste à certains égards, souvent illustré de morceaux de jazz et de textes très libres, à un cinéma mettant en scène une opposition entre modernité et tradition.

Du côté des anglophones, on voit, avec l'Afrique du Sud par exemple, que la publicité a impacté les projets cinématographiques. Sinon, il y a bien sûr le phénomène Nollywood qui a marqué le cinéma du Nigeria.

Cela dit, il faut noter qu'il y a eu une certaine unité dans le cinéma des années 1960-1970. Les films ont tous été portés par le besoin impérieux d'emprunter leur propre voie. Or quel meilleur outil que le cinéma pour parler à une population dont la majorité ne lit pas.

Comment ont réagi les gouvernements africains par rapport à un tel projet ?

Nous n'avons pas sollicité de gouvernement africain. Nous avons été soutenus par la saison Africa2020, le Centre national du cinéma, l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF), la Fondation pour la mémoire de l'esclavage et la Mairie de Paris. Nous avons fonctionné avec un budget modeste et entendons faire circuler ce cycle en premier lieu sur le continent africain.

Après Paris, nous allons présenter une partie du cycle à Bobo-Dioulasso au Burkina Faso, un grand pays du cinéma africain avec son Festival panafricain du cinéma de Ouagadougou (Fespaco). Ensuite, à la Biennale des arts de Dakar où nous pensons faire l'ouverture avec *Badou Boy*, le film de Djibril Diop Mambety qui vient d'être restauré. Aujourd'hui, nous avons déjà des demandes du Bénin, de l'Algérie, du Kenya et d'autres pays. L'idée est de faire circuler ce programme et de trouver les moyens de le présenter en anglais, en portugais et en arabe, entre autres possibilités. Des universités américaines sont aussi très intéressées notamment celles qui ont des départements d'African et de Black Studies

Comment envisagez-vous de présenter ce cycle ?

Sous sa forme actuelle, il y a 126 films répartis sur 66 séances pour 66 ans de cinéma, soit une séance par année. Les ayants droit n'étant pas forcément les mêmes d'un territoire à l'autre, des variations sont possibles, sur les titres par exemple pour des raisons juridiques, mais aussi en raison de problèmes d'accès au matériel de projection adéquat. Il y a des lieux où il ne sera pas possible de projeter des films en 35 mm ou en 16 mm s'ils n'ont pas été numérisés.

Globalement, c'est ce corpus-là que nous envisageons Dyana Gaye et moi. En gardant l'idée de la chronologie, nous nous adapterons aux situations. On pourra par exemple l'insérer dans les années 1970 ou les années 1990.

Et vous sentez que votre démarche séduit ?

Oui, et on sent qu'il y a un besoin. Il y a des festivals de cinéma du Maghreb, des festivals de cinéma dits africains où on ne montre que des films maliens, burkinabè, sénégalais, etc. mais pas un programme panafricain clés en main comme celui-ci qui propose des œuvres venues de Namibie, de Tanzanie, du Kenya, du Lesotho, du Niger... c'est vraiment exceptionnel.

Comment a réagi le public en France ?

Nous avons été heureux d'être accueillis au Forum des images alors qu'il était possible de proposer ce cycle dans certains musées. Au-delà du fait que ce lieu est très démocratique, il y a aussi que le prix de l'entrée en facilite l'accès. Je précise que ce Forum des images est au cœur de Paris, dans le Forum des Halles à Paris, un endroit pas snob et élitiste, vraiment accessible à tous. Certains jeunes sont venus voir des films du pays dont sont originaires leurs parents, d'autres parce qu'ils sont cinéphiles ou tout simplement parce qu'ils sont curieux de découvrir des films qu'on leur a décrits comme cultes.

Le public a été très divers et cela a été une vraie satisfaction, car il s'agit, d'un côté, de déconstruire des stéréotypes et des préjugés, de l'autre, sur le continent même, de mieux faire connaître la cinématographie africaine. En effet, beaucoup d'Africains en savent moins sur le cinéma de leur continent que sur les téléromans brésiliens ou sur les cinémas indien, égyptien, américain ou français.

Avez-vous envisagé ou pensé à une déclinaison télévisuelle de ce cycle ?

Pas du tout ! Il faut dire que nous avons vraiment souhaité célébrer la salle. Au regard des difficultés rencontrées par les salles de cinéma pendant la pandémie, il est en effet important d'encourager ce désir de partager un film avec d'autres sur grand écran. Nous envisageons de faire des projections dans les villages et de rencontrer des publics divers. Sinon, si les télévisions nationales s'en mêlent en programmant des films contenus dans le cycle, ce sera aussi une belle avancée.

Qu'avez-vous constaté autour de ce cycle ?

Qu'il y a un vrai intérêt pour les cinémas d'Afrique. Beaucoup de films des années 1960 et 1970 que nous avons programmés ont été dans de grands festivals internationaux comme à Cannes, à la Quinzaine de Venise, etc. C'est vrai que l'intérêt pour ce cinéma a semblé se tarir un moment, mais les choses se passent comme s'il y avait une nouvelle vague. Grâce à la démocratisation des outils numériques, il y a des jeunes cinéastes passionnants qui font un travail extraordinaire, souvent à la lisière de l'art plastique et du cinéma narratif. Avec le cycle « Tigritudes », nous avons accompagné en quelque sorte cette nouvelle vague qui est panafricaine et commence à être remarquée à nouveau sur la scène internationale.

Donc, la prochaine étape, c'est un tour du monde ?

Dyana et moi sommes avant tout des cinéastes aussi n'avons-nous pas l'intention de nous promener pendant 5 ans juste pour ce cycle. Nous espérons que le programme va tourner de lui-même et va donc nous permettre de nous occuper d'autres productions.

Donc, concrètement, la prochaine étape devrait être d'abord trouver le moyen de sous-titrer les films dans un maximum de langues, si possible avec le concours de l'Unesco. Ensuite, nous pensons éditer un livre « Tigritudes » pour garder une trace écrite de ce qui a quand même été une longue recherche de trois années au cours desquelles nous avons vu quelque 1 200 films. Au-delà, il y a des archives à fixer et des articles d'analyse à produire, sans compter un coffret DVD pour rassembler tous ces films. Dernier point : nous espérons pouvoir disposer d'un site Internet en français, bien sûr, mais aussi en anglais, en arabe et en portugais. L'objectif est qu'il serve d'espace de ressources aux jeunes du continent qui s'intéressent au cinéma. Une manière de leur permettre de profiter de toute la palette cinématographique du continent.

QUOTIDIENS

19 janvier 2022
Clarisse Fabre

« Tigritudes », ou l'affirmation du cinéma africain

Au Forum des images, à Paris,
une anthologie de 126 films invite
à de passionnantes découvertes

Trois ans à visionner des films, à tenter de récupérer des copies des années 1970, perles rares dont certaines malheureusement sont restées introuvables – comme *Fatma 75* (1976), de la Tunisienne Salma Baccar. Au terme de ce marathon, les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osof ont réuni une riche anthologie de 126 films, issus de 38 pays africains : ce cycle intitulé « Tigritudes » est à découvrir au Forum des images, à Paris, jusqu'au 27 février. Réalisés entre 1956, date de l'indépendance du Soudan, et 2021, ces courts et longs-métrages sont programmés selon une grille chronologique, permettant d'apprécier la circulation des formes. Le projet est passionnant, accessible et pointu, mêlant débats et « leçons de cinéma ». Après Paris, Tigritudes circulera à Marseille, Lille, Toulouse, etc., ainsi qu'au Burkina Faso (Bobo-Dioulasso), à Alger, etc.

Le mot « tigritude » renvoie à la phrase prononcée en 1962 par Wole Soyinka, l'écrivain et metteur en scène nigérian, né en 1934, en réaction au concept de « négritude » de Léopold Sédar Senghor (1906-2001) : « Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit et dévore sa proie », avait déclaré Soyinka. « C'est l'idée que le cinéma africain n'a pas besoin de s'autodéfinir par rapport aux pays du Nord. Il n'a qu'à être lui-même, tout entier, au-delà

du cloisonnement géographique – films du Maghreb, de l'Afrique de l'Est, etc. – et des catégories linguistiques, francophone, lusophone, anglophone, héritées de l'époque coloniale », explique Dyana Gaye, Franco-Sénégalaise, qui réalise des comédies musicales (*Un transport en commun*, 2009). « Cette affirmation de soi va de pair avec les indépendances dans ces pays. Il y a des cinémas d'Afrique, et en même temps Tigritudes renvoie à un horizon politique panafricain », ajoute Valérie Osof, documentariste, qui travaille sur l'histoire coloniale française et ses échos contemporains – *L'identité nationale* (2012).

Pour le public occidental, le cinéma africain se résume souvent à une poignée d'auteurs sélectionnés dans les festivals, le Malien Souleymane Cissé, le Mauritanien Abderrahmane Sissako, le Sénégalais Djibril Diop Mambéty, le Tchadien Mahamat-Saleh Haroun, l'Égyptien Youssef Chahine (mort en 2008), etc. Quel-

**La manifestation
révèle un large
éventail
de cinéastes,
des pionniers
des années 1960
à la nouvelle
génération**



« The Dead Tell No Tales », d'Inadelso Cossa. INADELCO COSSA

ques-unes de leurs œuvres sont programmées, comme *Finyé* (1982), de Souleymane Cissé, mais au-delà, Tigritudes révèle un large éventail de cinéastes, des pionniers des années 1960 (Sarah Maldoror) à la nouvelle génération. « Nous voulons créer de l'archive, montrer qu'il existe du cinéma en Tanzanie, en Namibie, en Somalie, au Mozambique, à Sao Tomé-et-Principe, au Lesotho... », énumère Valérie Osof.

Conflit masqué

Dont acte : nous ne connaissions pas le Mozambicain Inadelso Cossa, né en 1984, à Maputo, auteur du western minimaliste *The Dead Tell no Tales* (2019). Le héros, coiffé d'un Stetson, est de retour au Mozambique, en quête de récits sur la guerre civile (1977-1992). Mais le conflit a rendu sourd-muet le vieil homme auquel il rend visite. Alors le jeune homme sort sa caméra : nous entrons dans l'œil de la Boilex où défilent des images d'archives, des corps souffrants, et puis celui, étincelant, d'une femme qui se baigne et se rafraîchit le visage. Inadelso Cossa est hanté par les fables que lui racon-

taut sa grand-mère, la nuit venue, lorsque les balles sifflaient. « C'est un feu d'artifice », lui disait-elle, pour lui éviter d'avoir peur. De fait, le cinéaste garde des souvenirs paradisiaques de son enfance, et ce conflit masqué par sa grand-mère inspire toute son œuvre. Par son approche esthétique, *The Dead Tell no Tales* fait écho à *La Bataille de Tabatô* (2013), sorti en salle en France par Capricci, sensoriel film portugais et bissau-guinéen de Joao Viana où les réminiscences de la guerre transigent par le son.

Classique et néanmoins lumineux, *Nofnofy* (2019), de Michaël Andrianaly, nous emmène à Ma-

dagascar, à Tamatave, dans le quotidien d'un coiffeur, personnage attachant à la vie précaire dont les difficultés racontent un pays en panne. Puis nous voici au pied d'une mine d'extraction de lithium, en République démocratique du Congo : dans *Machini*, film d'animation de Tétshim et Frank Mukunday, les travailleurs sont fabriqués avec des petites pierres, « corps cailloux » exploités comme le sol de leur pays. Terrassant. Du côté de la diaspora, l'Américano-Haïtienne Shirley Bruno signe l'envoûtant *An Excavation of Us* (2019) : à Port-à-Piment (Haïti), elle filme les « ombres » d'une armée napoléo-

nienne sur les parois de la grotte Marie-Jeanne, ainsi baptisée en hommage à une combattante de la révolution. « La plupart de ces jeunes cinéastes sont aussi plasticiens, poètes ou dessinateurs. Leurs œuvres font écho aux films essais des années 1970, à l'écriture libre », observe Dyana Gaye. Comme dans *Rain* (1978), de l'Afro-Américaine Melvonna Balenger, ballade sur l'éveil politique d'une jeune dactylo, sur un air de John Coltrane. ■

CLARISSE FABRE

Tigritudes, au Forum des images, à Paris, jusqu'au 27 février.

1er mars 2022

Kidi Bebey

Wole Soyinka : « L'Afrique est pleine de ces caricatures d'hommes de pouvoir qui, comme Poutine, veulent en remonter au monde »

L'homme de lettres nigérian, Prix Nobel de littérature en 1986, appelle à « ne pas baisser la garde » face aux régimes militaires, aux « petits tyrans » et au fondamentalisme religieux.

Propos recueillis par Kidi Bebey



L'écrivain nigérian Wole Soyinka lors d'une conférence à Lagos, en janvier 2020. PIUS UTOMI EKPEI / AFP

Les tigres ont fait sortir le lion du bois. Fin février, le Prix Nobel de littérature (1986) Wole Soyinka a quitté son domaine verdoyant d'Abeokuta, au Nigeria, pour apporter son prestigieux parrainage aux « Tigritudes », un cycle de cinéma panafricain mis sur pied par les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf et présenté durant six semaines au Forum des images, à Paris. Le nom du festival est une référence directe à l'une des saillies les plus fameuses de l'écrivain nigérian. « *Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore* », avait-il ironisé en 1962, répondant à une question sur le concept de « négritude » porté alors par Léopold Sédar Senghor, Léon-Gontran Damas et Aimé Césaire.

Six décennies plus tard, Wole Soyinka, 87 ans, crinière blanche et regard pétillant, croit plus que jamais à l'importance d'une parole agissante. Dramaturge, metteur en scène et acteur lui-même, ce fils d'une commerçante et d'un pasteur et directeur d'école, né dans une famille yoruba, a plus d'une fois payé son militantisme contre le colonialisme puis le pouvoir nigérian par des emprisonnements et des périodes d'exil. Ce qui ne l'a pas empêché d'exercer toujours avec acuité son sens critique de citoyen. Lire aussi

Auteur d'une œuvre protéiforme de plus de 45 textes édités, allant du théâtre à la poésie en passant par l'essai et les récits autobiographiques, Wole Soyinka a publié seulement quatre romans, dont le dernier, *Chronicles from the Land of the Happiest People on Earth* (Pantheon Books, non traduit), en septembre 2021. Il y évoque la vente, à des fins rituelles, de parties de corps humains, orchestrée par une société secrète comptant de hautes personnalités politiques et religieuses du pays.

Au moment où retentissent en France les échos de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, le grand aîné des lettres africaines réaffirme sa foi en l'écriture et la création. Pas pour changer le monde, mais pour ne jamais renoncer à l'interroger. Et éloigner, un peu, le pessimisme qui, partout, gagne.

Vous avez connu les années 1960, une époque de libération et d'immense espoir pour l'Afrique. Le monde que vous décrivez dans *Chronicles from the Land of the Happiest People on Earth* est tout autre...

Oui, le titre est ironique, pour le moins ! L'état du monde se reflète toujours dans ce que j'écris et *Chronicles* est une satire politique. Mon intention n'est pas de suivre la courbe négative des événements, j'essaie d'exposer la réalité et ce qu'elle fait aux gens... Je me rends compte d'ailleurs que tous ceux qui créent actuellement au Nigeria, qu'ils soient musiciens, peintres ou poètes, ont ce même sentiment d'un pays en panne, d'une nation déchue qui s'efforce de maintenir l'apparence d'une entité viable sans vraiment y parvenir. Bien entendu, il y aura toujours des gens qui se moquent de voir le pays sombrer, parce qu'ils trouveront toujours le moyen de s'en sortir en marchant sur les autres. Mais le système global est vicié.

C'est votre quatrième roman. Les précédents, *Aké*, les années d'enfance et *Une saison d'anomie* (traduits en français chez Présence africaine), datent de 1973 et 1981. Qu'est-ce qui vous a poussé, après tant d'années, à renouer avec ce genre ?

Je ne me suis jamais considéré comme un romancier. J'ai beaucoup écrit pour le théâtre, par goût et parce que je construisais mes personnages en interaction avec le travail des acteurs de la compagnie avec laquelle je travaillais. Mais *Chronicles* bouillonnait en moi depuis pas mal de temps. J'observe depuis des décennies la déliquescence de la société dans laquelle je vis. Voir un drame se dérouler au fil du temps, dans toute sa complexité, avec toutes ses contradictions et ses surprises, cela produit une sorte de fascination pour l'homme de théâtre que je suis. J'avais besoin d'autre chose que la poésie, le théâtre ou les essais pour y voir plus clair, en tant qu'être humain et citoyen.

Pour me délester de ce poids dans mon esprit, il fallait un espace particulier, hors de mon environnement habituel. J'ai pu me retirer une première fois dans une maison à Yenne, au Sénégal, puis dans une autre résidence au Ghana. J'étais loin du Nigeria, sans journal, seul avec la mer et... un peu de vin. De quoi embarquer dans mon texte. Pour le « débutant en roman » que je suis, ces séjours ont été très utiles. Puis j'ai senti que j'étais prêt à continuer de travailler sur ce roman comme je le fais d'habitude, de temps en temps, dans les avions, les gares et chez moi, dans mon repaire personnel, en forêt. Lire aussi

En 1985, répondant à la question « Pourquoi écrivez-vous ? » vous avez dit : « Ça doit être mon côté masochiste, je suppose. » Diriez-vous toujours cela aujourd'hui ?

Oui, exactement la même chose. Je rajouterais juste que c'est tout à la fois du masochisme et une forme de catharsis. Ce n'est pas contradictoire d'ailleurs ; la plupart des travaux de création fonctionnent selon ces deux aspects.

Mais permettez-moi d'être concret. Quand j'étais au Sénégal et au Ghana, je m'éveillais le matin avec des phrases, des paragraphes entiers en tête. Les problèmes commençaient quand je les transcrivais sur le papier. Il fallait donner une cohérence à l'ensemble, éviter les contradictions... Parfois, je m'apercevais que ce que je produisais avait quelque chose de familier... parce que c'était une scène que j'avais déjà écrite ! Alors il fallait recommencer, encore, revenir en arrière. La muse de l'imagination peut être cruelle.

D'habitude, je n'aime pas raconter comment je m'y prends, mais cette fois j'ai vraiment envie de partager ce conseil avec les jeunes auteurs : n'écrivez pas à l'ordinateur ou alors imprimez rapidement vos textes pour être sûrs de ne rien manquer. Aujourd'hui encore, je me demande comment les grands auteurs comme Charles Dickens, Tolstoï, Cervantès ou Kafka s'y sont pris pour écrire des romans aussi complexes.

Vous concevez l'écriture comme un acte politique, mais croyez-vous vraiment en son pouvoir ? Depuis quelques jours, les nouvelles politiques en Europe ne sont pas bonnes. Une invasion est en cours en Ukraine. Pensez-vous qu'écrire puisse changer les choses ?

Je n'ai jamais vraiment pensé que la littérature puisse générer concrètement le changement. Si on est pragmatique et qu'on observe l'histoire, il est difficile d'y croire. Comment les leaders de notre monde pourraient-ils lire *Guerre et Paix* et malgré tout entraîner leurs peuples dans tant d'horreurs et de stupidités ? Comment peut-on imaginer bombarder des humains ?

Poutine est un dirigeant cynique et sans scrupule et il existe des êtres comparables à Poutine un peu partout sur la planète. L'Afrique est pleine de ces caricatures d'hommes de pouvoir qui veulent en remonter au monde. Il suffit de regarder le retour des régimes militaires sur le continent.

Pour moi, la question est : comment s'y prend-on pour écrire quelque chose à propos de ces gens-là ? Et *a fortiori* contre ces gens-là ? Eh bien, il faut s'y efforcer, c'est tout ce qu'on doit faire. Picasso l'a fait en son temps en peignant *Guernica*. Ecrire m'apparaît comme un devoir, pour donner un point de vue alternatif, un autre sens à la réalité qui nous entoure.

Qu'avez-vous envie de dire aux jeunes Africains qui habitent ce monde gangrené par la violence et la corruption que vous décrivez dans *Chronicles*?

Simplement de demeurer attentif et de ne pas baisser la garde, car il y a beaucoup à faire. La fin de l'apartheid a galvanisé le monde entier parce qu'on croyait ce type de phénomène extrême terminé, mais il n'en est rien. Toutes sortes de petits tyrans oppressent encore leur peuple. Regardez le Togo, où la Constitution permet le prolongement d'une dynastie obscène... Et regardez le fondamentalisme religieux dans mon pays, où la piété et la spiritualité ont été détournées pour des questions de pouvoir, alors qu'elles devraient être la base de la réflexion.

J'ai toujours été curieux. Je posais tant de questions, enfant, qu'à force je fatiguais ma mère ! Je pense qu'il est important de ne pas se reposer sur sa prétendue « sagesse ». Je n'aime rien tant que rester seul chez moi, dans mon refuge de verdure, mais je suis aussi enseignant, je suis écouté et lu [*Aké, les années d'enfance* est au programme des classes de préparation scientifiques aux grandes écoles en France]. C'est pour cela que si je suis invité à donner une conférence publique, comme pour le cycle « Tigritudes », j'ai du mal à refuser. Je ne viens pas seulement m'exprimer mais aussi échanger et donc apprendre. Au fond, je m'efforce de rester un éternel étudiant. Ecrire et apprendre, en somme. Ecrire et critiquer.

Kidi Bebey

Ciné à Paris et Ouaga, expo à Bruxelles, musique à Abidjan : l'agenda culturel du « Monde Afrique »

Qu'il s'agisse de classiques ou de nouveautés, le meilleur des films africains est à (re)voir au Forum des images de Paris et à l'Institut français de Ouagadougou.

Par Gladys Marivat

Publié le 14 janvier 2022 à 13h00 - Mis à jour le 18 janvier 2022 à 17h47 · 🕒 Lecture 3 min.

Chaque vendredi, l'agenda culturel du *Monde Afrique* vous propose des activités à suivre ou à faire sur le continent, en France et ailleurs dans le monde.

- **A Paris, soixante-six ans de cinéma panafricain**



Proposition d'une ambition et d'une ampleur rares, le cycle cinématographique conçu par les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf et présenté jusqu'au 27 février au Forum des images, à Paris, a été initié dans le cadre de la saison Africa2020. Faisant référence à une citation du Nobel de littérature nigérian Wole Soyinka (« *Un tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore* »), « *Tigritudes 1956-2021* » propose de raconter soixante-six ans d'histoire de cinéma panafricain en 126 films issus de 40 pays du

continent et des diasporas. Depuis *Les Eaux noires*, de Youssef Chahine (1956), une passion à Alexandrie interprétée par Faten Hamama et Omar Sharif, jusqu'à *La Vie d'après*, le premier long-métrage de fiction d'Anis Djaâd, sorti en 2021 et consacré à la société algérienne.

La programmation fait se côtoyer les grands classiques et les œuvres plus confidentielles, censurées ou inédites en France, dans une diversité de formes (fiction, documentaire, animation, film expérimental) et de formats (courts et longs-métrages). A voir cette semaine, entre autres : le culte *Cabascabo*, d'Oumarou Ganda (1969), sur le retour au Niger d'un tirailleur envoyé sur le front en Indochine ; *Rhodesia Countdown* de Michael Raeburn (1969), une vue critique de la Rhodésie du Sud (actuel Zimbabwe) à la veille de la guerre civile ; *Les Princes noirs de Saint-Germain-des-Prés*, court-métrage de Ben Diogaye Beye (1975), chronique des relations entre des jeunes hommes africains et les Parisiennes de ce quartier dans les années 1970 ; et *Aziza*, d'Abdellatif Ben Ammar (1980), qui suit l'arrivée d'une orpheline dans une nouvelle cité populaire de la banlieue de Tunis.

Un cycle de rencontres, des masterclass ainsi que des leçons de cinéma complètent la programmation.

Plus d'informations : www.forumdesimages.fr et www.tigritudes.com

[...]

12 janvier 2022

Michaël Mélinard



Coming Forth by Day est le premier long métrage de la cinéaste égyptienne Hala Lofty. Prod

CINÉMA

Tigritudes fait rugir le septième art africain

Ce mercredi, s'ouvre à Paris un cycle de 126 films. L'occasion d'interroger la décolonisation, mais aussi notre regard sur des œuvres peu diffusées.

Ne lui parlez pas de festival. Valérie Osouf, cinéaste et coprogrammatrice de Tigritudes avec Dyana Gaye, évoque un cycle cinématographique panafricain où toutes les formes, court, long, fiction, documentaire, expérimental, se retrouvent. Projections, rencontres, master class et leçons de cinéma rythment cette manifestation au Forum des images jusqu'au 27 février. Avant de se déployer au Burkina Faso, puis à Dakar, et de poursuivre son itinérance internationale sur le continent et dans d'autres régions du monde.

Que signifie ce titre, Tigritudes ?

VALÉRIE OSOUF C'est un hommage à l'écrivain nigérian, prix Nobel de littérature, Wole Soyinka. Il avait déclaré, lors d'un congrès d'écrivains à Kampala : « *Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore.* » C'était, bien sûr, un clin d'œil au mouvement de la négritude porté par Césaire et Senghor, et une déclaration d'autodétermination et d'indépendance.

Quelle est la portée militante de ce cycle ?

VALÉRIE OSOUF Il a une dimension politique et esthétique très forte. Il démarre en 1956, date de l'indépendance du Soudan qui a précédé toute une vague sur le continent africain. C'est une anthologie chronologique où l'on présente 126 films issus de 40 pays en 66 séances afin de rendre compte de la circulation des formes et des idées à travers le continent africain et sa diaspora. Le croisement de voix singulières, de gestes d'artistes qui ont accompagné ces luttes de libération et ces combats politiques nous intéresse.

Il y a la volonté d'élargir les interlocuteurs au-delà du monde du septième art...

VALÉRIE OSOUF Ce cycle est fondé sur des gestes cinématographiques, mais nous sortons du format habituel d'une

projection, suivie d'une discussion avec le ou la cinéaste. Avec Dyana, nous avons mis ces films en perspective, afin de les faire résonner les uns avec les autres comme un point de relais qui passerait tout au long de cette fresque, qui s'étend sur soixante-six ans d'histoire de cinéma, en conviant des artistes d'autres champs disciplinaires et des intellectuels. Les cinéastes ne viendront jamais parler de leur propre film. Pap Ndiaye, historien et politologue, et Abd Al Malik, rappeur, cinéaste et écrivain, discuteront de *Rage*, de Newton Aduaka.

Newton Aduaka interviendra autour d'*Histoire d'une rencontre*, le film du cinéaste algérien Brahim Tsaki. Le cinéaste antisioniste Eyal Sivan et la chercheuse et activiste Sarah Frioux-Salgas dialogueront autour du film *Rhodesia Countdown*, de Michael Raeburn, qui parle de la situation coloniale et de la libération du Zimbabwe. La cinéaste égyptienne Jihan El Tahri et l'activiste et politologue Rafik Chekkat discuteront de *Coming Forth by Day*, qui se passe pendant la révolution égyptienne.

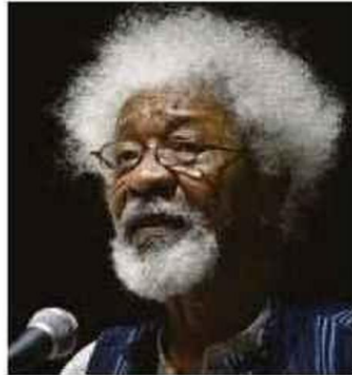
On a voulu ouvrir pour dessiner quelque chose de plus ample. Il est important de dire que le Maghreb est en Afrique. On a souvent tendance à faire des festivals de cinéma subsaharien, de cinéma méditerranéen. Ce regard me rappelle la conférence de Berlin et son découpage. Ce cycle concerne vraiment toute l'Afrique et sa diaspora afro-descendante des Caraïbes, aux États-Unis, au Brésil, à Cuba, et aussi dans sa dimension « archipélique » avec La Réunion, la Guadeloupe, la Martinique ou Haïti. Il y a également des cinéastes africains qui ont filmé en dehors du continent. C'est une Afrique en circulation avec le monde. Le contraire de ce que disait Sarkozy quand il prétendait que le continent n'était pas entré dans l'histoire. ●

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR M. M.

Jusqu'au 27 février, au Forum des images, à Paris.

TIGRITUDES - Revue de presse | p. 40

24 février 2022



Rencontre Le Forum des images propose une rencontre ce samedi à 11h 30 avec le Nigérian Wole Soyinka, Prix Nobel de littérature et parrain de «Tigritudes, anthologie cinématographique panafrique (1956-2021)», projetée jusqu'au 27 février. 2 rue du Cinéma, 75001. www.forumdesimages.fr

PHOTO PIUS UTOMI EKPEI AFP



DERNIÈRE CHANCE ! LE FESTIVAL TIGRITUDES OU L'AFRIQUE GRAND ÉCRAN

Le panorama du cinéma panafricain prend fin, dimanche, au Forum des images à Paris, avec 125 films, 40 pays et soixante-six ans d'histoire du septième art. Au programme : la master class (samedi, 17 h30) du cinéaste Billy Woodberry, et la projection (dimanche soir) de *Faya Dayi*, le documentaire de Jessica Beshir nominé aux prochains Oscars. forumdesimages.fr

22 février 2022

Ioan Niculai

En bref...

Forum des images: rencontre avec Wole Soyinka, parrain de Tigritudes le 26 février

Samedi 26 février à 11h30, le Forum des images et les équipes de Tigritudes accueilleront pour une rencontre spéciale, Wole Soyinka, Prix Nobel de Littérature et parrain de cette anthologie cinématographique panafricaine. En juin 1962, lors du 1^{er} Congrès des écrivains africains anglophones à l'Université Makerere (Ouganda), Wole Soyinka déclarait : «Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore». Une flèche lancée au mouvement de la Négritude de Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire et Léon Gontran-Damas, à l'heure où de nombreux États du continent africain accédaient enfin à leur indépendance. Senghor répliqua l'année suivante : «Le tigre ne parle pas de sa tigritude parce qu'il est une bête. Mais l'homme, lui, parle de son humanité parce qu'il est homme et qu'il pense». Le conflit entre l'écrivain nigérian (qui recevra le prix Nobel de littérature en 1986) et le poète-président sénégalais durera près de 40 ans et ce n'est qu'à l'aube du 3^e millénaire que Soyinka révisera son jugement, réalisant ainsi une analyse critique des mouvements d'émancipation littéraires et politiques postcoloniaux, non seulement sur le continent africain mais également sur ses territoires diasporiques. Dans le cadre de la rencontre au Forum des images, l'homme de Lettres reviendra sur la notion de Tigritude et sur son évolution, opérant ainsi un droit d'inventaire 60 ans après les Indépendances. Parrain de ce cycle cinématographique, Wole Soyinka développera sa conception du panafricanisme et sa relation au cinéma lors de cet échange. Cette rencontre sera modérée par Bénédicte Alliot, DG de la Cité internationale des arts à Paris ainsi que Dyana Gaye et Valérie Osouf, réalisatrices et co-curatrices du cycle Tigritudes. Avec le soutien de l'Institut Français et de la Cité Internationale des Arts.

RADIOS / TV



14 janvier 2022
Alexis Demeyer


radio
presse nationale
audience : 6 959 000 auditeurs /jour

LE 7/9

Du lundi au vendredi de 7h à 9h par [Nicolas Demorand](#) , [Léa Salamé](#)

Liberté, modernité, actualité, c'est la promesse de ces deux heures d'information. Deux heures pour décortiquer avec la rédaction l'actualité politique, économique, sociétale...

S'ABONNER RÉAGIR



Sujet d'1'48 réalisé au Forum des images à la soirée d'ouverture.

Résumé: Journal - Le Forum des Images, à Paris, accueille le festival Tigritudes, jusqu'à la fin février.



25 février 2022
Augustin Trapenard

radio
presse nationale
audience : 6 959 000 auditeurs /jour

BOOMERANG

Vendredi 25 février 2022 par [Augustin Trapenard](#)

Thibault Cauvin en accord parfait

32 minutes

ÉCOUTER S'ABONNER RÉAGIR



Annnonce

Résumé : Wole Soyinka, écrivain nigérian et prix Nobel de littérature, sera demain dans le cadre de son cycle Tigritudes. Le Forum des images à Paris propose une conversation exceptionnelle avec Wole Soyinka.

DIFFUSÉ LE 22/01/2022

Tigritudes, avec Dyana Gaye et Valérie Osouf

▶ ÉCOUTER (58 MIN) ➔

À retrouver dans l'émission
PLAN LARGE par Antoine Guillot

S'ABONNER CONTACTER L'ÉMISSION

Aujourd'hui dans Plan Large nous recevons les cinéastes Dyana Gaye et Valérie Osouf, programmatrices de Tigritudes, le cycle cinématographique panafricain.



Horémakono (En attendant le Bonheur) de Abderrahmane Sissako - Mauritanie - 2002 - Crédits : trigon-film.org

« Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore », déclarait en 1962 le prix Nobel de littérature nigérian Wole Soyinka. Autrement dit : à l'heure des indépendances africaines, assez d'atermoiements, agissons ! Et c'est ce qu'ont fait, sur tout le continent, et au-delà, des cinéastes africains et membres de la diaspora, qui ont dû, et su, inventer un nouveau cinéma en même temps que se créaient leurs jeunes nations. En témoigne une passionnante anthologie de 126 films qui nous invite à un voyage tout à fait stupéfiant dans 65 ans d'aventures cinématographiques et de circulation des formes d'un territoire à l'autre, depuis la première indépendance africaine, celle du Soudan le 1er janvier 1956, jusqu'à nos jours. Cette anthologie s'appelle donc Tigritudes, on peut la voir actuellement au Forum des Images à Paris jusqu'au 27 février. Les deux programmatrices et cinéastes Dyana Gaye et Valérie Osouf sont nos invitées aujourd'hui dans Plan Large.

Tigritudes, un festival qui montre une Afrique en dialogue constant avec le reste du monde

A l'image du réalisateur mauritanien Abderrahmane Sissako, qui a l'habitude de tourner sur différents territoires, l'esprit de la programmation du festival Tigritudes tend à montrer l'intense circulation des idées et des enjeux entre l'Afrique et les autres continents.

Il nous importait de montrer, à travers la programmation, une Afrique ouverte sur le monde, en dialogue avec le reste du monde. C'est vraiment l'idée du titre, Tigritudes, on affirme qu'il y a des circulations, on montre des films comme "L'Etranger venu d'Afrique" de Joseph Kumbela, cinéaste congolais qui a tourné son film en Chine ou encore les films de Manu Kurewa, cinéaste du Zimbabwe qui a tourné en Ecosse (...) il faut rappeler que cette histoire africaine, à travers ces cinémas, est en train de s'écrire et elle n'est pas du tout repliée sur elle-même ou en opposition et n'essaie pas de se démarquer du reste de l'Occident.
Dyana Gaye

L'anthologie Tigritudes permet également de découvrir des films d'essai d'une radicalité exceptionnelle, tel que le film de Lemohang Jeremiah Mosese, "Mother I'm suffocating. This is my last film about you". Ce cinéaste lesothien a réalisé son film depuis Berlin et raconte son propre exil avec l'aide d'une voix féminine.

J'avais vu une version inachevée du montage-images via Final Cut, qui se déroule en même temps que La Mostra de Venise. J'avais été absolument saisie par la poésie de ce geste. Ce film est vraiment une lamentation, c'est le deuil d'une mère, d'une terre-mère, d'une Afrique, un arrachement salvateur. Il y a toute la beauté et la violence qui sont conjuguées... Lemohang Jeremiah Mosese a fait ce film quasiment tout seul, il écrit, il est poète, il dessine, il fait de la photo. C'est un artiste comme il y avait des hommes honnêtes à l'époque de Montaigne, c'est un artiste assez complet et très impressionnant. Valérie Osof



Mother I'm suffocating. This is my last film about you de Lemohang Jeremiah Mosese - Lesotho, 2018 • Crédits : Mokari collective




9 février 2022
Arnaud Laporte



radio
presse nationale
audience : 1 712 000 auditeurs/jour

DIFFUSÉ LE 09/02/2022

A quoi rêvez-vous, Dyana Gaye ?

▶ ÉCOUTER (2 MIN) 

À retrouver dans l'émission
À QUOI RÊVEZ-VOUS ? par Arnaud Laporte

 S'ABONNER  CONTACTER L'ÉMISSION



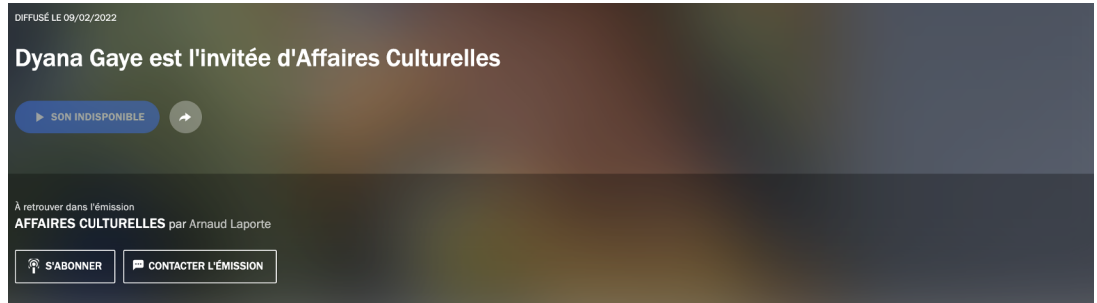
Un court entretien avec un artiste à partir de cette question : à quoi rêvez-vous ? La cinéaste Dyana Gaye y répond au micro d'Arnaud Laporte.

Aujourd'hui avec la cinéaste Dyana Gaye, à l'occasion du cycle "[Tigritudes](#)", une programmation inédite consacrée au cinéma panafricain et co-conçue avec la documentariste Valérie Osouf, à découvrir [jusqu'au 27 février au Forum des Images](#), à Paris.

Je rêve partout tout le temps, depuis que je suis enfant, parfois au grand désespoir de me sproches. Je m'absente souvent du moment présent.



9 février 2022
Arnaud Laporte



La réalisatrice et scénariste, Dyana Gaye, est au micro d'Arnaud Laporte pour un entretien au long cours à l'occasion du programme "Tigritudes" co-réalisé avec Valérie Osof sur le cinéma panafricain encore largement méconnu. Elle revient sur ses méthodes de travail et ses inspirations.



Dyana Gaye - Credits : Jeff Vespa / Contributor - Getty

Dyana Gaye, franco sénégalaise, s'intéresse au cinéma très tôt avec un intérêt notamment pour le cinéma africain-américain comme celui de Spike Lee et Charles Burnett ; mais aussi plus largement à la culture noire américaine, à travers la musique et la littérature. Dans les années 1980, les cinémas d'Afrique sont largement méconnus et elle devra attendre quelques années pour découvrir le cinéma de Djibril Diop Mambety, Ousmane Sembène, Samba Félix N'Diaye, William Ousmane M'Baye ou encore Ben Diogaye Bèye. Dyana Gaye étudie à l'Université Paris 8 en études cinématographiques, et constate que le cinéma africain n'est pas au programme, elle fera donc des recherches de son côté et découvre la Cinémathèque Afrique ainsi

que la la Vidéothèque de Paris, devenue le Forum des Images. Depuis son premier scénario et son premier film en 2000 Une femme pour Souleyman dont elle obtiendra de nombreux prix dans les festivals internationaux, Dyana Gaye n'a cessé de réaliser. Elle coréalise, aujourd'hui, "Tigritudes" avec Valérie Osof, un programme dédié au cinéma panafricain de 1956 à 2021. 125 films de 40 pays, sur une période de 66 ans d'histoire du cinéma, seront présentés. Tigritudes parcourt les enjeux et les formes d'une cinématographie encore sous exposées.

Des courts-métrages

Depuis son premier court métrage, les films de Dyana Gaye n'ont cessé d'explorer le Sénégal en entretenant un lien étroit avec ce territoire familial. En 2004, elle réalise 'Paris la métisse', un projet où quinze réalisateurs doivent réaliser un plan-séquence de 5 minutes. Elle est finaliste du programme Rolex de mentorat artistique. Son court-métrage 'Dewenet' réalisé en 2006 est diffusé en France mais également à l'étranger. Il reçoit le Prix du Jury au Festival International du Film de Clermont-Ferrand en 2007 et fait partie des cinq films nommés aux Césars 2008 du meilleur court-métrage. Le film porte sur un jeune mendiant de sept ans qui décide d'écrire une lettre au Père Noël.

Le Sénégal comme imaginaire : écriture et réalisation

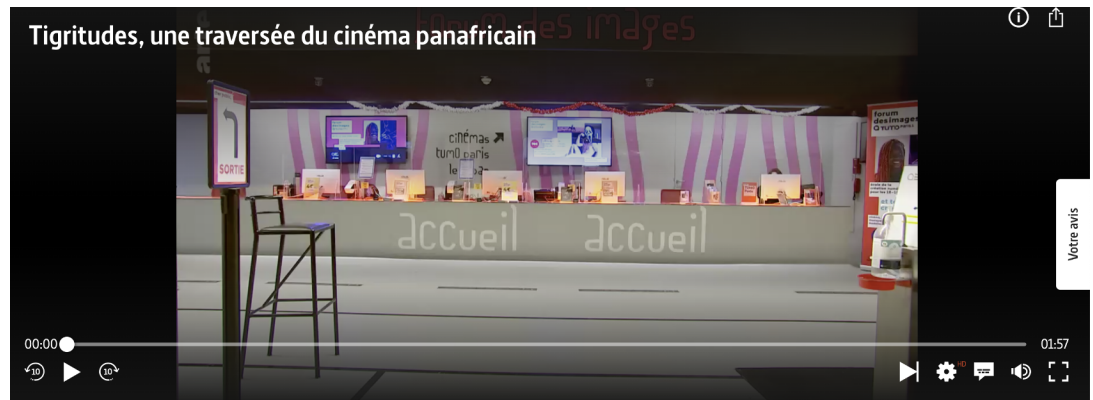
En 2009, Dyana Gaye réalise 'Un transport en commun', une comédie musicale présentée au Festival de Films de Locarno en compétition « Cinéastes du présent ». Il est sélectionné aux festivals de Sundance et de Toronto. Il fait partie des cinq films nommés aux César 2011 du meilleur court-métrage et a remporté le prix de Belfort. Ce film musical se déroule en taxi-brousse. Le chant permet d'avoir des éléments d'informations sur tous les personnages présents dans ce taxi et la musique les rapproche : on y apprend le but de ce voyage mais aussi des informations sur leur vie passée, leur présent, ainsi que sur leurs aspirations et espoirs.

Avec 'Des étoiles' en 2013, Dyana Gaye réalise son premier long-métrage tourné entre Dakar, Turin et New-York qui sera présenté en première mondiale au Festival de Toronto dans la section Contemporary World Cinema. Le film reçoit le Grand prix du Jury et le prix du public au Festival Premiers Plans Angers 2014. A travers trois personnages, Dyana Gaye fait découvrir aux spectateurs leurs trajets intérieurs, leurs rencontres et cheminements. Elle explore ainsi les figures de l'exil et le statut de l'étranger et laisse chaque ville imposer son cadre, sa lumière et son tempo.

En 2014, Dyana Gaye réalise 'Un conte de la goutte d'or', court-métrage musical pour les Talents Adami à Cannes. Léon, Ernestine, Bruno et Myrha vivent dans le quartier de la Goutte d'Or, à Paris. Ils ne se sont encore jamais rencontrés mais plusieurs accidents font qu'ils se retrouvent tous ensemble à arpenter les rues du quartier.

Son actualité : Du 12 janvier au 27 février, le Forum des images consacre un programme inédit au cinéma panafricain de 1956 à 2021. 125 films, 40 pays et 66 ans d'histoire du cinéma, Tigritudes parcourt les enjeux et les formes d'une cinématographie encore largement méconnue.

13 janvier 2022
Bertrand Loutte



Tigritudes, une traversée du cinéma panafricain

Émission du 13/01/2022

Les cinémas africains restent un continent encore méconnu, où, sans remettre en question multiplicité et richesse, il est difficile pour la plupart d'entre nous d'identifier cinéastes et pays. Au Forum des images, "Tigritudes" se veut donc une anthologie chronologique et subjective, une programmation ample et accessible de 125 films afin de pointer vitalité, diversité et inventivité d'une mosaïque de films et de cinéastes.

Journaliste : Bertrand Loutte
Pays : France
Allemagne
Année : 2022



Arte journal.

Sujet de 2'00 avec entretien de Dyana Gaye et Valérie Osof agrémenté d'extraits de films programmés pendant le cycle.

Diffusé dans le journal de la mi-journée et du soir

23 janvier 2022
Bintou Simporé



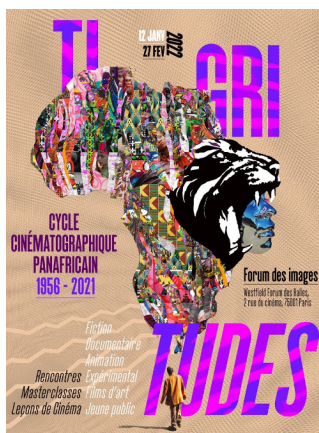
The screenshot shows a podcast interface for Nova. At the top left, it says 'ACTUALITÉ → DOUCE FRANCE'. The main title is 'L'intégral : le cycle de cinéma panafricain Tigritudes et les musiques actuelles de Tunisie' by Néo Géo Nova, presented by Bintou Simporé. It was published on 23/01/2022 at 12:00 and is available until 24/01/2022 at 18:35. There are two buttons: 'ÉCOUTER LE PODCAST (1:42:32)' and 'LES DERNIERS ÉPISODES'. A photo of three women is visible on the left side of the interface.

Dans le mag de Néo Géo Mag... Bintou Simporé accueille Dyana Gaye et Valérie Osouf pour parler de Tigritudes... (1h42)

Néo Géo Nova repart au cycle cinéma panafricain Tigritudes avec cette fois-ci, les deux programmatriques et réalisatrices Diana Gaye & Valérie Osouf.

Jusqu'au 27 février au Forum des images pour voir ou revoir les films d'Ossie Davis, Spike Lee, Souleymane Cissé, Med Hondo, Newton Aduaka... 66 ans de cinéma à travers 126 films en tout genre, qui questionnent la circulation postcoloniale des luttes et des idées.

Une programmation qui se déroule de manière chronologique en s'adossant aux mouvements des indépendances africaines avec comme point de départ l'indépendance du Soudan en 1956.



Dyana Gaye et Valérie Osouf se sont rencontrées à Dakar en 1996 alors qu'elles préparaient chacune leur tout premier film. Une amitié de 25 ans.

Dyana Gaye est une réalisatrice franco-sénégalaise à qui l'on doit notamment *Deweneti* en 2006, la comédie musicale *Un transport en commun* en 2009 et son premier long métrage en 2013, *Des étoiles*.

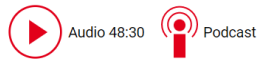
Valérie Osouf est de son côté une documentariste de l'Histoire coloniale française et ses échos contemporains : *Sans Commentaire, le pays où l'on arrive jamais* en 1997, *Cameroun Autopsie d'une Indépendance* en 2008, *L'identité Nationale* en 2012, *Je te le Rappelle, Tu t'en Souviens* en 2014.



7 janvier 2022

Elisabeth Lequeret / Sophie Torlotin

Traverser, ou l'odyssée d'un migrant ivoirien à la recherche de l'Eldorado européen



L'attente, l'ennui, la débrouille pour savoir où dormir, quémander quelques billets pour acheter à manger, et puis vivre à côté de son portable : ce quotidien, c'est celui que partagent de nombreux migrants qui ont tenté la traversée vers l'Eldorado européen ; et qui, après avoir vaincu mille tourments, le souffle chaud du désert, les geôles libyennes, le risque de naufrage en Méditerranée, se retrouvent sans ressources, sans perspective, en Europe.

Un documentaire intitulé *Traverser*, réalisé par Joël Akafou, vient de sortir en salles cette semaine en France après avoir été sélectionné il y a deux ans à la Berlinale. On y suit les projets de Inza Junior Touré alias Bourgeois, qui a quitté la Côte d'Ivoire, se retrouve en Italie et rêve de France.

À l'affiche de notre émission cette semaine, le cycle *Tigritudes* qui ouvre le 12 janvier au **Forum des images de Paris**.

Nous recevons la réalisatrice **Dyana Gaye**, qui, en compagnie de **Valérie Osouf**, a choisi les 125 films projetés, issus de 40 pays et représentant 66 ans de cinéma panafricain.

Enfin nous faisons le point avec notre correspondant **Loïc Pialat** sur le bilan de l'année 2021 et les perspectives 2022 à Hollywood.

Pauses musicales : *L'hymne aux migrants*, sous l'égide de Didier Awadi, et *Bad religion* par Cat Power.



4 janvier 2022
Siegfried Forster

radio / site internet
presse nationale / internationale
audience : 40,5 millions auditeurs/mois / 18.1 M visites/mois (France)

Culture africaine: 15 rendez-vous pour bien commencer 2022



[...]

Du 12 janvier jusqu'au 27 février, le Forum des Images à Paris présente *Tigritudes*. 66 ans d'histoire du cinéma africain racontés en 125 films de 40 pays. De 1956 à aujourd'hui, une «*anthologie subjective et chronologique panafricaine*».

[...]

«Tigritudes»: «Les cinémas d'Afrique, c'est une image manquante»



Plus qu'une rétrospective, c'est une vaste fresque, une anthologie du cinéma panafricain, cette «cinématographie encore largement méconnue». Sous le titre « Tigritudes », le Forum des Images à Paris accueille à partir de ce mercredi 12 janvier 125 films de 40 pays couvrant 66 ans d'histoire du cinéma, de 1956 à aujourd'hui.

Tigritudes, ce cycle de cinéma en ordre chronologique et d'une ambition folle réunit les cinématographies arabophones, francophones, anglophones et lusophones du continent africain, sans oublier les cinéastes de la diaspora africaine. Entretien avec la réalisatrice franco-sénégalaise Dyana Gaye, coorganisatrice de cet événement inédit.

RFI: Vous êtes vous-même réalisatrice de films comme *Deweneti* (2006), *Transport en commun* (2009) ou *Des étoiles* (2013). En tant que cinéaste franco-sénégalaise née en 1975 à Paris, de quand date votre première rencontre avec le cinéma «panafricain»?

Dyana Gaye: J'étais cinéphile très jeune. J'ai grandi en France et dans mon adolescence, il n'y avait pas de lieux d'identification possible en France. J'ai grandi à Paris dans les années 1980 et le cinéma français était assez peu traversé par les personnages noirs. Les films d'Afrique arrivaient très rarement sur les écrans de cinéma. J'ai commencé mon apprentissage à travers le cinéma africain-américain et j'ai découvert le cinéma d'Afrique beaucoup plus tardivement, pendant mes années d'études universitaires où j'ai fait ce travail un peu en solitaire. De toute façon, il n'y avait toujours pas de véritable accès pour ce cinéma d'Afrique dans les salles de cinéma. Donc, j'ai découvert cela dans les cinémathèques, puis des festivals, mais c'est une cinéphilie que me suis forgée très tardivement et de manière assez solitaire.

***Tigritudes* affiche 125 films, de 40 pays, et parcourt 66 ans d'histoire de cinéma panafricain. Peut-on dire que l'ampleur, l'étendue et l'ambition de ce cycle sont inédites dans le domaine du cinéma panafricain?**

La singularité de *Tigritudes* est sa proposition chronologique. Il y a eu des rétrospectives du cinéma en Afrique, mais *Tigritudes* n'est justement pas une rétrospective. Je suis réalisatrice, Valérie Osouf avec laquelle je coprogramme ce cycle, est elle-même réalisatrice. Nous aimons bien appeler *Tigritudes* une anthologie subjective, bicéphale, qui serait le fruit de regards croisés, de Valérie et moi-même. À cet égard, c'est inédit. Nous ne sommes pas programmatrices ni universitaires, notre métier est de faire des films. Cela apporte une singularité au cycle.

Le continent africain, ce sont 54 pays. En France, on a souvent l'habitude de fractionner et de compartimenter le cinéma du continent africain. On y a souvent accès par l'histoire coloniale française, au cinéma du Maghreb, des films qui sont souvent séparés du reste de l'Afrique. Du cinéma subsaharien, on connaît principalement les cinématographies du Sénégal, du Mali, du Burkina Faso...

Ce cycle propose d'élargir le champ et de mêler dans le même programme les cinémas arabophones, anglophones, francophones et lusophones qui sont toute la richesse et la singularité du continent africain. Le tout en écho avec des séances de la diaspora afro-descendante, puisque nous avons décidé de faire dialoguer les films avec des œuvres de la diaspora caribéenne, d'Angleterre, des œuvres des États-Unis, de Cuba, de Tahiti, etc.



Dans votre cycle *Tigritudes*, pourquoi l'histoire du cinéma panafricain commence-t-elle en 1956?

1956 est le début de la grande vague des indépendances et la date de l'indépendance du Soudan. Nous nous sommes également inspirés d'une œuvre audiovisuelle collective qui a été menée à l'INHA par l'historienne d'art et écrivaine **Zahia Rahmani**, *Sismographie des luttes*, qui a été exposée l'an dernier notamment au Centre Pompidou. Elle s'est intéressée à recenser, depuis le début du XIXe siècle, les revues non-européennes en les représentant, là aussi, de manière chronologique. C'est ça qui nous a inspirés pour *Tigritudes*. D'observer, à partir de 1956, comment sur le continent et dans sa diaspora, les formes, les enjeux cohabitent, les esthétiques se développent, se libèrent, en s'adossant aussi à cette vague d'indépendance où le continent s'empare de sa propre image et de l'outil cinématographique, même s'il y a des histoires antérieures à 1956. L'Égypte, par exemple, a une histoire d'indépendance particulière et son industrie cinématographique très forte a été développée bien avant 1956. Mais, il fallait bien démarrer quelque part et, avec le nombre de séances imparties, c'était le meilleur moment pour nous.

Dans votre cycle, l'année 1956 rime avec la sortie des *Eaux noires* de Youssef Chahine. Qu'est-ce qui vous a impressionné dans ce film égyptien avec Omar Sharif?

C'est un film assez classique. Une histoire d'amour qui se déploie dans le milieu ouvrier. Ce sont des thématiques propres à **Youssef Chahine**. C'est la grande fresque sociale et une des thématiques qui dessinent le début du cycle. Ouvrir avec Chahine était symboliquement très fort. C'est un immense cinéaste, certainement l'un des plus grands cinéastes du continent africain. *Eaux noires* est un film plus rare, c'est plutôt un film de cinémathèque, présenté ici dans une version de copie restaurée.

Vous montrez beaucoup de films de cinéastes primés dans les plus grands festivals, par exemple le Mauritanien **Abderrahmane Sissako, le Malien **Souleymane Cissé**, le Sénégalais **Sembène Ousmane**, le Nigérian **Aduaka Newton** ou le Belge d'origine ghanéenne **Anthony Nti**... Parmi les réalisateurs africains peu ou pas connus en France, pourriez-vous partager avec nous une de vos découvertes?**

O Canto Do Ossobo (« The Song of Ossobo », 2018), programmé vendredi 25 février à 16h, était une véritable découverte pour nous. Un film de São Tomé-et-Príncipe, un territoire qui était pour nous totalement vierge de cinéma. Un documentaire réalisé par Silas Tiny qui vient de São Tomé e Príncipe et qui vit au Portugal. Un très beau documentaire, assez aride, très puissant, sur les vestiges et l'histoire de la Traite et de l'esclavage à São Tomé à travers l'histoire agricole. Un autre cinéaste à découvrir, Jeremiah Mosese dont on présente le 26 février à 15h30 *Mother, I'm Suffocating. This Is My Last Film About You* (2019). Un magnifique poème en noir et blanc d'un cinéaste de Lesotho, un pays absolument rare au cinéma, une petite enclave de l'Afrique du Sud dont on voit, jusqu'ici, très peu d'images. Je mettrais ces deux films en avant pour leur rareté.

Pour vous, le cinéma panafricain reste une cinématographie «largement méconnue». Dans le domaine de la littérature, on peut avoir l'impression que le plafond de verre a été récemment brisé, avec des auteurs africains remportant en 2021 le prix Nobel de littérature (le Tanzanien **Abdulrazak Gurnah**), le prix Goncourt (le Sénégalais **Mohamed Mbougar Sarr**), le Booker Prize (le Franco-Sénégalais **David Diop**)... Dans le domaine du cinéma aussi, ces dernières années, beaucoup de films de cinéastes d'origine africaine ont percé : en 2019 *Talking about trees* du Soudanais **Suhaib Gasmelbari** à la Berlinale et **Mati Diop** avec le Grand Prix du Festival de Cannes pour *Atlantique*, en 2020, **Dieudo Hamadi** faisait partie de la sélection officielle de Cannes avec *En route pour le milliard*, et en 2021, les films de **Mahamat-Saleh Haroun** et **Nabil Ayouch** ont été sélectionnés pour la compétition officielle sur la Croisette. Avez-vous l'impression que le plafond de verre concernant les cinéastes d'origine africaine est en train de sauter?

Oui, il y a des endroits et des festivals où des réalisateurs africains sont mis en lumière. Mais, c'est tellement ponctuel. J'ai envie d'être optimiste. Il y a une nouvelle génération qui se déploie avec des œuvres formidables. Et j'espère qu'ils seront diffusés le plus largement possible. Mais, il y a toujours cette méconnaissance et cette fracture et division qui morcellent la diffusion des films. Il y a quelques festivals comme la Berlinale ou le festival de Locarno qui font un travail de défrichage, mais ce sont encore des fenêtres assez rares. Puis, des festivals, c'est bien, mais ce qui est important, c'est la salle, les spectateurs. Le problème est comment ces films arrivent-ils en salles de cinéma et pas seulement dans les festivals.

***Tigritudes* commence ce mercredi 12 janvier et dure jusqu'au 27 février. Quel espoir associez-vous à ces six semaines de cette anthologie cinématographique inédite?**

C'est l'espoir de partager ces cinémas qui nous sont chers et indispensables à l'image la plus large de la compréhension du cinéma et de la construction d'une cinéphilie. Les cinémas d'Afrique, c'est une image manquante. J'espère que ce cycle va attiser la curiosité d'un large public.

► ***Tigritudes*, 66 ans de cinéma panafricain en 125 films de 40 pays, du 12 janvier au 27 février 2022 au Forum des Images, à Paris.**



13 janvier 2022

#LANGUE FRANÇAISE
#FRANÇAIS DE L'ACTUALITÉ

Tigritude

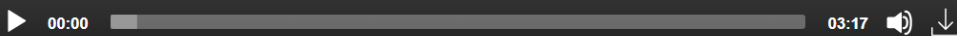
#CHRONIQUE
#LES MOTS DE L'ACTUALITÉ

Les mots de l'actualité 13 janvier 2022



t

RFI



Les mots de l'actualité : une chronique pétillante qui éclaire en deux minutes un mot ou une expression entendue dans l'actualité.

Tigritudes. C'est le titre que s'est donnée cette anthologie des cinémas africains, proposée au Forum des images à Paris, qui rassemble 125 films tournés depuis 1956.

Pourquoi *Tigritudes* pour parler des Afriques ? Le mot, le néologisme pourrait-on dire, a toute une histoire. C'est en français une transcription de l'anglais, sans modification : simplement, on le prononce à la française. Et de tout façon, le mot anglais avait été inventé en référence à un mot français, négritude.

Et tout cela nous ramène en 1962 en Ouganda, à Kampala, où se réunissent des écrivains africains qui écrivent en anglais. Et bien sûr toutes les littératures africaines sont évoquées, et on va parler de négritude, ce concept inventé presque trente ans plus tôt par de jeunes intellectuels Noirs, pas tous africains d'ailleurs, Senghor, Césaire, Damas.

On sait bien que cette idée de négritude tâche de rassembler l'identité historique et culturelle des Noirs, et d'abord de reconnaître leur parenté, au-delà des lieux de leur naissance : Sénégal, Martinique, Guadeloupe, Guyane pour les protagonistes. Reprenant fièrement cette racine « nègre », si souvent associée au racisme et au mépris, ils revendiquent ce qu'ils sont : des Noirs.

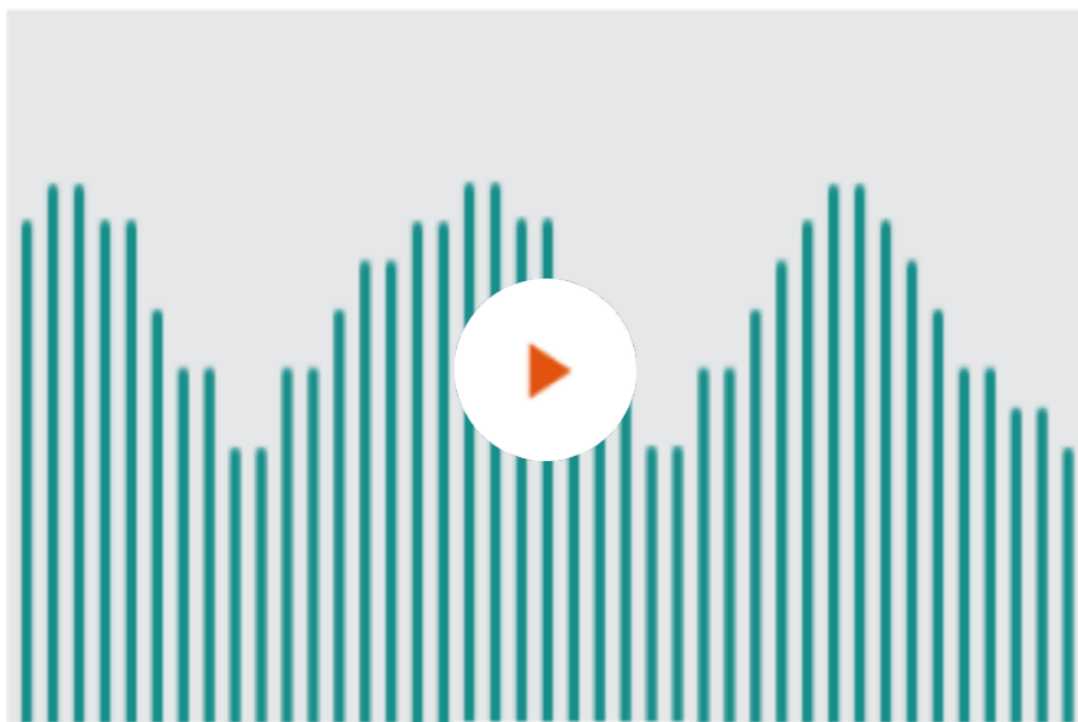
Mais ces jeunes intellectuels ont été formés en français, par l'école de la France colonisatrice. Paradoxe donc : c'est avec les outils intellectuels des Blancs que se forge cette notion de négritude. Et d'autre part, l'idée, exprimée d'abord dans la revue *L'Étudiant noir*, a été très discutée, remaniée, commentée...

En 1962, Wole Soyinka a 28 ans, c'est un jeune auteur qui n'a pas encore le prix Nobel de littérature (ce sera le premier Africain et le premier Noir à l'avoir en 1986). Et lors d'une discussion sur la négritude, il réfute l'idée en lui opposant la tigritude : le tigre ne proclame pas sa tigritude : il bondit sur sa voie et la dévore. Jeu de mot donc, à partir de nègre et tigre qui ont servi à former ces deux noms. Deux mots qui se ressemblent un peu (en anglais comme en français) et qui permettent le calembour.

Une façon de balayer des discussions considérées comme peu utiles, une façon d'opposer l'action à la discussion. Et peut-être aussi une façon de remettre en cause l'élaboration de cette négritude : la tigritude donne une image de plus grande sauvagerie. Le tigre, qui n'est pas un animal africain, mais très présent dans les colonies anglaises (Inde, Extrême-Orient) porte avec lui une image de cruauté, de violence : on parle du tigre assoiffé de sang. Cette idée de tigritude représente donc une posture bien plus offensive, lus débarrassée de l'héritage colonial que celle de négritude.



23 janvier 2022
Andréane Meslard



Journal de la matinale.

Le festival Tigritudes est à découvrir, en ce moment, au Forum des images, à Paris, jusqu'au 27 février. Itw de Dyana Gaye, initiatrice du projet Tigritudes.

Sujet d'1'44



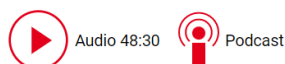
28 janvier 2022
Amélie Beaucour

→ VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES

Ye Ye ausculte la Chine à travers son hôpital



Publié le : 28/01/2022 - 15:45 Modifié le : 28/01/2022 - 15:47



Au menu de ce café gourmand :

-**Amélie Beaucour** a rencontré les cinéastes **Diana Gaye** et **Valérie Osouf**. Les deux réalisatrices et amies ont choisi 125 films coups de coeur projetés depuis janvier 2022 et jusque fin février 2022 au Forum des images, dans le quartier des Halles, pour faire découvrir la richesse et la diversité du 7è art africain.

Sujet de 6'29

17 janvier 2022
Dominique Tchimbakala



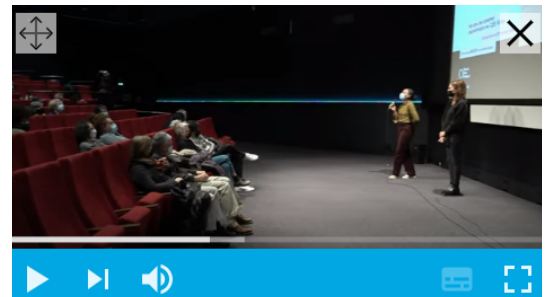
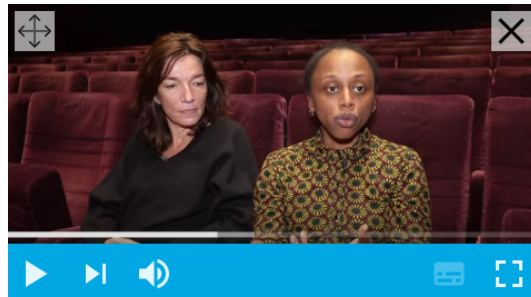
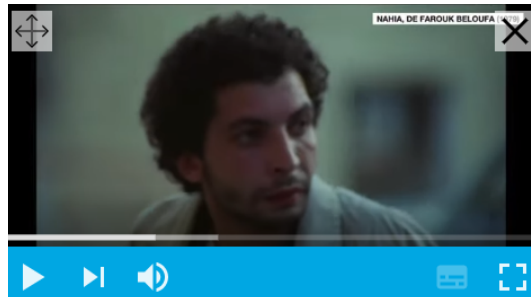
Le Mag - Le cinéma africain met à l'honneur le cycle "Tigritudes" au Forum des Images à Paris. Itw de Dyana Gaye, coorganisatrice de "Tigritudes".

Sujet 4'47



18 février 2022
Alexandra Renard

→ A L'AFFICHE! A L'AFFICHE!



Résumé: "Tigritudes 1956-2021", un cycle de projection entièrement consacré au cinéma du continent africain, est à avoir au Forum des images à Paris, jusqu'au 27 février prochain.

Sujet 2'56

14 janvier 2022

Falila Gbadamassi

"Tigritudes", une programmation itinérante du cinéma panafricain sur plus de 60 ans

Films de patrimoine et œuvres contemporaines composent cette programmation panafricaine dont le public français a la primauté.



Falila Gbadamassi

France Télévisions • Rédaction Afrique

**forum
des images
Tigritudes**

**66 ans de cinéma
panafricain en 125 films !**

12 janvier → 27 février 2022

L'anthologie "Tigritudes" présente du 12 janvier au 27 février 2022 plus d'une centaine de films africains à voir au Forum des images en France, puis ensuite sur le continent africain notamment. (FORUM DES IMAGES/TIGRITUDES)

Le cycle cinématographique panafricain ***Tigritudes*** est à voir jusqu'au 27 février au Forum des images, en France. Le programme voyagera ensuite. Son itinéraire comprendra des étapes en Afrique qui permettront au public africain de découvrir des productions qui lui sont souvent inaccessibles. Entretien avec la cinéaste franco-sénégalaise Dyana Gaye qui porte ce projet avec la documentariste Valérie Osouf.

Comment est née l'idée de "Tigritudes" ?

Nous nourissons avec mon amie et réalisatrice Valérie Osof, avec qui je coprogramme ce cycle, cette idée depuis environ 25 ans, à l'époque où nous nous sommes rencontrées je crois. A savoir réfléchir à un festival, à une manifestation autour des cinémas d'Afrique. Notre amitié est très nourrie de notre cinéphilie et de notre amour des cinémas d'Afrique. Nous voulions mettre ces films en partage et nous évoquions ce projet régulièrement. Nous avons la joie aujourd'hui de voir enfin ce cycle qui a été initié dans le cadre de la Saison Africa 2020. Il aurait dû, dans un premier temps, être présenté en octobre 2020, puis en mars-avril 2021. Notre rêve s'est enfin concrétisé après deux reports pour toutes les raisons que l'on connaît, grâce à notre partenaire et coproducteur, le Forum des images.

Votre cinéphilie a nourri cette programmation. Par conséquent, elle a dû être aisée à faire puisque que vous connaissiez les œuvres que vous vouliez montrer...

Pas nécessairement. Nous avons un socle commun de films de patrimoine ou d'œuvres plus contemporaines parce que nous sommes toutes les deux réalisatrices et que nous avons ainsi l'opportunité de voir beaucoup de films à travers les festivals et de rencontrer des cinéastes. Nous avons fait énormément de recherches parce qu'il nous importait de donner une vision la plus large possible des cinémas d'Afrique, de présenter le plus grand nombre d'œuvres de pays différents. La singularité de *Tigritudes* tient au fait que c'est un cycle chronologique. Nous nous sommes adossées au grand mouvement des indépendances. On commence par celle du Soudan en 1956 et on remonte jusqu'en 2021, à raison d'une séance par an. Elle peut être l'occasion de découvrir un film ou un programme de courts métrages.

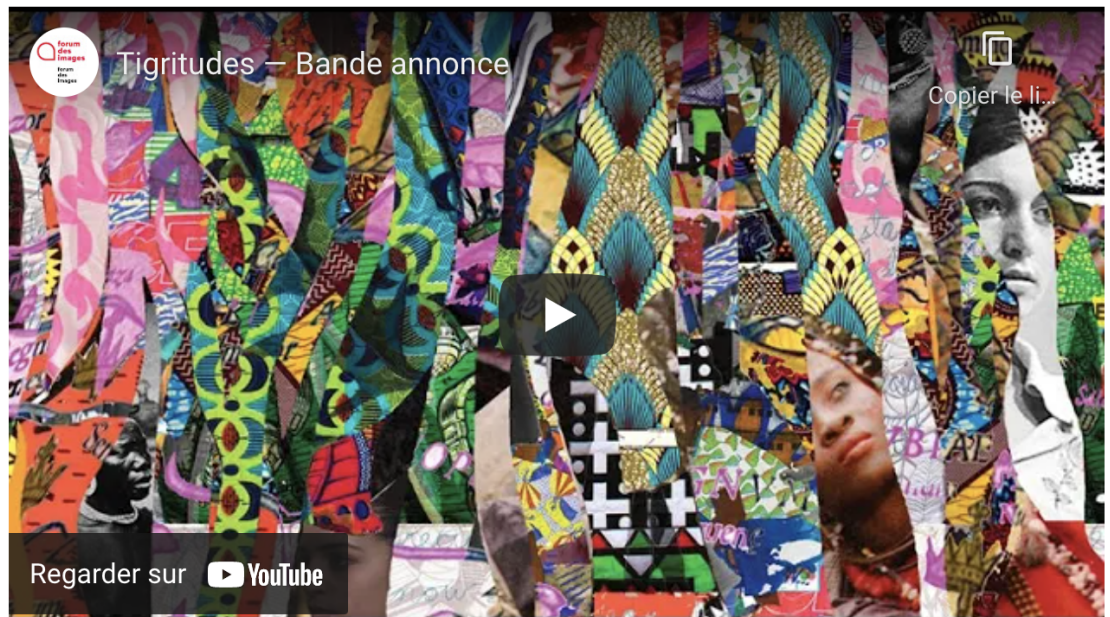
C'est intéressant de pouvoir montrer des œuvres dans une espèce de continuité, à la fois sur le continent et dans sa diaspora afro-descendante puisqu'on présente aussi des films d'Haïti, de Cuba, des Etats-Unis, de la Caraïbe et de Grande-Bretagne. Il est aussi intéressant d'observer les résonances entre les films, les formes, la circulation des enjeux et des luttes, la façon dont tout cela dialogue de manière chronologique. Je pense que c'est ce qui fait la singularité de cette anthologie, qui n'est pas une rétrospective, car nous sommes simplement deux cinéastes qui mettons en commun notre désir de transmission de cinéma. C'est notre regard à toutes les deux, nous ne sommes pas programmatrices mais cinéastes, ce serait prétentieux de parler de rétrospective. Encore une fois, c'est une mise en partage de notre cinéphilie.

Combien de films avez-vous regardé pour établir cette sélection de plus d'une centaine de productions ?

Tous formats confondus – courts et long métrages, documentaires, films d'art, films d'animation–, près d'un millier en trois ans.

Quel public attendez-vous ? Quelle est la pédagogie, s'il y en a une, derrière ce cycle ?

C'est ce que je disais en préambule. Nous attendons tous les publics, y compris les plus jeunes. Moi, j'ai grandi en France dans les années 80, je n'avais pas accès aux cinématographies africaines. Enfant, j'allais voir des Disney et autres. Aujourd'hui, ces jeunes ont la possibilité de voir des films des quatre coins du monde. Effectivement, il y a cette idée de rendre accessible ces films à un public le plus large possible en proposant aussi un axe de programmation qui donne à voir toute l'Afrique. Très souvent, en France, nous sommes très habitués à voir, par exemple et de manière séparée d'ailleurs, les cinématographies du Maghreb et les films subsahariens. Ce qui est très lié à l'histoire coloniale de la France. Par conséquent, on voit plus facilement en France des films du Mali, du Burkina Faso ou encore du Sénégal. Mais beaucoup plus rarement des productions de l'Afrique lusophone ou anglophone et tout cela réuni dans un même programme encore plus rarement. Alors que ce qui nous intéresse justement, c'est de faire dialoguer des œuvres de tout le continent dans un seul et unique cycle afin de se rendre compte de la richesse inouïe de ses cinématographies.



Vous prévoyez que cette anthologie voyage et que les films soient vus en Afrique. Ce qui est notable compte tenu des problèmes de distribution que connaissent les œuvres africaines sur leur propre continent...

Le programme va partir en itinérance. Nous nous sommes dit que nous n'avions pas fait tout ce travail uniquement pour Paris. Il est important que cette programmation circule en Afrique. Sur le continent, la première aura lieu au printemps, à Bobo Dioulasso, au Burkina Faso, puis *Tigritudes* prendra la direction du Sénégal. Il est amené à voyager sur le continent, où l'on a beaucoup de relais afin que les gens puissent se réapproprier leur histoire de cinéma. Comme on le sait, la diffusion est compliquée de ce côté-ci du monde, mais elle l'est encore plus sur le continent où les films ont été fabriqués. C'est extrêmement important pour nous que ces œuvres reviennent à leur public premier.

Nous évoquons les problèmes de diffusion. Ce cycle pourrait-il être disponible en coffret par exemple ?

Absolument. Nous allons d'abord faire un livre qui va suivre le cycle. Nous faisons les choses petit à petit parce que nous sommes une petite équipe. Nous allons restituer des rencontres du cycle – deux master class, des cours de cinéma, des rencontres transversales –, toute cette matière sera filmée et restituée dans un ouvrage. Ce dernier sera aussi un lieu pédagogique qui mettra en perspective les œuvres, les luttes, les libérations et les indépendances sur le continent. Nous commanderons des textes à des auteurs et à des cinéastes. Nous voudrions également mettre en ligne un site quadrilingue – arabe, portugais, français et anglais – pour le public qui n'aurait pas accès aux salles, une espèce de base de données, un endroit de ressources pour, par exemple, les jeunes cinéphiles du continent africain et des étudiants afin qu'ils puissent accéder à un endroit où seraient répertoriés les films et le travail que l'on a pu faire autour de *Tigritudes*.



Quelles sont les réalisatrices, scénaristes, directrices photo, productrices, scriptes, monteuses marquantes qui ont traversé l'histoire du cinéma ? On connaît Agnès Varda, Mary Pickford, Chantal Akerman ou encore Alice Guy, mais elles sont plus nombreuses encore à avoir lutté pour se faire une place dans le cinéma.

Présenté par Esther Brejon, Silence ! Elles tournent est un podcast Revus & Corrigés, coproduit par le Mouvement Up, mettant en lumière ces femmes éclipsées de l'histoire du cinéma.

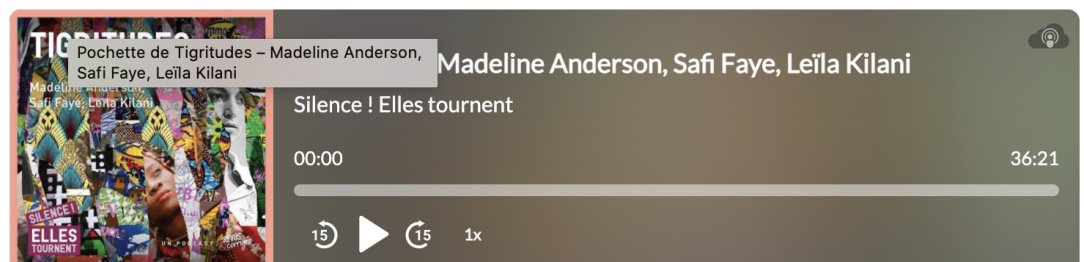
Épisode 10 – Tigritudes : Madeline Anderson, Safi Faye, Leïla Kilani

Résumé : À l'occasion de la programmation *Tigritudes* au Forum des images, la cinéaste Valérie Osof – qui a conçu cette programmation avec la cinéaste Dyana Gaye – évoque trois films de réalisatrices du cinéma panafricain : *Integration Report 1* de Madeline Anderson (1960), *Lettre paysanne* de Safi Faye (1975) et *Sur la planche* de Leïla Kilani (2011).

La lutte concrète du Mouvement des Droits Civiques aux États-Unis, le quotidien des paysans d'un petit village sénégalais, le rêve d'une ouvrière d'une usine de crevettes à Tanger : trois instantanés des luttes politiques, intimes, sociales qui sont au cœur de cette anthologie subjective et chronologique panafricaine qui se déroule [jusqu'au 27 février au Forum des images à Paris](#).

Invité : Valérie Osof, cinéaste et co-programmatrice, aux côtés de la cinéaste Dyana Gaye, de la programmation *Tigritudes*.

Épisode réalisé en partenariat avec le Forum des images.





radio
presse nationale
audience : NC

5 janvier 2022

Entretien dans les "News de 16h", en direct par téléphone avec Valérie Osouf pour présenter le cycle Tigritudes.

(3 minutes)



radio
presse nationale
audience : NC

12 janvier 2022

Entretien par téléphone avec Valérie Osouf pour présenter le cycle Tigritudes.

(5 minutes)

15 janvier 2022

LUSITANIA # 15 JANVIER 2022 - SORTIES DE DÉBUT D'ANNÉE

❤️ 0



L'équipe de **Lusitania** vous a présenté pour commencer l'année 2022 quelques événements à venir : Festival de cinéma Tigritudes au Forum des Images, Festival Au Fil des Voix, concert de Salvador Sobral à la Cigale, concert de Sou Alam pour présenter son nouvel album à la Scène du Canal, nouvel album de David Carreira, La Cerisaie au Théâtre de l'Odéon, concerts au 360 Music Factory...

▶ 0:00 / 0:00 ———— 🔊 ⋮

🔊 Télécharger le podcast

INTERNET



7 janvier 2022

Olivier Barlet



| Tigritudes : sur les traces de Muna moto

Un cycle de cinéma panafricain ouvert sur le monde

Du 12 janvier au 27 février 2022, le Forum des images à Paris accueille 66 séances : une par année de films produits entre 1956 et 2021, issus de tout le continent africain, parmi lesquelles 12 séances de films afro-diasporiques et de nombreux courts métrages.

Attention chef-d'œuvre ! C'est Muna moto (L'Enfant de l'autre) du Camerounais Jean-Pierre Dikongué Pipa qui ouvrira la danse lors de la soirée d'inauguration du 12 janvier. Le choix de ce film de 1975 récemment restauré n'est pas neutre. D'abord, il est magnifique, tant par son utilisation des espaces et des visages que par sa force humaine : une histoire d'amour contrariée par le manque d'argent pour payer la dot. Pour épouser Ndomé qui est enceinte de lui, l'orphelin Ngando travaille comme un forçat. Il doit finalement faire appel à son oncle maternel, Mbongo, traditionnellement habilité à exercer l'autorité en système matrilineaire : un goujat déjà marié à trois femmes mais resté sans héritier. L'enjeu sera dès lors l'enfant de l'Autre...

Tragédie poétique, Muna moto est donc aussi une histoire sociale. Il est emblématique des débuts des cinémas d'Afrique par cette thématique mais aussi par la difficulté de sa finalisation. Jean-Pierre Dikongué Pipa avait reçu de la pellicule noir-et-blanc envoyée par Jean-René Debrix, qui dirigeait le Bureau du Cinéma au ministère français de la Coopération. Il avait



étudié le cinéma au Conservatoire libre du cinéma français (CLCF) mais les scènes avaient été tournées sans clap de début pour les repérer et il y avait eu une panne de magnéto, si bien qu'une grande partie des rushes était enregistrée sans son ni parole, et que le son existant ne se trouvait nulle part synchrone. Trois monteuses avaient déclaré forfait, jugeant le film « inmontable ».

C'est alors Andrée Davanture qui s'y est collée. « J'ai toujours dit que le film *Muna* motoappartient à deux personnes, Dikongué Pipa et Andrée Davanture », a déclaré le réalisateur dans un entretien reproduit dans [l'excellent livre-hommage](#) à la monteuse aujourd'hui disparue.[1]

Les textes furent réécrits par Dikongué Pipa puis réenregistrés six mois plus tard et entièrement mixés et resynchronisés à la table de montage, sans que cela soit perceptible au final.[2] Le film rencontra un grand succès dans les festivals,[3] une tournée couronnée par le tanit d'argent aux Journées cinématographiques de Carthage et l'étalon d'or au Fespaco.

Rien d'étonnant donc à ce que *Muna* motofasse l'ouverture de *Trigitudes*, car les deux commissaires ayant programmé l'événement avec Émilie Rodière du Forum des Images, les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf, sont elles-mêmes connues pour leur engagement dans leur cinéma et leurs actions, notamment pour le respect des réfugiés ou la formation des cinéastes. « Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore : la célèbre phrase de Wole Soyinka en réponse au mouvement de la négritude définit une attitude, celle d'arrêter de se définir par rapport à l'Occident pour agir et définir soi-même sa place, en somme d'arrêter d'être « l'enfant de l'Autre ».



Les films d'Afrique n'ont jamais cessé de nous inviter à habiter différemment le présent. Leur exigence d'humanité s'est opposée aux logiques dominantes. Leur revendication d'autonomie s'est confrontée aux hégémonies issues de la colonisation, du développement, de la mondialisation et de l'économie de marché. Leur économie n'a cessé d'être une résistance. Leur créativité a démontré la pertinence du divers et l'utopie pratique de leurs approches.

C'est à cette exploration que convie **une riche programmation** « soucieuse d'inscrire le continent dans le chant du monde ». L'ouverture aux diasporas est ainsi flagrante, l'Afrique restant

l'origine et la source mais pas forcément le territoire de sa présence. Deux master-classes, six leçons de cinéma et des rencontres transversales sont prévues, mais il ne s'agit là que de l'inauguration du cycle : une itinérance de l'événement est désirée, sur le continent africain, dans les territoires d'Outremer, et plus largement à travers le monde, notamment aux Etats-Unis, que les incertitudes de la pandémie rend difficile. La première de cette itinérance aura lieu au printemps 2022, au Ciné Guimbi de Bobo-Dioulasso (et dans sa région, à travers le circuit itinérant Cinomade). Un livre et une édition dvd devraient également paraître... Rendez-vous donc sur le site de l'événement : www.tigritudes.com

[1] Claude Forest, Andrée Davanture, la passion du montage, L'Harmattan, collec. Images plurielles, 2021, p. 100. Cf. [article n°15205](#).

[2] Cf. Entretien avec Andrée Davanture ([article n°2539](#)).

[3] Grand prix du FIFE (Genève, 1975), Grand prix Georges Sadoul (France, 1975), 1er prix OCIC au Fespaco.

3 février 2022

Geoffrey Nabavian

CINEMA



**forum
des images
Tigritudes**

**66 ans de cinéma
panafricain
en 125 films!**

**12 janvier
→ 27 février 2022**

Tigritudes, cycle qui invite à rencontrer le cinéma panafricain au Forum des images

En cent vingt-cinq films, ce cycle donne à voir les multiples visages du cinéma issu – au sens large du terme – du continent africain, en couvrant plus d'un demi-siècle d'art. A voir jusqu'au 27 février.

Réunissant des films tournés entre 1956 et 2021, le cycle Tigritudes veut tenter d'exposer des œuvres appartenant au cinéma panafricain qui furent pour certaines particulièrement sous-diffusées. Issus de quarante pays, les travaux rassemblés dans la programmation par les réalisatrices Dyana Gayeet Valérie Osouf, en collaboration avec le Forum des images, ont aussi pour ambition de laisser voir la variété des formes imaginées par les cinéastes du continent africain et de sa diaspora.

Au cours du mois de février 2022, le programme invite donc ainsi à voir ou revoir des œuvres du très remarqué Abderrahmane Sissako, du plus confidentiel Zeka Laplaine... ou encore de Rabah Ameur-Zaïmeche, immense réalisateur. Avec aussi un cours de cinéma de Jihan El-Tahri intitulé « Histoire du documentaire politique panafricain » le 18 février, ou un autre titré « Les cinémas lusophones d'Afrique, dans la tourmente des conflits » donné par Pedro Pimenta le 25 février.

Mortu Negade Flora Gomes

Parmi les propositions programmées en janvier figurait notamment *Mortu Nega*, signé en 1988 par le réalisateur de Guinée-Bissau Flora Gomes. Sorti en France en mars 1990, il a la particularité d'être un film de guerre, qui situe son action en 1973, alors qu'une bonne part de la population du pays affronte les soldats portugais. Le premier parti-pris qui le rend étonnant est l'atmosphère écrasée de soleil, de végétation et de calme apparent qu'il plante via son décor, tout à coup brutalement perturbée par une explosion de mine, une chute de bombe ou un hélicoptère avec tireur. Il campe le conflit à hauteur d'homme, sans emphase.

Ce faisant, il fait d'autant mieux ressortir les différents sentiments éprouvés par ceux qui le vivent. Chefs paraissant jeunes pour la tâche qui leur incombe, femmes se prêtant avec courage et calme apparent à ce combat, adolescents : tous sont rendus proches par la mise en scène, qui demeure au plus près des objectifs qu'ils doivent remplir. Une fois la lutte terminée, le film fait plonger son spectateur dans la nouvelle société qui tente de se mettre en place, avec difficulté. Sa force, à ce moment, est de poser des questions plutôt que de montrer de façon appuyée : des interrogations quant à l'esprit d'unité et de camaraderie, notamment, dur à maintenir.

Débat plein de vie, avec l'ombre d'Amilcar Cabral

Lors du débat suivant la projection, une ombre a été abondamment convoquée : celle d'Amilcar Cabral, fondateur du Parti Africain pour l'Indépendance de la Guinée et du Cap-Vert (ou PAIGC) – qui comptait dans ses rangs les combattants décrits dans le film – assassiné en 1973. Avec par exemple, le réalisateur anglo-portugais Joao Viana, présent ce soir-là, racontant ses souvenirs du cinéaste Flora Gomes, et expliquant

notamment que c'est Cabral lui-même qui a désigné ce futur signataire de *Mortu Nega* pour exercer la profession de filmeur d'images. Ou l'historien franco-béninois Amzat Boukari-Yabara expliquant, lui, qu' Amilcar Cabral est devenu ingénieur agronome afin de pouvoir affronter la question de la terre, centrale pour son pays.

Un débat animé par Saad Chakali, rappelant lui que Cabral insistait sur la dimension culturelle de la résistance. Avant d'évoquer également des travaux cinématographiques récents qui tentèrent, eux aussi, de cerner de célèbres figures en lutte comme Thomas Sankara ou Frantz Fanon. Quelque part, c'est un sentiment de rencontre avec plusieurs personnalités, dans le film, devant l'écran, et dans les propos tenus lors du débat, qui ressort de cette séance, et paraît devoir habiter tout le cycle.

Le cycle Tigritudes se poursuit jusqu'au 27 février dans les salles du Forum des images, à Paris. Informations et réservations : <https://bit.ly/3oYrOY>

Gros plan sur le programme « Tigritudes » du Forum des Images

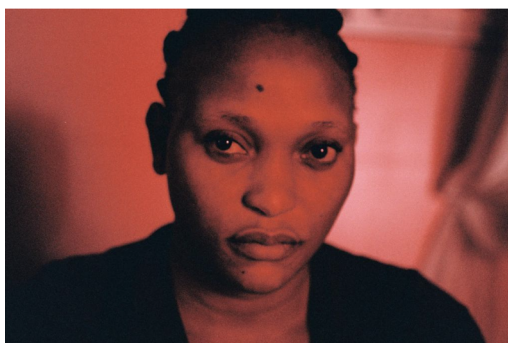


Du 12 janvier au 27 février aura lieu au Forum des Images à Paris un grand cycle intitulé *Tigritudes*. Ce programme exceptionnel mettra en valeur le cinéma panafricain et de sa diaspora en 65 séances de films de 1956 à nos jours. Deux master-classes (assurées par la productrice tunisienne Dora Bouchoucha et le cinéaste américain Billy Woodberry), six leçons de cinéma et des rencontres transversales accompagneront ces séances.



Les Eaux noires

Au programme, des films signés par de grands noms tels que l'Égyptien Youssef Chahine (**Les Eaux noires**), le Sénégalais Ousmane Sembène (**Emitaï**), la Française Sarah Maldoror (**Monangambee**), le Malien Souleymane Cissé (**Finye**), le Burkinabé Idrissa Ouedraogo (**Samba Traore**), entre beaucoup d'autres. Le cycle s'ouvrira par la version restaurée de **Muna Moto** réalisé par le Camerounais Dikongué Pipa, qui fut sélectionné à la Mostra de Venise en 1975.



Félicité

Des cinéastes contemporains seront aussi à l'honneur, tels que le Tunisien Mohamed Ben Attia (**Hedi**), le Lésotien Lemohang Jeremiah Mosese (**Mother ? I'm Suffocating, This is My last Film About You**), le Malgache Michaël Andrianaly (**Nofinofy**), le Tchadien Mahamat-Saleh Haroun (**Bye Bye Africa**) ou encore le Franco-Sénégalais Alain Gomis (**Félicité**).

Le film de clôture sera **Faya Dayi** de la Mexicano-Ethiopienne Jessica Beshir. Ce documentaire présenté en avant première a brillé durant tout 2021 en festivals, de Sundance à Visions du Réel en passant par La Roche-sur-Yon.



Retrouvez les informations sur le site du Forum des Images et découvrez un premier aperçu en bande annonce.

11 janvier 2022
Célia

11

Jan
2022

Tigritudes, cycle cinématographique panafricain 1956-2021 du 12 janvier au 27 février 2022 au Forum des images

Par Célia

Dans Cinéma, Festival

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

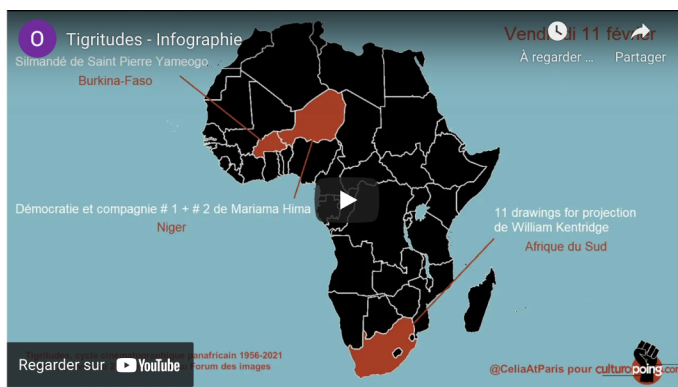
Ce mercredi débute au Forum des images un rendez-vous attendu fébrilement depuis un an : **Tigritudes**, le cycle cinématographique dédié aux représentations panafricaines du continent et de ses afro-descendants dans le monde.



Un prologue avait lancé les festivités dans le cadre de la Saison Africa 2020 en juillet dernier, il fut alors possible d'avoir un avant-goût de cette sélection avec 13 films projetés cet été. Ce cycle exceptionnel par sa consistance et son ampleur se veut éclectique, parcourant de 1956 à 2021, un choix de 128 films déclinés sous tous leurs formats d'expressions avec plus de 72 fictions, 25 documentaires, 7 films expérimentaux, 6 films d'art... pour tous les publics et de toute durée !

Ce riche programme vous invitera à parcourir la vision de 118 artistes, ayant produit depuis 42 pays différents, incarnant ainsi la diversité des problématiques des peuples africains, les concepts de négritude, panafricanisme et afropolitanisme que nous avons évoqués à propos de L'Indomptable feu du printemps (*), mais aussi il s'articulera autour de rencontres, leçons de cinéma et de masterclass.

Nous vous avons conçu une infographie de moins d'1 minute vous balayant visuellement les enjeux que ces films aborderont (identité africaine pré/post-coloniale, la colonisation, l'indépendance...) avec la programmation quotidienne localisant les pays représentés :



Le cinéma est un de nos arts le plus jeune, tout comme sa naissance coïncida avec l'expansion de la colonisation des empires occidentaux en Afrique, la technologie cinématographique se répandit au rythme autant de la curiosité des opérateurs partis à l'aventure qu'aux expéditions et campagnes colonisatrices. Ce medium servit ainsi au rayonnement et au prestige des colons, à leur propagande civilisatrice, ceux qui avaient tout simplement le pouvoir et les financements des productions.

Puis, il fut l'un des vecteurs d'émancipation des peuples ayant pu se saisir de leur indépendance près de 80 ans plus tard. On en finit par oublier ce qu'était l'Afrique avant le partage artificiel du continent par les puissances occidentales : ses 'frontières', royaumes, empires, langues, dialectes, coutumes et traditions. Le cinéma est enfin aux mains de réalisateurs et réalisatrices autochtones et afro-descendants réaffirmant leur identité, leurs espoirs, leurs rapports au monde... ayant pu être reconnus, primés et diffusés, certainement pas encore assez, mais des distributeurs, notamment en France, permettent de rendre visibles leurs productions sur nos écrans.

Nous suivrons ce cycle pour lequel nous vous partagerons des comptes-rendus réguliers et nous vous incitons à plonger dès à présent dans la richesse des rendez-vous proposés qui rythmeront ce cycle s'annonçant passionnant :

Jeune public :

Mercredi 12 janvier 2022, 17h30 : À nous la rue de Mustapha Dao ; Diplomate à la tomate de Samba Félix N'Diaye ; Amal de Ali Benkirane ; Mwansa the great de Rungano Nyoni ; Da Yie de Anthony Nti

Rencontres :

- * Samedi 15 janvier, 14h30 : débat avec Sarah Frioux-Salgas (historienne, commissaire d'exposition) et Eyal Sivan (cinéaste), modéré par Saâd Chakali (critique de cinéma)
- * Dimanche 16 janvier, 17h30 : débat avec Nora Philippe (cinéaste, curatrice) et Zahia Rahmani (historienne d'art, écrivaine), modéré par Lotte Arndt (historienne d'art, curatrice)
- * Dimanche 23 janvier, 17h30 : débat avec Catherine Ruelle (journaliste, programmatrice, spécialiste des cinémas d'Afrique) et Nabil Djedouani (comédien, cinéaste, fondateur des archives numériques du cinéma algérien), modéré par Saâd Chakali (critique de cinéma)
- * Mercredi 26 janvier, 18h30 : débat avec Alice Diop (cinéaste) et Keith Shiri (spécialiste et consultant des cinémas d'Afrique), modéré par Louisa Babari (artiste plasticienne)
- * Vendredi 28 janvier, 20h30 : débat avec Françoise Vergès (historienne décoloniale, politologue) et Joao Viana (cinéaste), modéré par Saâd Chakali (critique de cinéma)
- * Vendredi 11 février, 20h30 : débat avec Bénédicte Alliot (directrice de la Cité internationale des arts) et Gaspard Njock (illustrateur, auteur), modéré par Louisa Babari (artiste plasticienne)
- * Samedi 12 février, 14h30 : débat avec Brice Ahounou (anthropologue, journaliste, programmateur) et Michelange Quay (cinéaste), modéré par Saâd Chakali (critique de cinéma)
- * Samedi 12 février, 19h : débat avec Abd Al Malik (muisicien, écrivain, cinéaste) et Pap NDiaye (historien, directeur général du Palais de la Porte Dorée) modéré par Hind Meddeb (cinéaste)
- * Samedi 19 février, 17h : débat avec Jihan el-Tahri (cinéaste) et Rafik Chekkat (écrivain, activiste), modéré par Saâd Chakali (critique de cinéma)
- * Samedi 26 février, 20h30 : d'un débat avec Rasha Salti (curatrice) et Djamel Kerkar (cinéaste), modéré par Louisa Babari (artiste plasticienne)
- * Dimanche 27 février 2022, 17h : débat avec Sihem Sidaoui (universitaire, critique de cinéma) et Samir Ardjoum (journaliste, critique de cinéma, réalisateur) modéré par Saâd Chakali (critique de cinéma)

Leçons de cinéma :

- * Vendredi 14 janvier à 18h30 : Du continent aux archipels (l'Algérie, l'État, les cinémas) par Saâd Chakali (critique, co-animateur du site Des Nouvelles du Front cinématographique)
- * Vendredi 21 janvier à 18h30 : « Un océan, deux mers, trois continents » Wilfried N'Sondé par David-Pierre Fila (photographe et cinéaste, membre de la Fondation Casa Africa Ecuador)
- * Vendredi 28 janvier à 18h30 : This is not Nollywood par Newton I Aduaka (cinéaste, auteur de Rage (2001), ou Ezra (2007))
- * Vendredi 11 février à 18h30 : Djibril Diop Mambety, la poésie et le politique par Catherine Ruelle, (journaliste spécialiste des cinémas d'Afrique)
- * Vendredi 18 février à 18h30 : Histoire du documentaire politique panafricain par Jihan El-Tahri, (scénariste, productrice, documentariste)
- * Vendredi 25 février 2022 à 18h30 : Les cinémas lusophones d'Afrique, dans la tourmente des conflits par Pedro Pimenta, (programmateur)

Masterclass :

- * Samedi 29 janvier, 16h30 : Masterclass Dora Bouchoucha qui est une productrice tunisienne (Raja Amari, Mohamed Ben Attia entre autres), fondatrice de la société Nomadis Images et de l'Atelier Sud Ecriture. Également consultante et experte, elle a dirigé les JCC (Tunis) et présidé l'Aide aux cinémas du monde.
- * Samedi 26 février, 17h30 : Masterclass Billy Woodberry qui est un cinéaste africain-américain basé au Portugal. Co-fondateur du mouvement L.A. Rebellion (UCLA, Californie), il a réalisé une dizaine de films, parmi lesquels Bless their little hearts. Également acteur, il a notamment joué pour Charles Burnett et Haile Gerima.

Tigritudes, cycle cinématographique panafricain 1956-2021 du 12 janvier au 27 février 2022 au Forum des images

12 janvier 2022
Caroline Veunac

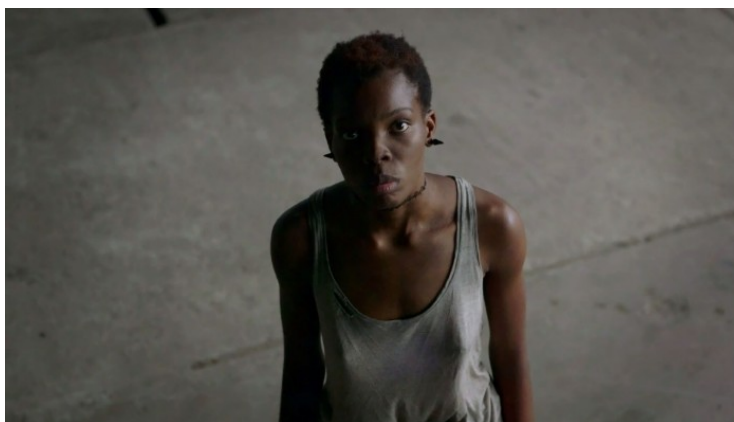
Dyana Gaye et Valérie Osouf, programmatrices de Tigritudes

« TIGRITUDES EST UNE ANTHOLOGIE SUBJECTIVE. »

Faire découvrir 126 films issus de tout le continent africain, couvrant 60 ans d'histoire : c'est le défi un peu fou relevé par les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf. Baptisée Tigritudes, leur programmation s'installe au Forum des images jusqu'au 27 février. Elles nous expliquent leur démarche.

Interview : Caroline Veunac

Amies depuis 25 ans, la réalisatrice franco-sénégalaise Dyana Gaye (*Des Étoiles, Un Conte de la Goutte-d'or*) et la documentariste Valérie Osouf (*L'Identité Nationale, Abderrahmane Sissako, Par-delà les territoires*) ont une connaissance approfondie des cinématographies africaines. Au Forum des images, elles proposent cet hiver, du 12 janvier au 27 février, une programmation de 126 films issus d'une quarantaine de pays africains, ainsi que de leurs diasporas. Une panorama géographique, mais aussi historique, puisque le cycle couvre une période de soixante ans, de 1956 à nos jours. Accompagnée de masterclasses et de mises en perspectives apportées par des intellectuels et des artistes issus du cinéma mais aussi d'autres champs disciplinaires, cette anthologie panafricaine d'une richesse étourdissante veut rendre compte des échos d'un pays à l'autre, d'une époque à l'autre, du continent avec le reste du monde. Aux œuvres connues, comme *Muna Moto*, le chef-d'œuvre de Dikongue Pipa (Cameroun) ou *Heremakono (en attendant le bonheur)* d'Abderrahmane Sissako, répondent des films plus rares, issues de pays peu filmés, comme *La Bataille de Tabatô*, de Joao Viana, tourné en Guinée-Bissau. Guidées par leur subjectivité, Dyana Gaye et Valérie Osouf ont imaginé un panorama sensible, à la fois politique et immersif, d'une grande diversité formelle, et itinérant, puisqu'il circulera en Afrique à partir du printemps.



Pourquoi avoir daté le début de vote cycle en 1956 ?

Dyana Gaye : Nous voulions nous adosser à la chronologie des indépendances, et la vraie grande vague commence en 1956 avec celle du Soudan. Nous avons été très touchées par une installation collective menée par l'écrivaine et historienne d'art Zahia Rahmani à l'INHA (Institut National d'Histoire de l'Art), Sismographie des luttes, qui mettait en perspective les revues non-occidentales depuis le début du 19^{esi}ècle. Ça nous a inspiré cette approche chronologique. Les cinémas d'Afrique sont généralement présentés par zone géographique, et rarement dans l'amplitude du continent. Les présenter de manière chronologique nous permettait de mettre en résonance les modes de fabrication et la circulation esthétique, sur le continent et dans la diaspora.

Dans quelle mesure les cinématographies africaines sont-elles marquées par les mouvements d'indépendance ?

Valérie Osouf : Avant les indépendances, il n'y avait aucun cinéma endogène sur le continent, hormis le cinéma égyptien. Ces cinématographies sont nées avec les luttes de libération. C'est pour cela que notre programmation s'appelle Tigritudes : à un moment donné, ces artistes se sont emparés de leurs propres voix et ont exprimés des regards non plus d'objet, mais de sujet. On peut citer *Mortu Nega*, de Flora Gomes (Guinée-Bissau, 1988), qui traite de la lutte de libération du PAIGC (Parti Africain pour l'Indépendance de la Guinée et du Cap-Vert) : le film a presque 40 ans, et aujourd'hui, on voit beaucoup de cinéastes portugais s'emparer à leur tour de ce pan de leur histoire.



Et esthétiquement, comment se manifeste la corrélation entre le développement du cinéma africain et la libération des peuples ?

D.G. : Dans les années 60-70, le mouvement d'appropriation rend le geste des cinéastes beaucoup plus libre, avec beaucoup d'histoires d'émancipation, notamment féminines, et ce sur le continent mais aussi dans la diaspora, avec par exemple la L.A. Rebellion aux États-Unis, menée par des cinéastes comme Charles Burnett, Haile Gerima ou Billy Woodberry, que nous accueillerons pour une masterclass ; mais aussi par des femmes qui réalisent des films expérimentaux, comme Melvonna Ballenger (*Rain*, 1978) ou Camilla Billops (*Suzanne, Suzanne*, 1982). Ensuite, au milieu des années 80 et dans les années 90, arrive une forme de coopération qui donne lieu à des coproductions internationales, et l'on va vers un cinéma beaucoup plus formaté, orienté vers un public occidental de festival.

Le champ est très vaste, et votre sélection très riche. Quels critères, mais aussi quelles contraintes, ont présidé à vos choix ?

V.O. : Nous avons mis en commun notre cinéphilie. C'était très important pour nous d'intégrer l'entièreté des 54 pays du continent quand nous le pouvions, y compris le Maghreb, qui est souvent exclu des festivals de cinéma dit africain. Nous avons travaillé pendant trois ans. Nous avons fait des recherches à travers nos réseaux de correspondants, mais comme il n'y a que neuf cinémathèques sur le continent, beaucoup d'œuvres ont disparu, parfois nous n'avons pas réussi à pister leurs ayants-droits, ou pas pu accéder à des copies pour une projection dans une grande salle. C'est ce qui explique aussi la diversité des formats, du 16 mm au support numérique... Il y a des pays où il n'y a pas de films, alors nous avons choisi des courts-métrages pour témoigner quand même de gestes forts pour ces pays-là.

D.G. : Et puis le Covid nous a parfois empêchées d'aller sur place, alors que beaucoup de films ne peuvent pas être vus si l'on ne va pas sur les lieux.

V.O. : Nous aurions adoré par exemple montrer *Fangs*, un *Rocky Horror Picture Show* algérien...

D.G. : Il y a eu des contraintes et des regrets, mais nous avons déjà 66 séances et 126 films, ce qui est énorme ! Nous avons cherché un équilibre entre les décennies et les zones géographiques. Les années 70 sont très riches et donc il a fallu faire des choix ; certains pays comme l'Égypte, l'Algérie et le Sénégal sont très forts, mais on ne pouvait pas montrer que ces films-là... On insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une rétrospective, mais d'une anthologie subjective, née de nos regards croisés de réalisatrices.

V.O. : C'est une anthologie sous forme de fresque, on parcourt 40 pays, des milliers de kilomètres, 60 ans de cinéma... J'espère que ça remédiera à un manque de curiosité chronique.



On sent notamment l'envie de mettre en lumière des cinéastes moins connus que ceux qui ont leurs entrées dans les festivals internationaux...

D.G. : Oui, c'était le sens de notre démarche, mais l'idée n'était pas non plus de contourner des cinéastes importants comme Souleymane Cissé, Idrissa Ouedraogo ou Djibril Diop Mambéty, qui ont beaucoup compté pour nous. En revanche, il nous importait de montrer des œuvres d'eux un peu moins connues que celles qui circulent le plus dans les festivals.

Vous parlez de sous-diffusion chronique du cinéma africain. Cela évolue-t-il, et certains font-ils office de fers de lance ?

V.O. : C'est triste à dire, mais il y a encore un découpage post-colonial très problématique dans l'intérêt des pays occidentaux pour le cinéma africain. Les Français connaissent surtout le cinéma marocain, algérien, burkinabé, malien, pour eux le continent africain s'arrête là, et il en va de même pour les zones lusophones. Et dans une moindre mesure pour les zones anglophones, car elles ont développé une industrie audiovisuelle extrêmement puissante, que ce soit au Kenya, en Ouganda ou au Nigeria, ce qui leur permet d'avoir un marché endogène. Alors que les autres pays sont souvent redevables et dépendants de l'argent du Nord... Comment on peut être libre quand l'argent vient de l'ancien colonisateur ? Heureusement, oui, ça évolue, grâce à des labs dans certains festivals, comme Turin, Locarno, Belfort ou Sundance.

D.G. : Sur le continent aussi, il y a des initiatives, comme la résidence d'écriture panafricaine Realness en Afrique du Sud. La démocratisation des outils donne de nouveaux moyens de production à de jeunes cinéastes, et l'on voit émerger des cinématographies qui n'existaient pas il y a 20 ans.

La formation est-elle une des clés de cette éclosion ?

D.G. : Oui ça se développe, souvent à l'initiative de producteurs ou de cinéastes. Une école a ouvert au Sénégal, au Burkina, il y en a en Ouganda, en Afrique du Sud, beaucoup de formations documentaires, le réalisateur Ladj Ly a ouvert une école « Kourtrajmé » à Dakar... Et puis Internet permet à de jeunes cinéastes du continent de devenir cinéphiles.



Qu'est-ce qui caractérise la jeune génération de cinéastes africains, en termes formels et stylistiques ?

D.G. : De manière générale, on observe un retour à une forme très singulière qui s'était un peu perdue. Depuis le début des années 2000, beaucoup de cinéastes travaillent à la lisière des arts plastiques et du cinéma.

V.O. : Beaucoup sont pluridisciplinaires, à la fois plasticiens, poètes, photographes...

D.G. : C'est frappant et enthousiasmant, comme une nouvelle Nouvelle vague !

Tigritudes, du 12 janvier au 27 février au Forum des images.

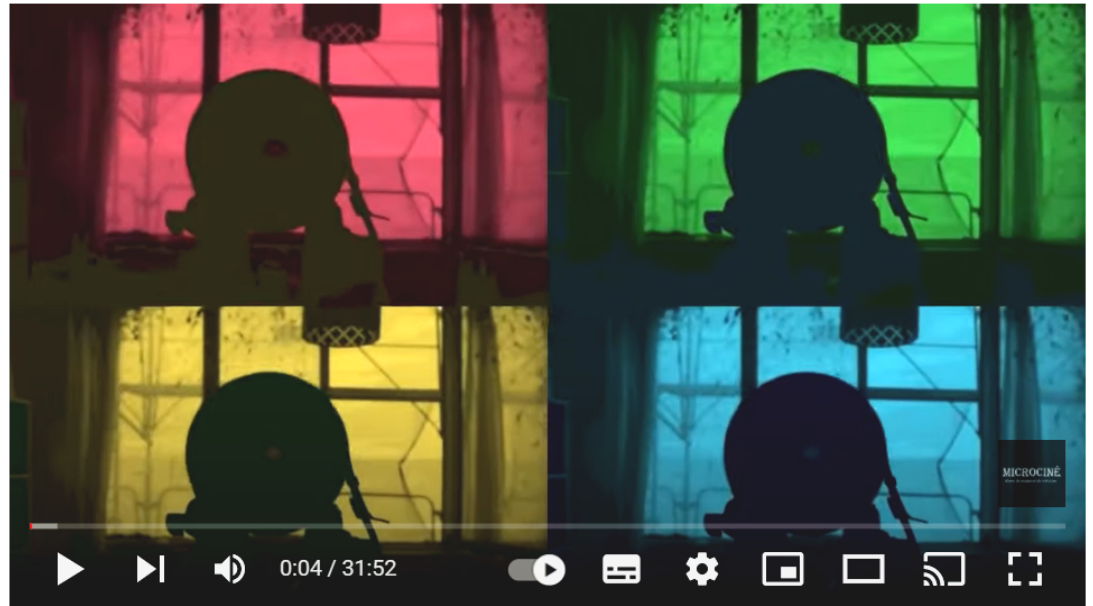
Programme complet :

<https://www.forumdesimages.fr/les-programmes/tigritudes-2022>



Samir Ardjoum

youtube
presse nationale
audience : 3,84 k abonnés



Tigritudes (Cycle cinématographique panafricain 1956-2021) feat. Dyana Gaye & Valérie Osouf



Microciné Revue de cinéma et de télévision
3,84 k abonnés

S'ABONNER

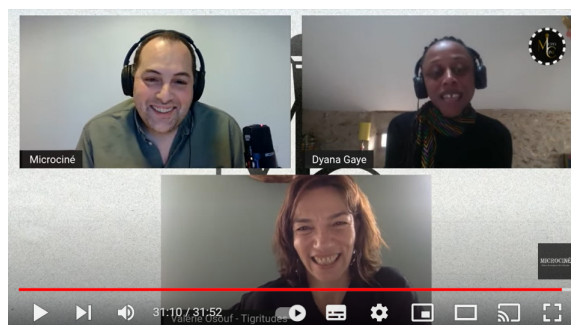
"À travers 126 films, 40 pays et 66 ans d'histoire de cinéma, Tigritudes (1956-2021) dessine une anthologie subjective et chronologique panafricaine. Conçu par les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf, en collaboration avec le Forum des images, ce cycle parcourt les enjeux et les formes d'une cinématographie encore largement méconnue."

Rencontre avec les programmatrices et cinéastes, Dyana Gaye & Valérie Osouf

Le site est disponible ici : <https://www.tigritudes.com/tigritudes...>

Le Programme ici : <https://www.forumdesimages.fr/les-pro...>

La Bande annonce ici : <https://youtu.be/oWsgjmTuRxM>





NEWS 14/01/2022

Les Tigritudes du Forum des images

Un très beau cycle vient de débiter au Forum des images, à Paris, autour de la notion de cinéma panafricain. De nombreuses œuvres courtes, parfois très rares, sont de la partie.

66 ans de cinéma panafricain, voilà le programme ambitieux et engageant que relève le cycle **Tigritudes** qui vient de démarrer au Forum des images et qui se déroulera jusqu'à la fin du mois de février.

125 films y seront projetés, dont de nombreux courts métrages. De films des années 1960 – dont un western nigérien, **Le retour d'un aventurier** de Moustapha Alassane – à des productions plus récentes comme **L'évangile du cochon créole** de Michelange Quay (Haïti, 2004) ou contemporaines, tels **Blaké** de Vincent Fontano, déjà apprécié sur Brefcinema, ou **Bab Sebtade** Randa Maroufi (photo ci-dessous), passée par Le Fresnoy et qui figurera au sommaire du prochain numéro de notre revue, **Bref** 127.



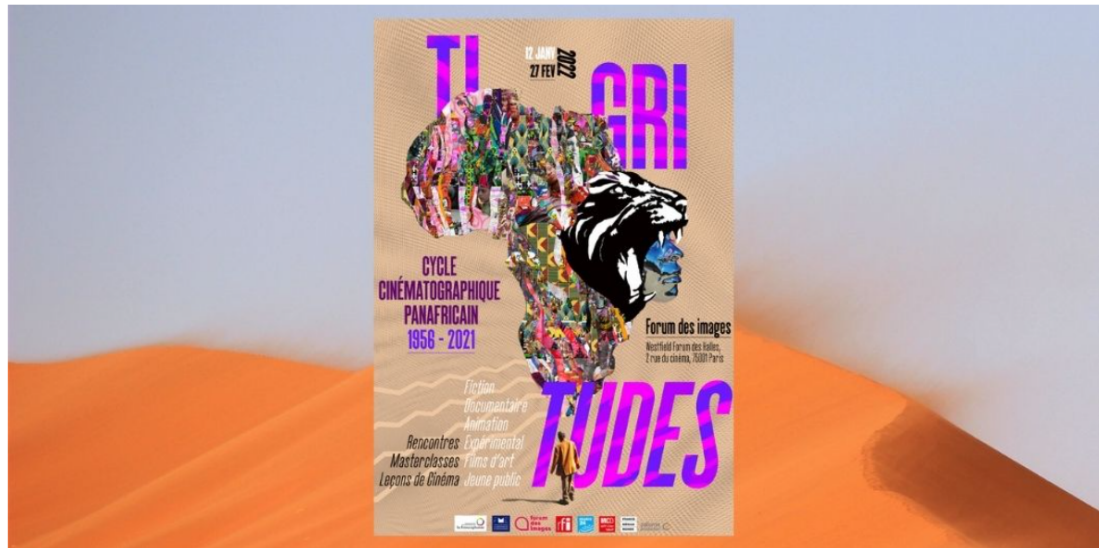
Des productions de toutes les dernières décennie ont été choisies par les programmatrices, à savoir les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf, avec beaucoup de découvertes à la clé et l'exhumation de perles pas vues depuis longtemps, par exemple **One Sunday Morning** de Manu Kurewa, coproduction anglo-zimbabwéenne remarquée à la fin des années 1990 dans de nombreux festivals. De quoi parfaire ses connaissances à propos de ce pan du cinéma mondial encore largement méconnu...

Des rencontres, master class et cours de cinéma en présence de nombreux invités accompagnent d'ailleurs cette fresque singulière ainsi dessinée du continent africain depuis la période post-coloniale, pour aller au-delà des clichés et fausses idées reçues.

Christophe Chauville

Photo de bandeau : **Da Yie** d'Anthony Nti © Caviar Films / Pieter-Jan Claessens.





Cycle Tigritudes au Forum des images du 12 janvier au 27 février

Du 12 janvier au 27 février 2022, le Forum des images accueille, à travers 125 films, 40 pays et 66 ans d'histoire du cinéma, le cycle Tigritudes, une anthologie subjective et chronologique panafricaine conçue par les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf.

Cycle Tigritudes au Forum des images : le programme

L'Afrique est forte d'une cinématographie multiple, puissante et singulière, malgré les lourdes séquelles du colonialisme sur la structuration de son industrie culturelle. La programmation invite à découvrir des films produits dans des pays africains à la cinématographie peu souvent représentée : la Guinée-Bissau (La Bataille de Tabatô), le Lesotho (Mother I Am Suffocating. This Is My Last Film About You), la Tanzanie (Mangaamizi) ou encore Sao Tomé-et- Príncipe (The Song of Ossobo).

Plusieurs séances sont également consacrées aux films de la diaspora: Pressure du cinéaste trinidadien basé à Londres sHorace Ové, De cierta manerade la Cubaine Sara Gomez, Four Women de la cinéaste africaine-américaine Julie Dash.

Le cycle Tigritudes propose six programmes entièrement dédiés aux courts métrages. Une séance de courts pour le jeune public (à partir de 11 ans) a d'ailleurs lieu le mercredi 12 janvier à 17h30.

La soirée d'ouverture, le mercredi 12 janvier à 20h, diffuse un grand classique du cinéma africain, Muna Moto du camerounais Jean-Pierre Dikongué Pipa, tragédie familiale en sélection officielle à la Mostra de Venise en 1975.

Des cours de cinéma sont prévus gratuitement tous les vendredis à 18h30, animés par des invités multiples et variés.

Deux master classes sont enfin proposés avec Dora Bouchoucha, grande productrice tunisienne, et Billy Woodberry, figure incontournable du cinéma indépendant africain-américain.

8 janvier
Bernard Gendreau

JAN
8

#Cinéma. "Tigritudes". Cycle cinématographique panafricain au Forum des Images à Paris, du 12 Janvier au 27 Février



«Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore.»

Wole Soyinka (écrivain Nigérian, Prix Nobel de Littérature)

Aussi riches et plurielles que méconnues, les cinématographies d'Afrique sont mises à l'honneur dans un vaste cycle de films parcourant 70 ans d'histoire du cinéma panafricain, nourri de rencontres croisées entre artistes et intellectuels de différentes disciplines.

Ce cycle exceptionnel sera également accompagné par de nombreux cinéastes et personnalités issues du continent et de sa diaspora.

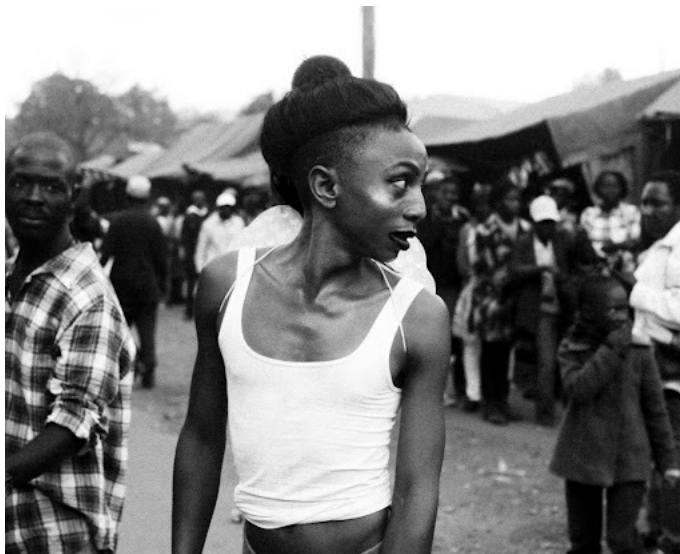
L'Afrique est forte d'une cinématographie multiple, puissante et singulière, malgré les lourdes séquelles du colonialisme sur la structuration de son industrie culturelle et des politiques nationales rarement concernées par le 7e art. En dépit de ces obstacles, les cinéastes ont continué à produire des œuvres passionnantes, trop souvent atteintes d'une sous-diffusion chronique. Initié par les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osof, le cycle *Tigritudes*, qui s'inscrit dans la Saison culturelle Africa2020, se déploiera au Forum des images, avant de partir en itinérance dans une version plus réduite.

De 1956 – indépendance du Soudan – à 2021 – année de la présentation du programme, ce sont 66 séances, une par année, qui se proposent d'appréhender le champ de la circulation postcoloniale des formes, des luttes et des idées à travers le continent.

Déconstruisant les imaginaires à son sujet, cette vaste filmographie circulant d'Alger à Maputo, de Johannesburg à Conakry, ne demande qu'à exprimer son propre dire au monde : esthétique, éthique et politique.

Afin d'étendre les propositions et les correspondances, 12 séances de films de la diaspora africaines seront également présentées, de la Caraïbe au Royaume-Uni, des États-Unis au Brésil. La diversité des genres et des approches – fiction, documentaire, animation, cinéma expérimental, installations, œuvres numériques – est au cœur de cette programmation, qui sera complétée par deux master class et six cours de cinéma.

Soucieuses d'inscrire le continent dans le chant du monde, les programmatrices inviteront des artistes, des intellectuels et des personnalités de différents horizons à dialoguer autour des œuvres, afin de croiser les perspectives, les esthétiques, les générations et faire ainsi résonner des histoires de cinéma.



Un cycle panafricain

Tigritudes proposera des oeuvres du plus grand nombre de pays possible y compris parmi ceux dont la cinématographie est encore très rare : Mother I am suffocating This is my last film about you, du cinéaste du Lesotho Lemohang Jeremiah Mosese, The Unseendu namibien Perivi John Katjavivi ou encore La Bataille de Tabatô, tourné en Guinée-Bissau (un pays peu filmé) par l'Angolais Joao Viana...

La programmation ne fera pas l'impasse sur des oeuvres plus connues du grand public, comme par exemple Muna Moto, le chef d'oeuvre de Dikongue Pipa (Cameroun), Heremakono (En attendant le bonheur) de Abderrahmane Sissako (Mauritanie), ou encore Nahla, l'unique long-métrage du flamboyant Farouk Beloufa (Algérie).

Pour les cinéastes aux longues filmographies, comme c'est le cas pour certains Sénégalais, Maliens, Burkinabés, Égyptiens, Algériens, Tunisiens et Marocains, la programmation présentera une oeuvre moins connue du public : Finyé de Souleymane Cissé (Mali), Emitaï d'Ousmane Sembène (Sénégal) ou encore Les eaux noires de Youssef Chahine (Egypte)...

Panafricain au sens large

Afin d'étendre les propositions et les correspondances, des oeuvres de la diaspora afro-descendante seront également présentées, de la Caraïbe au Royaume-Uni, des États-Unis à Cuba, avec des films comme Pressure du cinéaste Trinidadien basé à Londres Horace Hové, Da cierta maniere de la Cubaine Sara Gomes ou encore Four women de la cinéaste Africaine-Américaine Julie Dash.

Un cinéma qui par le du monde

Pierre Yaméogo a réalisé un très beau film, Silmandé, autour de la communauté libanaise au Burkina Faso, le congolais Joseph Kumbela est allé en Chine pour son court-métrage L'Étranger venu d'Afrique, le nigérian Ola Balogun a tourné Black Goddess au Brésil, l'africain-américain Ossie Davis a réalisé deux longs-métrages au Nigéria...

Le continent a toujours été ouvert, il regarde au dehors !

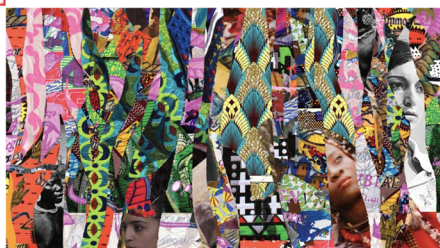
Un cycle qui rend compte de la diversité des formes

Le cycle présentera des oeuvres de tout genre et de toute durée, animation, documentaire et fiction se mêleront au cinéma expérimental et aux films d'art : 11 Drawings for projection du Sud-Africain William Kentridge, Habiter le Monde d'Hamedine Kane (Mauritanie, Sénégal), An excavation of us de Shirley Bruno (Haïti)

Programme complet sur le site du Forum des Images :

<https://www.forumdesimages.fr/les-programmes/tigritudes-2022>

26 janvier 2022
Camille Verdi



CULTURE

« Tigritudes » : une anthologie du cinéma panafricain au Forum des images

L'institution parisienne diffuse, du 12 janvier au 27 février 2022, près de 125 films issus de 40 pays différents.

Un contenu proposé par **Le blog de Camille Verdi**

Publié le 26 janvier 2022

Auteur : Camille Verdi

Très bonne nouvelle pour le cinéma en France. Du 12 janvier au 27 février 2022, le Forum des images à Paris accueille le cycle *Tigritudes*, une rétrospective qui retrace la diversité du cinéma panafricain de 1956 à aujourd'hui. Au total, 125 films majeurs du cinéma africain sont à découvrir : *“Le cinéma africain de la période postcoloniale montre une richesse et une créativité foisonnantes”*, note le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC). Le festival a été pensé par les réalisatrices Dyana Gaye (*Des étoiles*, 2013) et Valérie Osouf (*Par-delà les territoires*, 2017).

La proposition chronologique de *Tigritudes* est une singularité, explique Dyana Gaye à ARFI : *“Il y a eu des rétrospectives du cinéma en Afrique, mais ‘Tigritudes’ n'est justement pas une rétrospective. Je suis réalisatrice, Valérie Osouf avec laquelle je coprogramme ce cycle, est elle-même réalisatrice. Nous aimons bien appeler ‘Tigritudes’ une anthologie subjective, bicéphale, qui serait le fruit de regards croisés, de Valérie et de moi-même. À cet égard, c'est inédit. Nous ne sommes pas programmatrices ni universitaires, notre métier est de faire des films. Cela apporte une singularité au cycle”*, explique-t-elle.

Cours de cinéma et master class

*“Les séances de la rétrospective permettront de se replonger dans le cinéma de géants du cinéma africain, de Youssef Chahine (*Les Eaux noires*, 1956) à Ousmane Sembène (*Emitaï*, 1971), en passant par Med Hondo (*Polisario : un peuple en armes*, 1978)”,* précise le CNC. *Tigritudes* parcourt les enjeux et les formes d'une cinématographie encore largement méconnue, écrit le site du Forum des images : *“L'Afrique est forte d'une cinématographie multiple, puissante et singulière, malgré les lourdes séquelles du colonialisme sur la structuration de son industrie culturelle. Surmontant ces obstacles, les cinéastes du continent ont mis en scène des œuvres passionnantes, frappées par une sous-diffusion chronique.”*

Dyana Gaye voit dans cet événement *“l'espoir de partager ces cinémas qui nous sont chers et indispensables à l'image la plus large de la compréhension du cinéma et de la construction d'une cinéphilie. Les cinémas d'Afrique, c'est une image manquante. J'espère que ce cycle va attiser la curiosité d'un large public.”* Au-delà des courts et longs métrages proposés, le Forum des images hébergera en son sein des cours de cinéma sur divers sujets et des master class.

11 janvier 2022

Ioan Niculai

Forum des images : Cycle Tigritudes du 12 janvier au 27 février

Du 12 janvier au 27 février, le Forum des images consacre un programme inédit au cinéma panafricain de 1956 à 2021 avec le Cycle Tigritudes. 125 films, 40 pays et 66 ans d'histoire du cinéma, Tigritudes parcourt les enjeux et les formes d'une cinématographie encore largement méconnue. Conçu par les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf, avec la collaboration de l'équipe du Forum des images, Tigritudes appréhende la circulation postcoloniale des formes, des luttes et des idées à travers le continent et sa diaspora. Films rares voire inédits en France, oeuvres longtemps censurées, cinéastes pionniers dans leurs pays, formes expérimentales, tous les genres et tous les formats sont représentés. Rencontres, master class et cours de cinéma en présence de nombreux invités accompagnent cette fresque singulière du continent africain.

ACTUALITÉS

FRANCE : Tigritudes célèbre 65 années de production cinématographique en Afrique



FR Tigritudes célèbre le cinéma du continent africain et sa diaspora. Du 12 janvier au 27 février, des films de 1956 à 2021 donnent à voir l'Afrique sous toutes ses facettes. C'est un cycle cinématographique qui propose une programmation ample, accessible et éclectique. Tigritudes, c'est 65 années de production sur le continent. Co-produit par le Forum des images et initié dans le cadre de la Saison Africa2020, ce cycle ouvre un vaste champ de réflexion, traversant des pans entiers d'Histoire et de récits. Plus de détails sur la programmation concoctée par les réalisatrices **Dyana Gaye et Valérie Osouf** en suivant ce [lien](#).

6 janvier 2022

Tigritudes: la richesse du cinéma africain au Forum des images



Michaël Andrianaly, Nofinofy, 2019 © Les Films de la pluie

D'Alger à Maputo, de Johannesburg à Conakry, l'Afrique est riche de cinématographies dont on connaît mal les contours. Le Forum des images (1e) programme Tigritudes 1956-2021, un cycle ambitieux couvrant 65 ans de cinémas africains: depuis la première indépendance, celle du Soudan en 1956, jusqu'à nos jours. Du 12 janvier au 27 février 2022, le public a la chance de remonter le temps au travers d'une centaine de films et d'histoires parfois absentes des écrans officiels.

Les œuvres réunies mettent à l'honneur la puissance et la pluralité stylistique, thématique et linguistique du cinéma africain. Et cela malgré les lourdes séquelles de la colonisation sur sa production et diffusion. 126 films en provenance de 23 pays africains et de sa diaspora: France, Haïti, Royaume Uni, États-Unis et Cuba. Des œuvres de tout genre et de toute durée composent le cycle: animation, documentaire, fiction, cinéma expérimental, films d'art...

Cinématographies rares, films connus, œuvres de la diaspora

Une partie de la programmation de Tigritudes propose des œuvres de pays dont la cinématographie est encore très rare: *Mother I am suffocating, This is my last film about you*, du cinéaste du Lesotho Lemohang Jeremiah Mosese; *The Unseen*, du Namibien Perivi John Katjavivi; *La Bataille de Tabatô*, tourné en Guinée e-Bissau (un pays peu filmé) par l'Angolais Joao Viana...

La programmation ne fera pas l'impasse sur des œuvres plus connues du grand public: *Muna Moto* (film d'ouverture), le chef d'œuvre du Camerounais Dikongue Pipa; *Heremakono*, du Mauritanien Abderrahmane Sissako; *Nahla*, l'unique long métrage de l'Algérien Farouk Beloufa. Pour les cinéastes aux longues filmographies, la programmation présente une œuvre moins connue du public: *Finyé*, du Malien Souleymane Cissé; *Emitaï*, du Sénégalais Ousmane Sembène; *Les eaux noires*, de l'Égyptien Youssef Chahine...

Afin d'étendre les propositions et les correspondances, des œuvres de la diaspora afro-descendante seront également présentes: *Pressure*, du Trinidadien basé à Londres Horace Hové; *Da cierta manera*, de la Cubaine Sara Gomes; *Four women*, de l'africain-américaine Julie Dash...

Le continent africain a toujours été ouvert, il regarde aussi dehors: Pierre Yaméogo a réalisé le film *Silmandé*, autour de la communauté libanaise au Burkina Faso; le Congolais Joseph Kumbela est allé en Chine pour son court métrage *L'Étranger venu d'Afrique*; le Nigérien Ola Balogun a tourné *Black Goddess* au Brésil; l'africain-américain Ossie Davis a réalisé deux longs métrages au Nigéria...

La programmation s'adresse également à de jeunes spectateurs: *Samba le grand*, du Nigérien Moustapha Alassane; *Muona Mboka*, du Congolais Jean-Michel Kibushi Ndjate Wooto; les fictions plus contemporaines comme *Mwansa The Great*, du Zambien Rungano Nyoni, et *Da Yie*, du Ghanéen Anthony N'ti.

La forme documentaire compte également de très beaux films comme la série *Trésors des poubelles* (*Diplomate à la tomate* ou *Aqua*) du Sénégalais Samba Félix N'Diaye. Et quant à la sélection de films d'art: *11 Drawings for projection*, de William Kentridge; *Habiter le Monde* de Hamedine Kane; *An excavation of Us*, de Shirley Bruno...


Des master-classes, des leçons cinéma...


Soucieux d'inscrire le continent dans le chant du monde, le cycle *Tigritudes* propose également deux master-classes, six leçons gratuites de cinéma et des rencontres transversales. Des artistes d'autres champs disciplinaires (peinture, musique, photographie...) et des intellectuels de différents horizons (philosophes, politistes, historiens...) dialogueront autour des œuvres artistiques afin de croiser les perspectives, les esthétiques et les générations.

À l'initiative de *Tigritudes* se trouvent deux cinéphiles et réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf. Le cycle est coproduit par le Forum des images et la [Saison Africa 2020](#).

Infos pratiques

 2, rue du cinéma, 75001 Paris

 Du 12 janvier au 27 février 2022

 [Site internet](#)

12 janvier 2022

Tigritudes, la cinématographie panafricaine au Forum des images



Ce début d'année marque le retour de nombreuses activités culturelles, et parmi elles celles du **Forum des images** avec un nouveau cycle intitulé Tigritudes.

Depuis hier et jusqu'au 27 février prochain, le Forum des images proposera **Tigritudes** 1956-2021, une anthologie subjective et chronologique panafricaine, à

travers 126 films, 40 pays et 66 ans d'histoire de cinéma. Conçu par les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf, en collaboration avec le Forum des images, ce cycle parcourt les enjeux et les formes d'une cinématographie encore largement méconnue.

PRÉSENTATION DU CYCLE

Le cycle de films Tigritudes dessine une anthologie du cinéma panafricain à travers une sélection de 126 films. Il y aura des œuvres rares voire inédites en France, des cinéastes pionniers dans leurs pays, tous les genres et formats seront convoqués pour partager un large spectre. De nombreuses rencontres croisées entre artistes et intellectuels de différents horizons rythmeront aussi ce cycle jusqu'au 27 février.

Tigritudes ouvrira avec le chef-d'œuvre restauré de Dikongué Pipa : Muna Moto. Nous verrons ensuite une série de courts métrages, dont Et la neige n'était plus d'Ababacar Samb Makharam, une fiction sur le retour d'un jeune boursier sénégalais au pays, et Le Retour d'un aventurier de Moustapha Alassane, un western nigérien.

Sur le même rythme, Kongi's Harvest d'Ossie Davis sera présenté par les programmatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf le 16 janvier 2022. Le même jour, De cierta manera de Sara Gomez précédé de Four Women de Julie Dash seront présentés par la programmatrice Laurence Briot.

Un très beau programme avec deux master class, six cours de cinéma et des rencontres transversales à ne pas manquer. Informations et réservation [sur cette page](#) !



13 janvier 2022

site internet/ influenceurs
presse nationale
audience : 73 800 followers

Annnonce sur Twitter



Tétons Marrons @TetonsMarrons · 13 janv. ...

📣 Nous vous proposons de bien commencer l'année avec l'événement "Tigritudes" qui met en valeur le cinéma panafricain en 65 séances de films datant de 1956 à nos jours, produits par des réalisateur-ric-e-s Africain-e-s. Tigritudes se tient du 12/01 au 27/02 au Forum des images !

TIGRITUDES
CYCLE CINÉMATOGRAPHIQUE
PANAFRICAIN
1956-2021

Programmatrices : Dyana Gaye et Valérie Osouf

- Faire Découvrir la richesse cinématographique de l'Afrique
- Donner lieu à l'ouverture d'un vaste champ de réflexion
- Traverser des pans entiers de l'histoire par le biais de récits divers et variés
- Se questionner sur la représentation du réel

A l'initiative de qui :

Dyana Gaye
Réalisatrice franco-sénégalaise, diplômée en études cinématographiques de l'université Paris 8 - Saint Denis. Prix du jury 2006 Festival du Film de Clermont-ferrand pour son oeuvre "Deweneti"

Valérie Osouf
Documentariste basée à Paris mais ayant passée toute sa jeunesse à Dakar. Reconnue pour ayant longuement travaillé sur l'histoire coloniale française et ses échos contemporains

- Panafricain au sens large : oeuvres de la diaspora afro-descendante (Caraïbes, Royaume-uni, États-Unis)
- Accessible au jeune public (de 6 à 13 ans)
- L'ouverture du continent sur le monde
- La diversité des formes d'art (documentaire, fiction, animation)
- Des échanges : 2 master-classes, 6 leçons de cinéma, et un bon nombre de rencontres

la charge raciale

18 janvier 2022

Lou

influenceurs
presse nationale
audience : 31 200 followers

Je relaie cette
belle initiative !
[@tigritudes](https://www.instagram.com/tigritudes)

Un cycle sur le cinéma
panafricain a lieu jusqu'au 27/02
au [@forumdesimages](https://www.instagram.com/forumdesimages)



[@tigritudes](https://www.instagram.com/tigritudes)



21 février 2022

Rita

Interviews 3 j

forum des images @Tigritudes

66 ans de cinéma panafricain en 125 films!

12 janvier → 27 février 2022

La semaine dernière j'ai eu la chance de rencontrer Valérie Osouf & Dyana Gaye, les programmatrices de Tigritudes 1956-2021!

Actuellement au Forum des Images, Tigritudes est un cycle cinématographique (pas un festival!) dédié à une vision chronologique et panafricaine des cinémas d'Afrique.

Interviews 3 j

forum des images @Tigritudes

66 ans de cinéma panafricain en 125 films!

12 janvier → 27 février 2022

« le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore »

C'est sur cette citation provocatrice de Wole Soyinka que s'ouvre le cycle : l'action comme auto-affirmation après le joug colonial, le refus de s'expliquer auprès de l'autre.

Le cycle revisite un film par an (peu ou prou) sur 66 ans de cinémas post-colonialismes; et on y retrouve des pépites! Ça a d'ailleurs été un des grands enjeux des programmatrices, qui ont parfois du fouiller quasi-archéologiquement pour trouver certaines copies de films mal/pas conservés !

Interviews 3 j

forum des images @Tigritudes

66 ans de cinéma panafricain en 125 films!

12 janvier → 27 février 2022

Diana Gaye et Valérie Osouf se sont rencontrées au Sénégal il y'a déjà 25 ans, cette collaboration est donc fruit de leurs échanges divers au fil des années!

Le cycle est en cours encore pour une semaine, foncez-y absolument pour découvrir tout plein de belles choses!

En + les programmatrices aimeraient que le cycle parte en itinérance en France mais aussi à l'étranger, pour montrer ces films le plus possible!



Celia à Paris / Celia at Paris

@CeliaAtParis · Blogueur



influenceurs
presse nationale
audience : NC

Célia

Entretiens vidéo diffusés sur YouTube et les réseaux sociaux : Facebook, Instagram et Twitter



#Tigritudes #cinéma #film

Tigritudes 2022 - entretien avec Dyana Gaye & Valérie Osouf



#Culturopoing #Tigritudes #cinéma

Tigritudes - entretien avec Newton Ifeanyi Aduaka



#Tigritudes #cinéma #film

Tigritudes - Entretien avec Raoul Peck



#Tigritudes #cinéma #film

Tigritudes - Entretien Saad Chakali



#Tigritudes #cinéma #film

Tigritudes - entretien avec Catherine Ruelle



#Tigritudes #cinéma #film

Tigritudes - entretien Pap Ndiaye



#Tigritudes #cinéma #film
Tigritudes - entretien Abd al Malik



#Tigritudes #cinéma #film
Tigritudes - entretien Isabelle Boni-Claverie



#Tigritudes #cinéma #film
Tigritudes - entretien Jean-Marie Teno



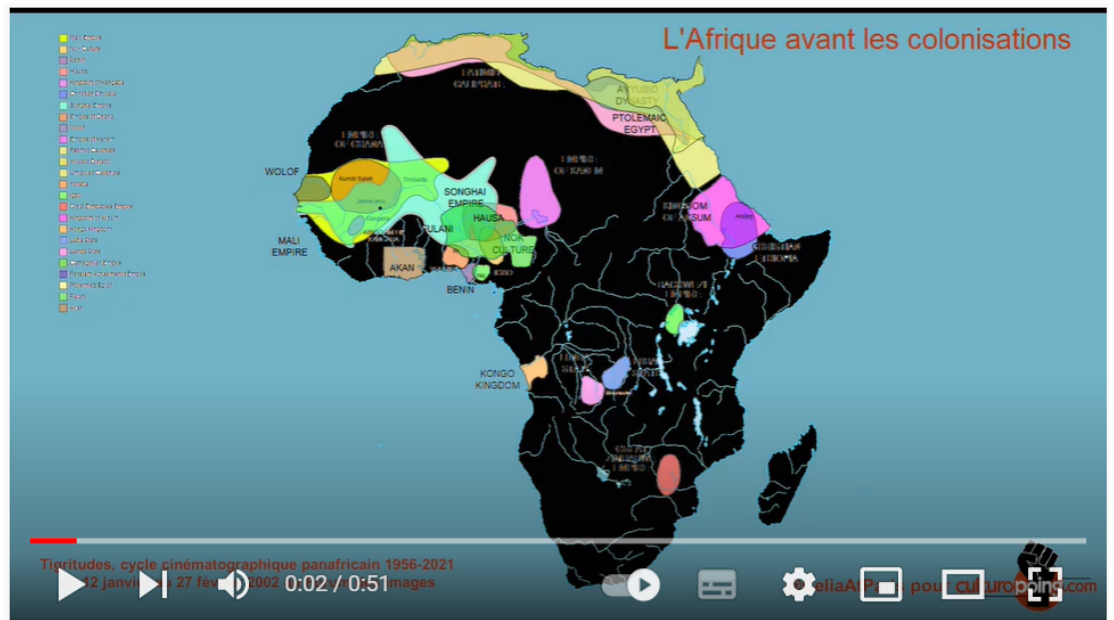
#Tigritudes #cinéma #film
Tigritudes - entretien Jihan El Tahri



#Tigritudes #cinéma #film
Tigritudes - entretien Jean-Marie Teno



#Tigritudes #cinéma #film
Tigritudes - entretien Jihan El Tahri



Tigritudes - infographie

14 janvier 2022

Bérénice H

Les bons plans du week-end (14-16 janvier)



Le Nouvel an Russe

Vous les attendiez, ils sont de retour : nos fameux bons plans du week-end ! En même temps, on s'est dit qu'il fallait vous fallait un max de bons tips pour faire face au Blue Monday. Alors c'est parti pour un programme du week-end 100% feel good.

Dimanche 16 janvier

On découvre le cinéma africain au Forum des images

Qui dit dimanche dit ciné ! À travers 125 films et 40 pays, "Tigritudes" parcourt l'histoire du cinéma panafricain depuis 1956. Ce cycle de films, nourri de rencontres entre artistes et intellectuel·les, met en lumière la richesse des formes et les enjeux liés aux cinématographies d'Afrique – trop souvent méconnues. On se laisse tenter par Badou Boy à 17h30 de Djibril Diop Mambety ; ce film donne une vision acide et espiègle sur Dakar par le plus grand des poètes-cinéastes, à travers la course-poursuite du jeune Badou par Al le policier.



« Tigritudes », panorama du cinéma panafricain – janvier 2022 Forum des images Paris



« Tigritudes », panorama du cinéma panafricain – janvier 2022 Forum des images, 12 janvier 2022, Paris.

Date et horaire exacts : Du mercredi 12 janvier 2022 au lundi 31 janvier 2022 :
mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche
de 14h00 à 23h00
payant

À travers 125 films et 40 pays, « Tigritudes » parcourt l'histoire du cinéma panafricain depuis 1956. Ce cycle de films, nourri de rencontres entre artistes et intellectuel·les, met en lumière la richesse des formes et les enjeux liés aux cinématographies d'Afrique, trop souvent méconnues.



Du 12 janvier au 31 janvier, l'Afrique, forte d'une cinématographie multiple, puissante et singulière, est à l'honneur au [Forum des images](#). Initié par les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf, le cycle **Tigritudes** va parcourir en 66 séances, de 1956 à 2021, le champ de la circulation postcoloniale des formes, des luttes et des idées à travers le continent.

LES TEMPS FORTS DE JANVIER

Mercredi 12 janvier – soirée d'ouverture

à 20h : **Muna Moto** de Jean-Pierre Dikongué Pipa, en présence des programmatrices

Samedi 15 janvier

à 14h30 : **Cabascabo** d'Oumarou Ganda et Zalika Souley, en présence de Sarah Frioux-Salgas (historienne et commissaire d'exposition) et Eyal Sivan (cinéaste) suivi de **Rhodesia Countdown** de Michael Raeburn

à 18h : **Symbiopsychotaxiplasm: Take One** de William Greaves, présenté par Annouchka de Andrade (directrice artistique)

Dimanche 16 janvier

à 14h30 : **Kongi's Harvest** d'Ossie Davis, présenté par Dyana Gaye et Valérie Osouf (programmatrices)

à 17h30 : **Badou Bay** de Djibril Diop Mambety, en présence de Nora Philippe (cinéaste, curatrice) et Zahia Rahmani (historienne de l'art, écrivaine)

à 20h30 : **De cierta manera** de Sara Gomez, présenté par Laurence Briot (programmatrice)

Mercredi 19 janvier

à 18h30 : **Haïti, le chemin de la liberté** d'Arnold Antonin, présenté par Laurence Briot

à 21h : **Baks** de Momar Thiam, présenté par Dyana Gae et Valérie Osouf

Samedi 22 janvier

à 18h30 : **Nahla** de Farouk Beloufa, présenté par Dyana Gaye et Valérie Osouf

à 21h : **Burning an Illusion** de Menelik Shabazz, présenté par Newton I. Aduaka (cinéaste)

Dimanche 23 janvier à 17h30 : **Histoire d'une rencontre** de Brahim Tsaki, en présence de Catherine Ruelle (journaliste, spécialiste des cinémas d'Afrique) et Nabil Djedouani (fondateur des archives numériques du cinéma algérien)

Mercredi 26 janvier à 18h30 : **Handsworth Song** de John Akomfrah, en présence d'Alice Diop (cinéaste) et Keith Shiri (consultant et spécialiste des cinémas d'Afrique)

Jeudi 27 janvier à 21h : **School Daze** de Spike Lee

Vendredi 28 janvier

à 16h30 : **Allah Tantou** de David Achkar, présenté par Mama Keïta (cinéaste)

à 20h30 : **Mortu Negade** de Flora Gomes, en présence de Amzat Boukari-Yabara (historien, spécialiste du panafricanisme) et Joao Viana (cinéaste)

Samedi 29 janvier

à 19h : **Samba Traoré** d'Idrissa Ouedraogo, présenté par Dyana Gaye et Valérie Osouf

Des cours de cinéma :

Chaque vendredi à 18h30 au Forum des images, [un cours gratuit et ouvert à toutes](#) et tous sur un film ou un sujet en lien avec les thématiques de **Tigritudes**.

Des séances de courts métrages, en présence d'invité·e·s prestigieux·ses :

Entre quête de rédemption et féminisme algérien post-indépendance, portrait engagé d'un enfant d'une favela et documentaire sur le recyclage, venez découvrir des récits rares et puissants.



12 janvier 2022

Une anthologie du cinéma panafricain avec le cycle « Tigritudes » au Forum des images



Le documentaire « Faya Dayi » de Jessica Beshir sera projeté en clôture du cycle « Tigritudes » au Forum des images. © Janus Films

Du 12 janvier au 27 février 2022, l'institution parisienne diffusera 125 films de 40 pays différents à l'occasion du cycle *Tigritudes*. Une rétrospective qui retrace la diversité du cinéma panafricain de 1956 à nos jours.

Le cinéma africain de la période postcoloniale montre une richesse et une créativité foisonnantes. Le Forum des images rend hommage à ce patrimoine artistique majeur avec son nouveau cycle *Tigritudes* - une anthologie sélective du septième Art panafricain depuis 1956. Organisée du 12 janvier au 27 février,

cette rétrospective pensée par les réalisatrices Dyana Gaye (Des étoiles, 2013) et Valérie Osouf (Par-Delà les Territoires, 2017) propose de découvrir 125 films majeurs du vivier cinématographique africain. Les deux cinéastes lanceront le festival avec la présentation d'un classique restauré lors de la soirée d'ouverture du 12 janvier : Muna Moto, l'enfant de l'autre (1975) du réalisateur camerounais Jean-Pierre Dikongué Pipa. Une tragédie familiale sélectionnée à la Mostra de Venise en 1975 qui met en scène la rivalité entre un père et son fils, tous deux amoureux de la même femme. La soirée d'ouverture sera précédée d'une séance «jeune public», composée de plusieurs courts métrages, notamment À nous la rue (1987) de Mustapha Dao et Amal (2004) d'Ali Benkirane.

Les autres séances de la rétrospective permettront de se replonger dans le cinéma de géants du cinéma africain, d'Youssef Chahine (Les Eaux noires, 1956) à Ousmane Sembène (Emitaï, 1971), en passant par Med Hondo (Polisario : un peuple en armes, 1978). Au-delà de cette sélection éclectique de courts et longs métrages, le Forum des images sera aussi le théâtre de cours de cinéma - sur des sujets aussi vastes que le Nollywood et le cinéma lusophone - ainsi que de masterclass, dont celle de la productrice tunisienne Dora Bouchoucha. La soirée de clôture sera marquée par la projection du documentaire sur les rituels dans la culture éthiopienne autour du khat (plante aux effets psychoactifs), Faya Dayi (2021), de Jessica Beshir.



PRESE INTERNATIONALE

19 janvier 2022

Cinéma – Lancement de «Tigritudes» : Le cinéma africain sous toutes ses coutures



Les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf, auteurs du concept «Tigritudes».

Le forum des Images de Paris présente du 1er janvier au 27 février une sélection de 126 films africains, tous genres confondus. Une sélection qui devrait circuler ensuite sur le continent, en commençant par le Burkina Faso.

La simple lecture de ce titre, *Tigritudes*, permet de comprendre que cette vaste anthologie proposée par le forum des Images n'est pas simplement un regard de plus sur l'histoire du cinéma africain et de ses diasporas (États-Unis, Caraïbes, Cuba, etc). Ce bel intitulé est inspiré de la célèbre formule de l'écrivain nigérian Wole Soyinka, prix Nobel de littérature, qui déclarait en 1962 lors d'une rencontre à Kampala : « Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore ». Ce qui revenait alors à critiquer, avec une certaine férocité, le mouvement littéraire de la négritude en vogue depuis les années 1930 dans la sphère francophone, bien avant l'ère des décolonisations. Il voulait ainsi opposer les « vaines rhétoriques » de ce courant intellectuel et littéraire dont les

chefs de file étaient Senghor et Césaire et la nécessité, à l'heure des indépendances, de passer à l'action pour obtenir des résultats. Appliquer la formule au cinéma, c'est donc, pour les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf qui ont conçu ce cycle, une façon de présenter un programme qui ferait fi des divisions du continent, mêlant dimensions éthiques, esthétiques et politiques du septième art, en mettant l'accent sur l'importance de l'autodétermination. Un hommage à Soyinka qui honore également les combats et la diversité du continent. En se souvenant, commente sourire aux lèvres Valérie Osouf, qu'un tigre est un animal très peu uniforme, « avec ses zébrures qui renvoient à du pluriel ».

Un choix subjectif et assumé

Il ne s'agit donc, tient à préciser Dyana Gaye, ni d'une rétrospective ni d'un festival : le choix de la programmation est subjectif et assumé comme tel par les deux cinéastes qui se sont rencontrées il y a un quart de siècle au Sénégal et qui voulaient partager le plaisir de découvrir, ou de mieux connaître, une cinématographie qui reste encore sous-exposée. Certes, la période explorée court seulement de 1956 à aujourd'hui et les séances, au nombre de 64, permettent de présenter au total 126 films, tous formats confondus, dans une approche chronologique. Mais il ne s'agit pas de récapituler l'histoire du cinéma africain – une formule que récusent d'ailleurs sans surprise les deux programmatrices qui entendent parler « des cinémas d'Afrique et de la diaspora ».

La date de départ de 1956, par exemple, n'a pas du tout vocation à coïncider avec celle des débuts supposés de ce cinéma qu'on fixe le plus souvent (en oubliant l'existence antérieure d'un cinéma égyptien) avec Afrique sur Seine du Béninois naturalisé Sénégalais Paulin Soumanou Vieyra. 1956 représente surtout pour elles la date de l'indépendance du Soudan, à partir de laquelle on enregistre « une sismographie des luttes », selon le titre de l'œuvre de l'historienne d'art Zahia Rahmani qui les a inspirées. Deux tiers de siècle de luttes d'une Afrique « non pas hors mais, n'en déplaise à Nicolas Sarkozy, dans l'histoire » qui nous conduisent jusqu'à aujourd'hui.

Les films méconnus de grands réalisateurs

Comment a été opéré le choix des films, forcément draconien vu l'étendue du champ exploré ? Le souci premier étant de faire découvrir des œuvres, les organisatrices ont décidé de ne pas écarter les grands noms mais de montrer plutôt certains de leurs films méconnus. Ainsi, on ne verra pas Yeelen mais Finyè de Souleymane Cissé, pas Bamako ou Timbuktu d'Abderrahmane Sissako mais Heremakono (En attendant le bonheur), pas Borrom Charrette ou La Noire de... ou Moolaade d'Ousmane Sembene mais Emitaï, pas Yaaba ou Kini et Adams d'Idrissa Ouedraogo mais Samba Traoré, pas Gare centrale ou Le Destin de Youssef Chahine mais Les Eaux noires, pas Un Homme qui crie de Mahamat

Saleh Haroun mais Bye bye Africa, pas Do the right thing de Spike Lee mais School Daze, pas Touki Bouki ou Hyènes de Djibril Diop Mambety mais Badou Boy. La diversité a été privilégiée, quitte à renoncer à montrer des films de peintures comme ceux du Burkinabè Gaston Kaboré, du Nigérian Ola Balogun ou de l'Algérien Mohamed Lakhdar Hamina, seule Palme d'or africaine à Cannes à ce jour avec Chronique des années de braise. Non sans regret puisque, par exemple, Hassan Terro du réalisateur algérien figurait encore dans l'avant-dernière liste des films. Cette envie de privilégier la découverte et la cinématographie de pays peu exposés, en évitant une surreprésentation de films sénégalais chers aux deux programmatrices ou de la prolifique Algérie, s'est cependant heurtée à des impasses. Dyana Gueye et Valérie Osouf savent qu'il existe trois films libyens mais elles n'ont pas pu mettre la main sur les copies. Et si elles n'ont pas trouvé de films de Centrafrique ou d'Ouganda dignes d'être projetés, elles ont été étonnées de constater que, parfois, des films relativement récents avaient « disparu » comme Drum du Sud-Africain Zola Maseko, pourtant lauréat du Fespaco en 2005, Fangs de Mohammed Shebl ou ceux de l'Algérienne Djamila Sahraoui. Par ailleurs, il a fallu s'incliner devant certaines questions de droits et d'exclusivité sur des œuvres comme celle de l'Éthiopien installé aux États-Unis Hailé Gerima, dont elles auraient aimé montrer La Récolte des trois mille ans qui symbolise mieux que tout autre le lien entre l'Afrique et sa diaspora.

L'apparition d'un cinéma hybride

Ayant été amenées à voir ou revoir une importante quantité de films de ces soixante-cinq dernières années, les réalisatrices ont-elles repéré des périodes ou des moments particulièrement créatifs ou, au contraire, décevants ? Elles répondent sans hésiter que les années qui ont le plus mal vieilli sont les années 1990, pourtant souvent considérées comme fastes pour le cinéma africain, car beaucoup de films de cette époque, francophones surtout, apparaissent « formatés ».

Un effet des financements européens ? En revanche, les années 1970, et en premier lieu l'année 1975, ont conservé leur pertinence avec beaucoup de films n'ayant pas pris une ride.

De nouvelles générations audacieuses...

Fait encourageant, elles pensent que nous vivons probablement aujourd'hui une nouvelle période passionnante. Avec de nouvelles générations audacieuses qui proposent une écriture plus libre, des sujets et des nouvelles formes, en s'affranchissant des codes. On observe notamment l'apparition d'un cinéma hybride, à la lisière des arts plastiques. On découvrira, pour illustrer cette évolution dans le cycle présenté au Forum des images, le film du réalisateur du Lesotho Lemohang Jeremiah Mosese, Mother, i'm suffocating. Ou un court-métrage du Marocain Randa Maroufi Bab Sebta.

Séances jeune public et Master class

En dehors des films, qui feront souvent l'objet de débats en présence des réalisateurs ou d'autres invités, Tigritudes proposera aussi des séances pour jeune public, des Master class (notamment l'une de Billy Woodberry, cofondateur du mouvement de renaissance du cinéma afro-américain L.A. Rebellion dans les années 1960-70, le 26 février) et des leçons de cinéma. Parmi celles-ci, outre un regard sur la cinématographie algérienne (par le critique Saad Chakali, le 14 janvier) et une plongée dans le cinéma de Djibril Diop Manbety (le 11 février par Catherine Ruelle), un exposé du réalisateur nigérian Newton Aduaka expliquant que le cinéma de son pays ne se résume pas à Nollywood (le 28 janvier), une histoire du documentaire politique panafricain par l'Égyptienne Jihan El-Tahri (le 18 février) ou une exploration des « cinémas lusophones dans la tourmente des conflits » par le producteur Pedro Pimento (le 25 février).

Dès mars prochain au Burkina Faso

Ouvert ce 13 janvier au soir avec la projection dans une version restaurée du superbe film du Camerounais Jean-Pierre Dikongué Pipa Muna Moto qui obtint l'Étalon de Yennenga au Fespaco en 1975, Tigritudes se terminera le 27 février avec sur l'écran, en avant-première, un tout récent documentaire éthiopien de Jessica Beshir. Mais ce ne sera pas la fin de l'histoire. Car Dyana Gaye et Valérie Osouf, avant de se consacrer à nouveau à leurs projets cinématographiques personnels (une comédie musicale à tourner à Dakar pour la première, un documentaire conçu avec Patrick Chamoiseau à partir d'une adaptation de l'ouvrage Sartorius d'Edouard Glissant pour la seconde), entendent faire circuler Tigritudes au-delà de Paris. Dans les universités américaines et dans les Caraïbes, mais surtout sur le continent africain. Cela commencera dès mars prochain au Burkina Faso, à Bobo Dioulasso, et des projets sont en voie d'être concrétisés au Sénégal, au Bénin, au Cameroun, en Tunisie et en Algérie.

20 janvier 2022

Cissé Dimi

Le cycle cinématographique panafricain « Tigritudes » parcourt, depuis le 12 janvier, les enjeux et les formes d'une cinématographie africaine encore largement méconnus. À travers une sélection de 126 films de quarante pays en soixante-six ans d'histoire du cinéma, « Tigritudes » dessine une anthologie subjective et chronique du septième art du continent. Il est à voir jusqu'au 27 février au Forum des images, en France.



Conçu par les réalisatrices Dyana Gaye et Valérie Osouf en collaboration avec le Forum des images de Paris, ce programme s'inscrit dans le cadre de la saison culturelle Africa 2020. Le cycle « Tigritudes » ouvre un vaste champ de réflexion traversant des pans entiers

d'histoires et de récits, questionnant le réel et ses représentations, déconstruisant les images à son sujet. Cette vaste filmographie circulant d'Alger à Los Angeles, de Johannesburg à Conakry, de Port au prince à Maputo, mettant en regard les œuvres qui n'ont cessé de se déployer avec une pluralité stylistique, thématique et linguistique exceptionnelle, ne demande qu'à exprimer son propre dire au monde.

En effet, « Tigritudes » permet de comprendre que cette vaste anthologie proposée par le Forum des images de Paris n'est pas simplement un regard de plus sur l'histoire du cinéma africain et ses diasporas, mais plutôt inspirée de la célèbre citation de l'écrivain nigérian Wole Soyinka, prix Nobel de littérature qui déclarait en 1962, lors d'une rencontre à Maputo, « *Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore* », expliquent les organisatrices. Par ce vaste cycle exceptionnel qui met à l'honneur le cinéma africain, nourri de rencontres croisées entre artistes et intellectuels de différentes disciplines, « Tigritudes » sera accompagné par de nombreux cinéastes et personnalités issus du continent africain et de la diaspora.

L'Afrique est forte, riche d'une cinématographie multiple, puissante et singulière, malgré les lourdes séquelles du colonialisme sur la structuration de son industrie culturelle et des grandes difficultés rencontrées par les artistes de produire un cinéma sur le continent.

« Tigritudes » proposera une programmation ample, accessible afin de partager avec le public la diversité, l'inventivité d'un cinéma atteint d'une sous-diffusion chronique. Aussi, par sa consistance et son ampleur, « Tigritudes » se veut électrique parcourant l'histoire du cinéma africain de 1956 à 2021, avec un choix de 126 films de quarante pays, déclinés sous tous leurs formats d'expression, dont plus de soixante-onze fictions, vingt-cinq documentaires, sept films expérimentaux, six films d'art.

« Nous avons conçu cette programmation pour vous présenter visuellement les enjeux que ces films abordent, à savoir identité africaine, la colonisation, l'indépendance, avec la programmation quotidienne localisant les pays représentés. Le cinéma est de nos jours un art le plus jeune, tout comme sa naissance coïncide avec l'expansion de la colonisation des empires occidentaux en Afrique », ont indiqué les organisatrices.



26 février 2022
Malick Diawara

“TIGRITUDES”, THE CINEMAS OF AFRICA IN THE DEPTHS OF YOUR EYES



Realized on the occasion of the Africa2020 season supported by the French Institute, the “Tigritudes” cycle immersed itself in the history of African cinema, from which it selected rare and emblematic works of the 7th centuryeAfrican art since 1956, year of Sudan’s independence. The menu features 126 films from 40 countries, illustrating 66 years of cinematic history on the continent, complemented by two master classes, six film courses and interdisciplinary encounters. Dyana Gaye and Valérie Osouf chose the restored masterpiece by Cameroonian Dikongué Pipa as the opening:*in the fire*. At the end of the cycle, his godfather Wolé Soyinka, winner of the 1986 Nobel Prize in Literature, undertook a special trip to Paris. The sign of great consideration, but also of the desire to root in the memories those extraordinary moments that have marked the course of African cinema from the time of independence to the present day. Valérie Osouf describes the spirit, the nuggets and the future of this “Tigritudes” cycle.

The Africa point:How did you come up with the idea for this cycle of African cinema?

Valerie Osouf:First of all, you should know that the programming of this cycle is two-pronged. Dyana Gaye and I were very inspired by a work that was on display in a museum four years ago. It was titled **“Seismography of Battles”** and was made by art historian Zahia Rahmani. She had articulated 1,000 non-Western critical and political journals, which she had presented in chronological form. This began with the uprising of the people of the island of Santo Domingo (later Haiti) in 1802 until the fall of the Berlin Wall in November 1989.

Dyana Gaye and I have long wanted to share films from the African continent or the diaspora, which we valued very much, challenged on the one hand by the ignorance of these films in western countries and on the other hand by the lack of distribution of these films on the continent.

When the Africa2020 season called for projects, we came up with something that really shows the diversity and pan-African cinematic richness. We have retained the idea of presenting the films chronologically from 1956, the year of Sudan's independence, to 2021 to reflect the circulation of forms and ideas on the continent.

What you need to know is that there have been moments of political and intellectual boiling, moments where an Africa in motion is reflected in the films. There were some from Nigeria. Some were shot in Brazil, others were American films shot in the African continent alongside Congolese films shot in China, and so on. In short, an Africa in the field of the world.

And why did you call this cycle "Tigritudes"??

This term "tigritude" was coined by the Nigerian writer Wole Soyinka, who received the Nobel Prize in Literature in 1986 and who also became the godfather of this film cycle. A little historical reminder: During a congress of African writers in Kampala, Uganda, in 1962, he said this sentence, which has since become famous as a reaction to the Negritude movement sponsored by Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire and Léon-Gontran Damas: "The tiger does not announce its tigritude, it leaps upon its prey and devours it. »

As we understand it, Dyana Gaye and I, this term leads to no longer explaining who we are, as is customary in relation to the West, and taking action. In view of the fact that there are no tigers on the African continent, the refusal to assign them to a geography of origin is interesting. We are part of a dynamic of self-affirmation of films that were first produced by young countries.

What are these early films about?

These films talk about emancipation, freedom, utopia, egalitarian horizons, social projects to be built. They also take a critical look at the past. That was in the beginning, because economics gradually began to weigh on its content and aesthetics.

When France, thanks to André Bazin, understood that an African cinema was born, the cooperation began to finance it. That changed it completely, because we went from an anti-anti-colonialist cinema, Marxist in a way, often illustrated with jazz pieces and very free lyrics, to a cinema that represents a contrast between modernity and tradition.

On the English-speaking side, for example, with South Africa we see that advertising has influenced film projects. Otherwise, of course, there is the Nollywood phenomenon that has shaped Nigerian cinema.

However, it should be noted that there was a certain unity in the cinema of the 1960s and 1970s. The films are all driven by the compelling need to go their own way. But what better tool than the cinema to speak to a population whose majority does not read.

How have African governments reacted to such a project?

We have not asked an African government. We were supported by the Africa2020 season, the National Cinema Center, the International Organization of La Francophonie (OIF), the Foundation for the Memory of Slavery and the City of Paris. We have been working on a modest budget and intend to launch this cycle on the African continent first.

After Paris, we present part of the cycle in Bobo-Dioulasso in Burkina Faso, a great country of African cinema with its Pan-African Film Festival of Ouagadougou (Fespaco). Then at the Biennale des Arts de Dakar, where we are thinking about opening with *Badou boy*, the recently restored film by Djibril Diop Mambety. Today we already have inquiries from Benin, Algeria, Kenya and other countries. The idea is to spread this program and find ways to present it in English, Portuguese and Arabic, among others. American universities are also very interested, especially those with African and Black Studies departments.

How do you want to present this cycle?

In its current form there are 126 films spread over 66 screenings for 66 years of cinema, or one screening per year. As the rights holders are not necessarily the same from one area to another, titles may vary, for example for legal reasons, but also because of problems in accessing adequate projection equipment. There are places where it will not be possible to show 35mm or 16mm film unless it has been digitized.

Overall, this is the corpus that we envision for Dyana Gaye and myself. By keeping the idea of chronology, we adapt to the situations. For example, we can put it in the 1970s or 1990s.

And you find that your approach appeals?

Yes, and we feel there is a need. There are Maghreb film festivals, so-called African film festivals, where only films from Mali, Burkina Faso, Senegal etc. are shown. but not a pan-African turnkey program like this one, offering works from Namibia, Tanzania, Kenya, Lesotho, Niger...it's really exceptional.

How did the public in France react?

We were pleased to be included in the Forum des images when it was possible to offer this cycle in certain museums. Apart from this place being very democratic, the entrance fee makes it easy to access. I note that this Forum des Images is located in the heart of Paris, in the Forum des Halles in Paris, a place that is not snobbish and elitist and is truly accessible to all. Some young people have come to see films from their parents' country, others because they love cinema or are simply curious to discover films that they consider cult.

The audience was very diverse and it was a real satisfaction, because on the one hand it's about breaking down clichés and prejudices, on the other hand it's about making African cinematography better known on the continent itself. . In fact, many Africans know less about their continent's cinema than they do about Brazilian telenovelas or Indian, Egyptian, American or French cinema.

Have you considered or thought about doing a television version of this cycle?

Not at all ! It has to be said that we really wanted to celebrate the space. Indeed, given the difficulties cinemas are facing during the pandemic, it is important to encourage this desire to share a film with others on the big screen. We plan performances in the villages and meetings with different audiences. Otherwise, it would also be a big step forward if the national television channels got involved by programming the films included in the cycle.

What did you notice about this cycle?

That there is genuine interest in African cinema. Many of the films from the 1960s and 1970s that we programmed were at major international festivals such as Cannes, the Quinzaine de Venise, etc. It is true that interest in this cinema seemed to have dried up for a while, but something is happening, as if there was a new wave. Thanks to the democratization of digital tools, there are exciting young filmmakers who achieve extraordinary things, often on the border between fine art and narrative cinema. With the “Tigritudes” cycle we somehow accompanied this new wave, which is pan-African and is being noticed again on an international level.

So the next step is a world tour?

Dyana and I are filmmakers first, so we don’t plan on wandering around for five years just for this cycle. We hope that the program will run on its own and give us the opportunity to take care of other productions.

In concrete terms, the next step should be to find a way to subtitle the films in as many languages as possible, with the help of UNESCO if possible. Then we think about publishing a book “Tigritudes” to write down what has been a long search of three years in which we have seen about 1,200 films. In addition, there are archives to be repaired and analytical articles to be made, not to mention a DVD box to collect all these films. Last point: we hope that of course we can have a website in French, but also in English, Arabic and Portuguese. The aim is to serve as a contact point for young people on the continent who are interested in film. A way to allow them to enjoy the full cinematic palette of the continent.